This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

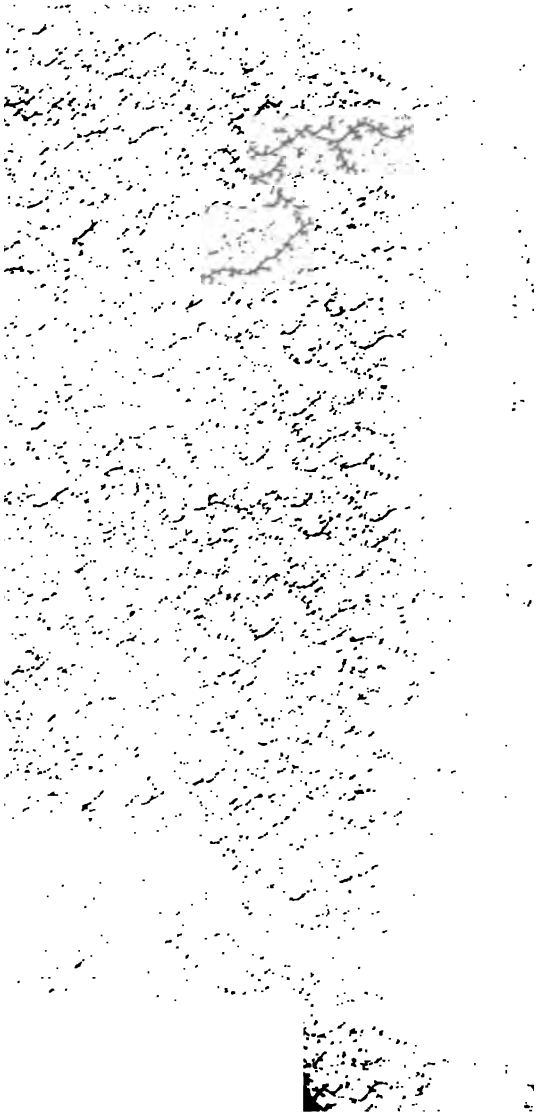
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

0 SSOLOOS

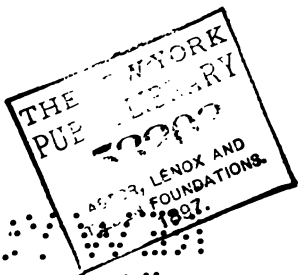


L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES;

Jamais Dieux, non ut humanis curis & tui, ut clementes, quemadmodum cunctis, ut clarissimo rerum Conditori, & vindicatoribus, quis ille deorum, & quam ob causam, in terras venisset. LXXVI. 22.

A BERNE.

M D C C L X.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

AVERTISSEMENT.

LE tems de se taire n'est plus ; celui de parler ne peut être marqué à des signes plus clairs, & à des devoirs plus pressans.

La revelation & la divinité du Christianisme ont été mille fois démontrées depuis dix-sept siecles qu'il regne sur la terre. Nous ne pouvons plus revoquer en doute la necessité de s'y soumettre. Nous l'avons reçu comme un present du Ciel ; c'est le plus precieux de tous nos biens ; on veut nous le ravir, & le rendre difforme ; on l'attaque jusques dans ses fondemens ; on le travestit en fable illusoire, insensé, superstitieux, contraire à Dieu & à la Nature ; les progrès de la séduction s'étendent

de jour en jour. Peut-on demeurer dans l'inaction, ſi l'on eſt convaincu ?

Et comment ſe diſſimuler la guerre qu'on lui déclare, quand on voit les hoſtilités que ſes ennemis font éclater de toutes parts pour conſommer ſa ruine ?

Ici, on traite de fables les Livres ſacrés, où ſont dépoſés les titres de notre croiance & de notre eſpoir. Là, une voix impie, blaſphemant contre le Créateur, blâme hautement la ſageſſe avec laquelle il a créé l'Univers, & ſelon laquelle il en régle tous les événemens.

Un déluge de nouveaux Celſes & de Juliens, oſe conteſter à Jeſus-Chriſt la Divinité de ſa Perſonne, les Oracles qui l'ont annoncé, la

vérité de ſes Miracles, la ſainteté de ſa Doctrine & l'obligation de la reconnoître.

Ils vous ſoutiendront que Dieu n'a jamais parlé autrement qu'à la Raiſon de chaque particulier ; qu'elle ſeule mérite d'être écoutée, comme l'organe de la vérité pure ; que ſa lumiere eſt ſuffiſante, ſes inſpirations toujours légitimes, ſes déciſions infaillibles, & ſes droits ſans limites.

Vous en trouverez un grand nombre, qui, pour éteindre toute Religion, & ouvrir une libre carriere au débordement de tous les vices par la promeſſe de l'impunité, nient la ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame. Elle n'eſt, ſelon eux, qu'une matiere organiſée, une faculté ſenſitive,

égale dans l'homme & dans la b
qui perd ſes fonctions & ſon ét
dès que la machine humaine vien
ſe diſſoudre. Ecoutez-les, & ils v
diront que la Matiere eſt ſuſcep
ble de penſée; que nos idées, a
jugemens & notre mémoire ne ſ
que ſes configurations & ſes agi
tions particulieres; qu'il eſt cr
de combattre ce ſentiment par les
mes de la Religion, & que ce n
ici qu'une queſtion purement phi
ſophique.

D'autres renverſent tous les pr
cipes de la Morale, le droit
gens, la ſûreté publique, la
bordination légitime, tout l'or
qui doit régner dans l'Univers,
qui en fait la paix & la beauté.
on les en croit, les hommes aïant
des milliers d'années dans l'état

bles & des sauvages, sans aucun usage des vêtemens, de la parole & de la société, imaginerent enfin des loix purement arbitraires & locales, qui n'obligent que ceux qui veulent bien s'y soumettre. La loi naturelle n'est qu'une chimere; le vice & la vertu ne sont que des préjugés inventés par la foiblesse & par la superstition, & dont on nous a tous-à-fait remplis des l'enfance. L'homicide, l'injustice, la fraude, le vol, l'adultere n'ont rien de mauvais par eux-mêmes. L'humanité, la bonne foi, l'équité, la douceur, la tempérance ne sont que des vertus idéales & d'institution humaine. La conscience ne prescrit & ne défend rien. L'interêt particulier, réel ou imaginaire, le plaisir physique est la seule régle que doivent nous con

& gouverner le monde moral. Les Souverains, de quelque maniere qu'ils penſent, ſont ſeuls arbitres du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte.

Conſultez les Partiſans de la Religion naturelle, & ils vous répondront que l'homme ne doit à Dieu aucune ſorte d'hommages exterieurs, & qu'ils défient hardiment tous les Théologiens de prouver le contraire. Parmi tant de cultes divers qui lui ſont rendus volontairement à la Chine, dans l'Inde, à Conſtantinople, en Afrique, en Amérique, à Londres ou à Rome, tout eſt égal; la différence ne conſiſte que dans nos préjugés. Nos parens ſe ſont païés & ſatisfaits dans la procréation; les enfans ne leur doivent ni reſpect, ni ſoumiſſion, ni reconnoiſſance;

la nature les en affranchit par l'exemple des bêtes. &c, &c.

Voilà quelques Articles du Symbole des nouveaux Philosophes. De la Tribune fabuleuse où ils se sont élevés en imagination, ils annoncent qu'eux seuls sont les Dépositaires de la Raison, de la Science & de la Vertu. De peur qu'on ne l'ignore, tous leurs Ecrits ne respirent que la vapeur de l'encens & des louanges dont ils s'honorent mutuellement & par revanche. Afin qu'on ne s'y trompe pas, ils ont grand soin de se nommer. L'enseignement n'appartient plus à d'autres ; & ils se sont attribué le privilége exclusif de se connoître, de se combattre, & s'extravaguer. Tout mortel assez temeraire pour s'opposer à la publication de leur

doctrine eſt un imbécile, un homme ſans génie, ſans vertu, un crédule, un viſionnaire, un perſécuteur, un fanatique.

Ne regardez pas ce Tableau comme l'imagination d'un Peintre ou d'un Poëte qui travaille ſur ſes idées ; l'original eſt dans les livres de nos beaux eſprits. Les ſujets de notre douleur ne ſont que trop réels & trop publics. Nous en ſerions même effraïés, ſi l'hiſtoire de la Religion ne nous aprenoit que dans tous les âges, elle eut des adverſaires à combattre. La multitude & les caracteres de ceux qui l'attaquent aujourd'hui retracent ſous mes yeux ce qu'elle eut à ſouffrir dans le Peuple Hébreu, ſeul adorateur du vrai Dieu, obligé de ſe deffendre contre l'Egyptien, le Ca-

ten . . Sinaon . . Pharaon , le
aon . . Amenophis , le Mam-
. . Amenophis , le Mamaree ,
Sesostris . . Hiphrates , le Bere-
es le Roi de Syrie . Syme
e de ses corrupteurs qui vous ne
ssent à la Religion , renver-
ez les Autels , les profanoient ,
brouent de la Statue . & de
ayer à couvrir le sang de ses
s . Je crains sans un remede
ouvel accroissement d'impietés ,
'Esprit de vertige s'est appesanti
ur tout l'Univers des les jours
e malheur : & je les vois tous
erés par leurs sens sans
Dieux . & par conséquent sans ju-
t.

Tes que nous precedons , nous
ons Saints se doivent pas se-
re en une différente. Leurs ver-

tatives ſont les mêmes. Que dis-je Elles ſont infiniment plus grand à tous égards. Jamais les ſectes an ciennes n'embraſſérent chacune e particulier ni toutes enſemble tan d'objets que nos prétendus Philoſo phes. Je leur prouverai quand il voudront par une analyſe fidele d leurs Ouvrages qu'eux ſeuls les com prennent toutes ; & qu'ils ont pa deſſus elles le funeſte avantage d' voir encore imaginé d'autres égar mens, auxquels on n'avoit jama penſé avant eux. Peuvent-ils flatter que la nouveauté de leu aſſauts anéantira enfin les promeſ ſes & l'effet du ſecours céleſte, do la certitude eſt atteſtée par la con tinuité de ſes Triomphes ? Plus d Armés ſur leſquelles ils compte leur paroiſſent efficaces, (paſſo

leur le brillant) *plus elles ſont criminelles & dès-lors impuiſſantes ; parce qu'ils les lancent contre le Ciel, de qui ils les ont reçues, pour deffendre ſa cauſe & célébrer ſes louanges.*

Décélons en particulier les Erreurs monſtrueuſes, établies dans le plus inſidieux & le plus répandu de tous les livres, dans celui qui a donné le ton à un infinité d'autres venus à ſa ſuite ; où les pernicieuſes leçons du Maître ſont fréquemment répétées comme des Oracles ; & comme les maximes fondamentales de la nouvelle Philoſophie. Eventons le poiſon ſubtil & mortel, renfermé preſque dans toutes les pages de cet ample Recüeil. Montrons à la Jeuneſſe (*& de cette eſpéce il en eſt à tout âge*) *montrons l'écueil où les*

partiſans du bel eſprit & de la
tendue raiſon humaine courent
re naufrage. Mettons en garde c
tre des attraits ſéducteurs ceux
ne voudroient pas être ſurpris. C
vers eux principalement que
vuës ſont tournées ; & ces vu
c'eſt à la Religion que je les c
ſacre.

SOMMA

SOMMAIRE

DES

CONVERSATIONS.

Première Conversation. Dorothée, Nouvelle Philosophe, M. de Voltaire établit son système sur la Religion naturelle, met le salut aux Païens, aux Mahométans, aux Sectes les plus outrées. Il veut que les Princes mettent dans leurs Etats le libre exercice de toutes sortes de cultes, & déclame contre la vertu de tolérantisme. pag. 6

II. Conversation. Dorothée, Théodore. On prouve l'insuffisance de la Loi naturelle. On fait voir qu'elle ne peut pas former une Religion exacte. On démontre la

ſiſtême des Nouveaux Philoſophes ſur la ſuffiſance de la Religion naturelle. On démontre la néceſſité d'une Révélation. On expoſe les effets divins qu'elle a produits dans le monde. pag. 26

IIIe. CONVERSATION. Réfutation des raiſons que l'on voudroit faire valoir en faveur du Tolérantiſme. p. 96

IVe. CONVERSATION. L'Oracle abjure tout ce qu'il avoit dit de conforme au Chriſtianiſme & à l'honneur du ſaint Siége. Il ſe déclare hautement contre l'un & l'autre. Il blaſphême contre Dieu & contre J. C. Il voudroit enlever à la Religion la preuve qu'elle puiſe de ſa Divinité dans les Perſécutions & dans les Martyrs. Il nie tout. p. 136

V^e. CONVERSATION. Sous prétexte de liberté de penſer, M. de

Voltaire se contredit partout. Il ne veut plus reconnaître l'Immortalité de l'Ame. Il voudroit établir le Matérialisme. Il nous égale aux Bêtes, ou même nous place au-dessous d'elles. Il nie Dieu même contre le Chancelier & contre les Ouvrages. Il voudroit détruire la Loi qui établit le Fanatisme. Tout cela prouvé par le Sr Marchant. pag. 175

IV. CONVERSATION, sur les Nouveaux Philosophes de la Vérité. M. de Voltaire ne se voit que chez des Païens & des Athées. Quelle Société, que celle qui combat avec tous les vices, Sophismes & maximes affreuses contre les Rois, les Loix, contre tous les Tribunaux, de tous les Nations, de tous les Etats & du Genre humain. p. 212.

VII. CONVERSATION. Il déclare la guerre à tous les Parlemens Catholiques. p. 250.

VIIIe. CONVERSATION. E
men de ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire
nérale. pag.

IXe. CONVERSATION. E
men de ſon Siécle de Louis X
p.

L'ORA

L'ORACLE

DES

NOUVEAUX

HILOSOPHES.

JNE AFFAIRE particuliere m'avoit nduit en Suiſſe ; &, en paſſant par Lauſe, je crus devoir rendre viſite à un ntilhomme que j'avois beaucoup fréenté à Paris. Il me reçut avec les s grandes demonſtrations de joie. Il roua, ſans me le dire, chercher ma mure & mon equipage, & me déra obligeamment, qu'il n'y avoit int d'autre Auberge pour moi dans Ville, que ſa maiſon. Je me défen-, je remerciai : enfin j'acceptai ſa ineſſe, ne comptant pas en faire long uſage. Mais la ſuite en diſpoſa ut autrement que je ne m'y étois at-ndu.

En parlant des agrémens de la Ville & des environs, il ne manqua pas de me nommer bien-tôt la belle Maiſon de campagne de M. DE VOLTAIRE, ſituée ſur le bord du Lac, non loin de Lauſane, & il me demanda ſi j'en connoiſſois le Maître. Non, pour mon malheur, lui dis-je : comme cent mille autres, j'en ai toujours brûlé d'envie, & je n'ai jamais pû y parvenir. Je l'ai ſeulement entrevu une fois dans une maiſon où il ne fit que paroître ; & lorſque je le vis ſortir un inſtant après, je penſai en mourir de douleur.

Oh ! me dit le Gentilhomme, il eſt aiſé de vous ſatisfaire. Il a mille bontés pour moi ; il tient un fort grand état ; il fait les délices de ce canton ; il eſt charmé qu'on aille le voir, & il reçoit ſon monde à merveille. Je vous y mènerai, & je lui ferai d'autant plus de plaiſir, qu'il aime toujours les gens de Paris, quelque ſujet de mécontentement que ce Pays-là lui rappelle. Le Gentilhomme comprit par ma réponſe la joie que je reſſentois déja ; &, dès le lendemain, il s'empreſſa de la rendre complette.

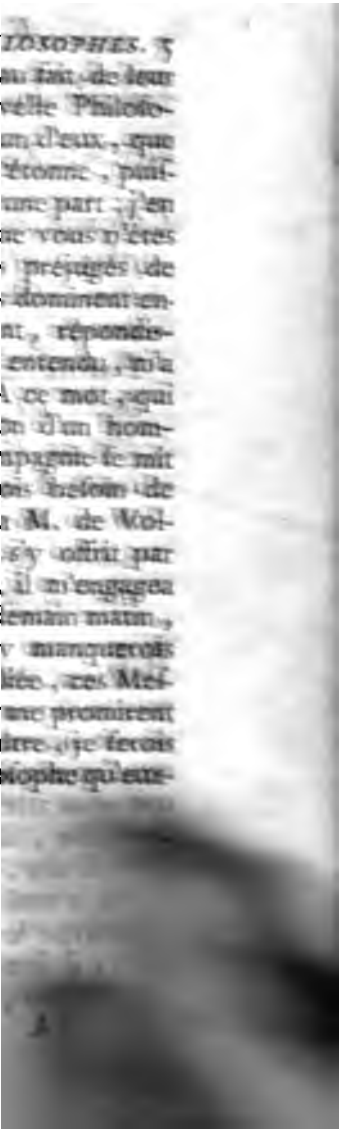
En chemin, la converſation roula uniquement ſur le perſonnage célébre

d'entrer en lice. Mais quand il ſera queſtion de Doctrine & de morale, j'eſpére de la bonté de ma cauſe, qu'elle me rendra plus fort que lui.

Nous arrivâmes au Château, ou il y avoit grande compagnie; &, ſous les auſpices de mon introducteur, on ne peut rien ajouter aux politeſſes avec leſquelles je fus reçu.

Le diné ſe paſſa en aſſauts d'eſprit, de bons mots, de ſciences, de morceaux de Poëſie, tirés des *Œuvres de M. de Voltaire.* Je fus ſurpris de voir ce peuple de *Nouveaux Philoſophes*, tenir un langage que je n'avois preſque jamais entendu; ſoutenir tous des opinions inouies & différentes; attaquer les notions les plus générales & les plus ſacrées; ſe contredire mutuellement, & ne ſe taire que quand l'*Oracle* ouvroit la bouche pour prononcer. Alors on auroit volontiers battu des mains, quelque ſinguliere que fût la déciſion. J'écoutai beaucoup, je parlai peu, & j'étois encore moins content. Je vis réellement parmi ces Meſſieurs, l'exécution de leur grand ſyſtême ſur la liberté de tout penſer & de tout dire.

Mon ſilence fit ſoupçonner aux uns, que je blâmois leurs diſcours, aux au-



PREMIERE CONVERSATION.

L'Oracle des Nouveaux Philoſophes (M. de Voltaire) établit ſon Siſtême ſur la Religion naturelle, promet le ſalut aux Païens, aux Mahométans, aux Sectes les plus odieuſes. Il veut que les Princes permettent dans leurs Etats le libre exercice de toutes ſortes de cultes. Il ſe déchaîne contre la fermeté du Catholiciſme.

MON AMI voulut bien m'accompagner & m'introduire. Nous partimes de fort bonne heure, & nous trouvames l'*Oracle des Nouveaux Philoſophes*, qui nous attendoit. Je vous améne un Néophite, dit le Gentilhomme ; il a l'ame droite, il ne demande qu'à connoître le vrai ; & je ſuis très-convaincu qu'avec le ſecours de vos enſeignemens, il ſera bien-tôt un zélé Diſciple. Voïons, reprit M. de Voltaire,

ou voulez-vous que nous commencions ? Je voudrois, lui repondis-je, savoir en quoi consiste la Religion des Nouveaux Philosophes, & quels sont les principes que vous leur donnez sur ce sujet, duquel depend tout le reste de la Doctrine.

La question est importante, me répond l'Oracle, mais elle ne peut embarrasser que les ignorans & les esprits faibles. Persuadez-vous d'abord que tout le préjugé & superstition dans le monde, j'ai repeté cent fois dans mes Ecrits, sont des abus qu'il faut detruire, pour amener le genre humain à l'esprit philosophique, qui seul doit être notre loi. Quiconque y a recherché autant que moi, ne connoît qu'une Religion, celle qui est naturellement gravée dans le cœur de tous les hommes. Elle se reduit à l'observation d'un petit nombre de preceptes moraux, & à l'adoration d'un Etre Suprême, quelque nom qu'on lui donne, & de quelque maniere qu'on s'y prenne. Les questions & les disputes des Chretiens ne sont que des inventions purement humaines, des disputes de Metaphysique, propres à deshonorer la Divinité, à troubler les consciences, & à faire repandre le sang :

Des Chrétiens diviſés les infames querelles (*a*)
Ont, au nom du Seigneur, aporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux
Que le prétexte vain d'une utile balance
Ne déſola jamais l'Allemagne & la France.

Si les Chrétiens n'avoient rien ajouté à la Loi naturelle, jamais le monde n'auroit entendu parler de ces diviſions connues ſous le nom d'*Héréſies*. Or celles-ci, que renferment-elles autre choſe (*b*) que des queſtions Metaphyſiques, fondées ſur la Philoſophie de Platon au ſujet de la Trinité, de ſon *Logos* ou Verbe, de l'Incarnation & de l'Euchariſtie? Diſputes chimériques, où la raiſon ne comprend rien, où l'on parle de ce que l'on n'entend pas, qui n'exiſte que dans l'imagination, & qui ſert de prétexte pour ſe damner mutuellement, ſans excepter les plus grands modéles de la Vertu;

D'où vient que deux cens ans cette pieuſe rage (*c*)
De nos Aïeux groſſiers fut l'horrible partage?
C'eſt que de la Nature on étouffa la voix;

(*a*) Poëme ſur la Religion Naturelle, *IIIe Part. tom. 6. pag.* 366. Edition de Paris 1757, dont je me ſervirai toujours.

(*b*) De la Religion & la Superſtition, *tom.* 12. *pag.* 4. & Sotiſes des deux Partis, *tom.* 7. *pag.* 169.

(*c*) Poëme cité ci-deſſus.

pa[illegible] la Loi sacrée on ajouta des Loix ;
par l'homme, amoureux de son [illegible] esclavage,
dans les préjugés, Dieu même à son image
l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
leur, inconstant, barbare comme nous.
. . . . . Nous damnons à la fois
Spic circoncis, vainqueur de tant de Rois,
es, Berlin, Stolcolm & Genève & vous-même,
tes, à grand Roi, (a) compris dans l'anathème.
. . . . . .
-on que Socrate & le jeune Aristide,
qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
n que Trajan, Marc-Aurele, Titus,
chéris, nous fasses, que tu n'as jamais lus,
ateurs des Démons sont livrés en partage
Dieu bienfaisant, dont ils étoient l'image?
ke ces Mortels, pardonne à leur vertu :
t'ont point damné : pourquoi les damne-t-on? (b)
. . . . . .
i dans m'allarmer l'Eternité paroître,
ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Dieu qui fut mes jours versa tant de bienfaits,
mes sous leurs étreints, me tourmente à jamais.

rvez quel service je rends dès[illegible]
à l'Univers, en rétablissant la tol[illegible]

(a) Le Roi de Prusse, à qui ce Poëme de la Religion naturelle est dédié.

(b) Luther regarda Zuingle comme un impie, parce qu'il avoit mis dans le Ciel Thesée, Socrate, Aristide, avec les Patriarches & les Saints ; tant cette secte nouvelle les premieres idées d'une Religion ! Luther s'aveugloit de plus en plus, comme lui dans cette impiété.

fiſance de la Religion naturelle. E
ne demande, pour nous rendre par
cipans des biens éternels, que l'ado
tion de Dieu & l'accompliſſement
loix de l'humanité : tous les ſentim
(a) y ſont arbitraires. Eſt-ce trop e
ger ; ma morale eſt-elle trop févér
Or ſouvenez-vous qu'au jugement
Païens mêmes, il n'y eut jamais d'ho
me qui ne connût un Dieu, & qui
lui rendît quelques hommages, qu
que les Nations idolâtres fuſſent d
l'erreur la plus abſurde ſur l'idée qu
les s'en formoient, & ſur les ſacrifi
impies qu'elles oſoient lui offrir. N
porte, elles croioient l'adorer comm
faut, & c'eſt tout ce qu'il demand
d'elles. Voilà ce qui m'a fait ſoutenir
Socrate, Ariſtide, Trajan, Marc-Au
& Titus ſont ſauvés.

Je n'en excepte pas même Julien
l'*Apoſtat*, quoique toute l'Hiſtoire
teſte que perſonne ne porta jamai
loin la ſuperſtition & la barbarie d
ſes Théurgies magiques, où il ég
geoit les meres & leurs enfans, p

(a) De la Religion naturelle, *Tome 9. chap.*
(b) M. de Voltaire s'offenſe qu'on donne à ce P
Epithete d'*Apoſtat*, & il l'appelle *le ſavant des*
mes. Il ſemble donner le premier rang à Marc-Au

chercher l'avenir dans leurs entrailles, par l'évocation des Divinités infernales. Cela ne m'empêche pas de le croire sauvé, en vertu de la Loi naturelle, & de le donner aux Rois pour un *modele* qu'ils devroient suivre.

ulien s'égarant dans sa Religion, (*a*)
nfidéle à la foi, fidéle à la Raison,
CANDALE DE L'EGLISE & DES ROIS LE MODÈLE,
ie s'écarta jamais de la Loi naturelle.

A l'éclat de ce système s'évanouit comme l'ombre, tout ce qui est dit dans vos Ecritures sur l'horreur, les supplices & l'éternité de l'Enfer. Les menaces que l'on nous en fait, ne sont plus que de vains fantômes qu'il est ridicule d'appréhender. Il n'est plus question de ce qu'on appelle les *Loix divines*; on peut désormais les transgresser & les mépriser impunément. Ecoutez bien ce que je vais vous dire: Dieu seroit injuste, s'il punissoit éternellement des foiblesses passageres; il ressembleroit aux hommes, s'il tiroit vengeance des insultes qui lui sont faites. Parce qu'il est juste, il ne peut tout au plus châtier les pécheurs que dans ce monde, par quelques mortifications qu'il leur

(*a*) Poëme sur la Religion naturelle, *IIe. Partie.*

»jugé de leurs uſages par les nôt
»car nous portons au bout du nc
»nos préjugés & notre eſprit cor
»tieux. Une genuflexion qui n'eſt
»eux qu'une reverence ordinaire,
»a paru un acte d'adoration :
»avons pris une table pour un A
»C'eſt ainſi que nous jugeons de t
»& que nous avons traité d'idolâ
le culte que les Chinois rendent à
[illegible] beaucoup de Le
voient à la verité toutes dans le
tendance, mais leur morale n
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

t des manières d'adorer l'Etre
e, différentes des nôtres ; mais
injuſte de les blâmer pour cela.
n célebre Philoſophe *Payen* di-
ement, il y a deux mille (*a*)
ans années : « J'ai vu toutes les
s s'accuſer réciproquement d'im-
e ; j'ai vu tous les Magiſtrats
r avec fureur du premier point
t de la dernière fin ; je les ai
nterroges. Et je n'ai vu dans tous
hefs de faction, qu'une opiniâ-
inflexible, un mépris ſuperbe
tous les autres, & une haine im-
ble. J'ai donc réſolu de n'en croire
. Quoique les Savans me con-
gneurres ce fabuliſte prétendu In-
noque ils méprisent le livre d'où
e eſt tiré, le jugement qu'il porte
différence des Religions, & le mé-

(*a*) *Anno* [illegible] *ante Jesus-Christum natum.* (*b*) L'homme nous donne
ambre pour des verres, une multitude de pa-
le pour petit Ecolier en Rhétorique l'appren-
un Livre écrit en Latin il y a deux mille
ans. Et que l'on doit lire : Sexte qui va faire
n des vices du Monde. Pythagore qui y
la Philoſophie. Les ſages Savans dans ce
e ſiècle dont nous nous ſervons, les ar-
Rudiment, qui y font comme de petits en-
. Et ce ne ſont pas les premiers dans
dans aucune diſtinction, je ſouhaite qu'il y en
aucun. Et je ſouhaite ma deſolation à ceux de
des Belles-Lettres.

pris qu'il en fait, ne ſont pas moins d
gnes de notre attention. Pour moi j
reſpecte beaucoup cette autorité.

Si des Peuples, que le préjugé vu
gaire regarde comme des Idolâtres, n
ſont point exclus des bienfaits éterne
de leur Créateur, parce qu'ils l'hon
rent ſelon la coutume de leur Pays
comment refuſer cet eſpoir à ceux q
l'adorent directement & ſans aucun nu
ge ? Quelle affreuſe témérité y auro
il en nous de prononcer (*a*) un Arr
de damnation contre les Mahométans
les Anti-Trinitaires, les Déiſtes, les An
batiſtes & même les Quakers ? De qu
droit un homme qui penſe différem
ment, prétendroit-il gêner leurs co
ſiences, & leur déclarer la guerre ? E
cent endroits de mes Ecrits je m'élév
contre un zéle ſi contraire au droit d

(*a*) Les Proteſtans furent révoltés contre le Mi
ſtre Jurieu qui, dans ſon *Syſtême ſur l'Egliſe*, reg
doit comme un ſentiment *inhumain, cruel, barbare de bourreau*, de ne pas croire que tous ceux qui reco
noiſſent Jeſus-Chriſt, peuvent être du nombre des élu
tels que les Ariens, les Eutychiens, les Wicleffites
les Huſſites & autres. Que diront-ils, quand ils v
ront que l'on y joint ici les Idolâtres & les Mahom
tans ? „ On n'a jamais cru ni penſé, dit M. Boſſue
„ qu'on pût ſauver un Idolâtre ſous prétexte de ſa bon
„ foi. Une ſi groſſiere erreur, une impiété ſi ma
„ feſte, ne compatit pas avec la bonne conſcience.
Voyez *Hiſt. des Variations, liv. 15. n. 59.*

gen

s vous [illegible] .
. C'eſt ce que j'appelle *ſuperſtition*,
. . *ſuperſtition*, *Chriſtianiſme*. Pour en
ter nus l'horreur, je ne vois nus
s l'expreſſions grimaçiques, je
ges, je tombeaux ouverts par tout,
ornens & je vers je ling, dont je
time à menace il terre. On voit
que le Chriſtianiſme, & principale-
t a Religion catholique, eſt je non-
i ju en vous, & i ju impure
es ſes violences
nnot e 'il ait vec force ju Pu-
& i nes ins, ainſi a pour-
a ciele ai ruleme par ai ſorce
i ſuir, pour etre parfaitement
emences d'un Chriſtianiſme univer-
pour rendre nos Lecteurs inſuſ-
ur toutes ſortes de Religions, &
mener peu-à peu à l'eſprit philo-
uque. J'ai ouvert le bonne voie
ouvrement ; que l'Evangile ſe
i inamment & ſans a parure. Je
a fait voir que les Juifs avoient
e ois plus ſages & plus raiſonnables
nous, parce qu'ils ne connoiſ-
ent perſonne ſans les ſentimens.
ez les Grecs & chez les Romains.

[illegible]

[illegible]

»ai-je dit, autant de Sectes, autant de »manieres de penſer ſur Dieu, ſur l'a»me, ſur le paſſé & ſur l'avenir ; au»cune de ces Sectes ne fut perſécu»tante. Toutes ſe trompoient, & af»ſurément nous en ſommes bien fâ»chés, (ne doutez pas de la ſincérité »de ce gémiſſement ;) mais toutes »étoient paiſibles ; & c'eſt ce qui nous »confond ; c'eſt ce qui nous condam»ne ; c'eſt ce qui nous fait voir que »la plûpart des Raiſonneurs d'aujour»d'hui ſont des *Monſtres*, & que ceux »de l'Antiquité étoient des hommes. On »chantoit publiquement ſur le théâtre »de Rome : *Poſt mortem nihil eſt, ipſa»que mors nihil : Rien n'eſt après la mort, »& la mort n'eſt rien* «. Pourquoi ne ſeroit-il pas libre de le dire encore aujourd'hui ?

J'appuie cet argument ſur l'autorité des vrais Philoſophes modernes, qui n'ont jamais été perſécuteurs en matiere de Religion, parcequ'ils s'en embaraſſoient auſſi peu que les Païens. En preuve, je cite *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Bayle*, *Spinoſa*, *Hobbes*, le Lord *Shaftsbury*, le Comte *de Boulainvilliers*, le Conſul *Maillet*, *Tolland*, *Collins*, *Flud Volſton*, *Baker*, l'Au-

dégagés tous le nom de *Jacques* ; celui de *Elisée Tur...* celui des *Puritains*, des *Anti-Lutheriens*, des *Philadelphiens*. Que répondre à moi de ces hommes si respectables ? Je leur devois néanmoins que ce n'étoit pas devoir mépriser le Tolérantisme réel du Public & aux Particuliers, devoir être dégagé des nouveaux Etats, & se le protéger dans Etats. Il me fut aussi la première leçon, je donnai à un grand Prince, honoroit, sans m'avoir ... en ... de son amitié & de la con... & en faisoit autant de cas de ... que de mes maximes & ... Etoient ... il lui de... et ... mais il y a eu de tout temps, dans Rois, que ceux qui commencent comme vous, par ... par connoître les hommes, aimer la Vérité, par détester la ... & la superstition. Il n'y a ... de Prince qui, en pensant ainsi, ... ramener l'Age d'or dans ses ... Philosophes dignes de ce ... rendront dans les vôtres....

Voyez la première Lettre de Prince Rose de ... à Voltaire, tom. ... pag. ...
Fragment. Réponse de la de Voltaire, pag. ...

»Il eſt bien triſte pour l'Humanité,
»ceux qui ſe diſent les Déclarateurs
»Commandemens céleſtes, les In
»prétes de la Divinité, en un mot
»Théologiens, ſoient quelquefois
»plus dangereux de tous; qu'il
»trouve d'auſſi dangereux pour la
»ciété, qu'obſcurs dans leurs idé
»& que leur ame ſoit gonflée de fie
»d'orgueil, à proportion qu'elle
»vuide de vérités. Ils voudroient t
»bler la terre pour un ſophiſme,
»intéreſſer tous les Rois à venger
»le fer & par le feu, l'honneur
»argument *in ferio* ou *in barbara*. T
»Roi qui ne les favoriſe pas, ſera d
»né. Vous ſavez, Monſeigneur,
»le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt
»abandonner à eux-mêmes ces pré
»dus précepteurs & ces ennemis r
»du genre humain «.

Le ſuccès répondit à mon zéle
parvins à rendre ce Prince LE SALOM
DU NORD, en l'engageant à perme
& à protéger dans ſes Etats toutes
Religions; & ce fut un des princip
chefs, (*a*) ſur lequel je le félicit
ſon avénement à la Couronne.

(*a*) *Voïez* l'Ode au Roi de Pruſſe, *t. 6. p.*

que toute la terre en fût informée, j'en fis cette plaiſanterie à M. le Cardinal Quirini, en 1751 (a).

Quoi ! vous voulez donc que je chante
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin ſe vante ?
Je vous admire & je me tais.
Comment ſur les bords de la Sprée,
Dans cette infidèle Contrée,
Où de Rome on brave les Loix,
Pourrois-je élever ma voix
A des Cardinaux conſacrée ?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas ! mon Prince eſt Hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec compaſſion
Que dans l'Infernale Iſquelle,
Il ſera près de Cicéron
Et d'Ariſtide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurele.
On ſait que ces Eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde :
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais ſur-tout que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme la Tolérance ?

(a) Ode à M. le Cardinal Quirini, p. 258.

Pour moi, je frémis quand j'y penſe;
Que le Muſulman, le Païen,
Le Quaker & le Luthérien,
L'Enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſçu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont, ſans ſcrupule,
S'arme le Dévot entêté,
Et dont ſe raille l'Incrédule.
Que ferai-je, grand Cardinal,
Moi, Chambellan très-inutile
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proſcrit de l'Evangile?

Les Eſprits foibles & ſuperſtit
jugerent que j'avois choqué la b
ſéance, en parlant ainſi à un Préla
l'Egliſe Romaine, que je faiſois ſc
çonner de penſer un peu comme
Mais j'étois tellement flatté du ſu
que mes ſermons avoient eu à la C
de Pruſſe, que je ne pouvois
taire, au riſque de me brouiller
le bon Cardinal.

Au reſte, les vûes de ma Mi
s'étendoient plus loin que le Vulgair
ſe l'imagine; & on le comprendr
cilement, ſi l'on poſſede un peu l'e

& le ſyſtême philoſophique : j'allois à mon but par dégrés. Il eût été téméraire de publier d'abord hautement qu'on pouvoit être Païen, Muſulman, Matérialiſte, Quaker, Wicleſiſte, Socinien, Déiſte, Anabatiſte (*a*) & même Athée. Les eſprits ſe ſeroient révoltés à ma propoſition : mais je prévoïois que, quand j'aurois déterminé le Prince à recevoir dans ſes Etats toutes ces eſpéces d'hommes, & à leur permettre le libre exercice de leurs Religions, inſenſiblement l'eſprit & les yeux s'y acoutumeroient & dépoſeroient les préjugés conçus contre ces Sectes. La vûe habituelle de l'objet le plus hideux en efface la laideur, & nous le rend familier. De-là il n'y avoit plus qu'un pas à faire, pour embraſſer celle de toutes les Religions qui plairoit davantage ; & ce pas ne trouvoit aucun obſtacle du côté de la conſcience bien déſabuſée, ni de la part du Prince. Gra-

(*a*) Quiconque eſt médiocrement inſtruit, connoît les abominations enſeignées dans ces Sectes monſtrueuſes ; je ne dis pas ſeulement pour la Religion ; mais j'ajoute pour la sûreté des Princes, & la tranquillité de l'Etat. Sans faire le Prophéte, on peut dire qu'il faut s'attendre à de terribles révolutions dans les Païs de Tolérantiſme. Le feu qui couve & qui trouve de l'aliment, éclate un peu plutôt ou un peu plus tard. *Omne Regnum in ſe diviſum, deſolabitur.*

ces aux vives & fréquentes exhortations que je lui ai faites, on eſt aujourd'hui tout ce que l'on veut dans ſes Etats; & j'oſe me glorifier que c'eſt mon ouvrage.

Ma grande ſatisfaction eſt d'avoir mis les choſes à peu près dans le même état, où je les avois vues en Angleterre. UN ANGLOIS (*a*), COMME UN HOMME LIBRE, VA AU CIEL PAR LE CHEMIN QU'IL LUI PLAIT: rien de ſi commode. Il ne s'embaraſſe pas de celui qui eſt tracé & preſcrit dans les livres des Chrétiens; c'eſt un préjugé dont il a ſecoué le joug. » L'An» glois (*b*) qui a dit que le Chriſtianiſ» me étoit né en Aſie, & qu'il avoit » trouvé ſon tombeau en Angleterre, » a bien rencontré «. Ceux qui ſont de bonne-foi, en conviennent franchement, & ils n'en paroiſſent ni ſurpris ni effraïés, tant eſt conſommée leur indifférence pour la Religion en général: en voici une preuve au-deſſus de tout. « On imprima (*c*) au ſujet de » Pope plus de cent Libelles, dans leſ» quels on lui prouvoit qu'il étoit Athée;

(*a*) De la Religion Anglicane, *tom. 7. pag. 221.*
(*b*) Penſées ſur le Miniſtère public, *tom. 7. pag. 123.*
(*c*) Des Menſonges imprimés, *tom. 8. pag. 89.*

autres, ce qui est plus fort en Angleterre, un reproche encore d'être Catholique : ce qui ne le ressemble pas. C'est-à-dire, que le Catholicisme y est le comble de tous les crimes, un jugement du Ministère & de la Nation; & que l'Arminisme, ou le sentiment à toute Religion, n'en est pas un; puisque les Magistrats laissent pas même informer contre ceux qui en font ouvertement, ou le font gloire de le professer. Ici le plan sur lequel il voulut fonder la Religion en Prusse.

Orasmin alloit entrer dans quelques détails sur le Catholicisme, lorsqu'on vint annoncer que le dîner étoit servi: ainsi finit notre premiere Conversation.

IIe. CONVERSATI

Des Principes de l'Oracl
prouve l'éxiſtence de la l
turelle. On fait voir qu'
peut pas former une R
éxacte. On détruit le ſyſté
nouveaux Philoſophes ſur
ſiſance de la Religion na
On démontre la néceſſité
Révélation. On expoſe le
divins qu'elle a produits
monde.

EH BIEN, me dit le Gen
me, en revenant, que penſez
notre *Oracle ?*

Jamais, lui répondis-je, je
tant d'eſprit, tant de facilité,
gie, de brillant dans l'expreſſio
d'art & d'adreſſe pour perſuader
ſéduire ; chaque tour de phraſ
enchantement magique. Si mall
ſement il tendoit des pieges à
rance & à la ſimplicité, il ne
pas moins de précautions, qu'l

t pour ſe garantir de l'illuſion. Je ne
ſtonne plus de ce que ceux qui ſe
ſent éblouir par les charmes du lan-
ge, l'aient pris pour leur Oracle.
is permettez-moi de vous deman-
ſi toutes ſes maximes paſſent pour
ſtragables parmi vous, & ſi toute
re Société les croit aveuglément ?
Non ; il a quelquefois des idées par-
lieres, auxquelles nous ne ſouſcri-
ns pas tous. Nous formons un Peu-
libre, qui fait profeſſion de ne ſe
traindre ſur rien en fait de Religion
le mœurs ; comme dans les queſtions
Philoſophie, nous n'adoptons que
que notre Raiſon croit vrai. Nous
mes dans l'uſage & en poſſeſſion
nous contredire mutuellement, mê-
ſur les choſes eſſentielles, telles,
exemple, que le Matérialiſme &
mortalité de l'ame. Nous écrivons,
ns diſputons les uns contre les au-
s ; les traits piquans ſe mettent quel-
fois de la partie ; & cette varieté
pinions ne va jamais juſqu'à nous fai-
exclure du Corps. Mais que trouvez-
us d'étrange dans ce que M. de V.
us a dit ? Je n'y vois rien que de
t ſage, & je vous aſſure que c'eſt
Doctrine conſtante & uniforme de

tous nos Philoſophes. Vous êtes le r
tre de me dire ingénument ce
vous en penſez, & je vous prom
de ne pas vous en faire un crime aup
de lui. Il ne ſeroit point étonnant q
nouvellement arrivé parmi nous, v
ſentiſſiez quelques difficultés dans
principes.

Vous me mettez bien à l'aiſe,
dis-je; & puiſque vous me promet
le ſecret, je vais vous déploïer n
ame. L'avidité avec laquelle j'écou
votre *Oracle* enchanteur, & la rapi
de ſon diſcours ne m'ont pas laiſſ
tems de lui faire aucune réflexion
même de reſpirer. Elevé parmi les
ciples de l'ancienne croïance, & t
rempli de leurs ſentimens, qui me
roiſſent avoir été ceux de toutes
nations éclairées, je ne ſaurois goû
ſon ſyſtème ſur la Religion Naturel
& ſur la liberté qu'il donne de ch
telle Religion que l'on voudra.

Quelle idée nous donne-t-il de l'E
ſuprême, quand il nous le repréſe
comme indifférent à tous les cultes q
plaît aux mortels de lui rendre ? C
une inſenſibilité, un jeu & une cont
diction dont le plus foible & le p
ſtupide de tous les hommes ne ſe

meme capable. La preuve en eſt
ente. S'il y a qu'un Dieu, les
s ont été inexcuſables d'en adorer
n que leurs Prêtres en imaginoient;
il y en a pluſieurs, nous ſommes
meis je n'en reconnoîtrai qu'un

S'il veut que nous revenions à
re & à la divinité de Jeſus-Chriſt,
il nous en a donné, dont jouiſſent
mmable à ſes yeux, & il Jeſus-
ſt n'eſt pas Dieu, comme les Juifs
s Deiſtes le prétendent, le Chré-
qui l'adore eſt-il coupable d'ido-
e & d'idolatrie. Si l'Alcoran eſt un
e impoſture de Dieu, les Chrétiens
ſeroient donc rebelles à ſa parole,
s Mahométans s'y ſoumettent avec
ce; il reconnoître c'eſt un péché d'ido-
s & de ſacrilége, les Chrétiens
entent également, & les Muſulmans
ément contre la ſageſſe divine à
ls l'attribuent. On peut accorder ſe
rement à toutes les hérésies qui
jamais paru. Si ce ſont des vérités,
ur les recevoir, il ne faut pas ex-
r, on doit les naturaliſer. Qu'en-
-il dans l'eſprit humain que Dieu
e être indifférent à ces contradic-
s de ſentimens & de cultes? Peut-il
mer également le pour & le contre

le oui & le non? Quel homme ſe démentiroit ainſi lui-même? Je vous avoue que je n'ai point reconnu le beau génie de M. de Voltaire dans un ſyſtème auſſi dépourvu de Logique, ou plûtôt de ſens commun.

J'ai été extrêmement ſurpris de l'entendre nous aſſurer que les Païens, les Muſulmans, les voluptueux, les incrédules n'avoient à craindre aucun châtiment éternel; que la juſtice de Dieu ne pouvoit en avoir de cette eſpéce; qu'aucontraire, ils devoient compter, comme ſes vrais & fidéles Adorateurs ſur l'éternité de ſes bienfaits. Quand on tient ce langage, c'eſt qu'on a ſujet de craindre pour ſoi-même, & qu'on voudroit étouffer le cri de la conſience, pour donner un libre eſſor aux paſſions, en leur promettant tout au moins l'impunité.

Mais à quel titre veut-on que Dieu récompenſe des hommes qui ont tranſporté à des idoles & à des divinités infâmes le culte qui n'eſt dû qu'à lui ſeul, les diſciples d'un impoſteur cruel & diſſolu; des hommes eſclaves de leurs paſſions, qui n'ont eu d'autre loi que celle de n'en point connoître, qui s'en ſont fait gloire, & qui ont ſouhaité

r dans cette prétendue force d'ef-
Concevra-t-on jamais que la Juſtice
eu leur ait préparé des biens éter-
ineffables ? Oſera-t'on dire qu'el-
peut ſe diſpenſer de les égaler en-
eux qui l'auront fidélement ſuivie ?
roit-elle donc cette Juſtice divine?
oi reſſembleroit-elle à l'image de
ice en general, que le Créateur a
e dans nos ames? Et celle-ci re-
enie-t-elle les prévaricateurs des
les rébelles, les ſéditieux, les
mpteurs des Souverains ?
er-vous pas admiré l'Oracle quand
s a récite ces beaux vers, où il
ut nous avons fait Dieu même à no-
re, injuſte, emporté, vain, jaloux,
r, inconſtant, barbare comme nous?
donc pas vû que par cette atroce
nie, il outrage tous les hommes
t jamais exiſté ſous le ciel, à l'ex-
on des vrais Epicuriens, qui ſe ré-
noient. Dieu comme un Etre auſſi
rent ſur la conduite des humains,
roit inutile à l'Univers. A l'enten-
tous les hommes qui ont craint
eur, n'ont jamais été & ne ſe-
e que les dupes d'un ſot préju-
ains qui jouent entr'eux, &
les phantômes pour avoir le

fir de s'effraïer les uns les autres
Mais pour qui prend-il donc tou
peuples qui ont eu une Religion, &
en conſéquence ont craint celui c
adoroient ? Pour qui prend-il les C
tiens en particulier ? Qu'il nous pr
qu'en faiſant Dieu même à notre
ge, nous nous le repréſentons co
un Etre *injuſte*, *emporté*, *vain*, *jal
ſeducteur*, *inconſtant*, *barbare comme*
Autant ces blaſphèmes qu'il avoit
vomis dans ſa fameuſe Epître à *V*
nous font horreur, autant il eſt in
en lui de nous les attribuer.
Il n'eſt pas difficile de voir qu'
veut à tous ceux qui ſe diſent Chrét
& qu'il les accuſe d'avoir eux-m
compoſé le Simbole qu'ils profe
En Réformateur illuminé, il s'é
contr'eux tous ; il va les inſtruire, &
déſabuſer *de l'illuſion*, *de l'eſclava
du préjugé dont ils ſont amoureux*, &
les obſédent. L'entrepriſe eſt gra
elle eſt digne d'un Convertiſſeur
eſtimé. Mais il peut s'attendre qu
qu'il ouvrira la bouche pour prê
ſa réforme, toute la terre lui répon
Arrêtez, grand Apôtre d'Epicure,
nous calomniez indignement, &
nous imputez des ſentimens dont
a

s horreur. Le Chrubamime n'eſt
: fruit de notre imagination ; & il
: que vous ignorez les ſources di-
dans leſquelles nous l'avons puiſé.
irez-les ces ſources ſacrées, &
v verrez que leur de nous preſcrire
ment d'un Dieu injuſte, emporté,
ileux, ſéducteur, inconſtant, bar-
elles nous apprennent au contraire
que page : Qu'il eſt juſte dans
s les voies, ſaint dans toutes ſes
res, & toujours prêt à exaucer
qui l'invoquent dans la vérité &
ncerité de leur cœur : Que loin
e emporté & barbare comme
, il nous fait grace à tous les in-
de notre vie, ou il ſeroit en droit
ur nos infidélités. Qu'il eſt plein
de bonté, de patience, d'indul-
e & de miſéricorde : Qu'il attend
mment le retour des pécheurs
Qu'au lieu d'être un ſéducteur,
orre le mal, & ne ſeure per-
e . Telles ſont les idées que les
pes de notre foi nous donnent de
ſuprême, & ſur leſquelles nous

établiſſons notre culte & notre eſpérance. Voïez comment elles reſſemblent à celles que votre Oracle nous impute.

Mais ce Dieu, que ſa bonté nous rend aimable, n'eſt pas une de ces Divinités du paganiſme, que l'on pouvoit mépriſer & inſulter impunément. Autant ſes miſéricordes ſont grandes, autant il eſt rigoureux dans ſes châtimens, lorſqu'il eſt obligé de les exercer ſur les pécheurs. Quand ſa parole écrite ne nous l'atteſteroit pas, ſa nature ſuffiroit pour nous convaincre qu'il eſt juſte, qu'à ce titre il doit punir ceux qui ont mérité de l'être, & que la punition ſera proportionnée à l'offenſe. Or celle-ci eſt au deſſus de nos expreſſions, quand elle attaque un Dieu tout-puiſſant, qui nous a comblés de bienfaits; avertis, attendus, ménacés, ſollicités de revenir à lui, & fait connoître l'alternative infinie de ſes châtimens ou de ſes récompenſes. Quel nom donner au mépris de ſes loix & de tant de ſecours? Quelle punition mérite donc le coupable?

Quand je réfléchis ſur ces principes que la droite raiſon m'a dictés, je ne ſuis plus ſurpris de lire dans nos Livres ſaints que Dieu (*a*) eſt jaloux de ſa

(*a*) Exod. XXXIV. 14. Isa. XLII. 8. *& alibi paſſim.*

ſa cauſe. Meſſieurs, vous êtes féconds en expédiens. C'eſt dommage que le public & la raiſon ne ſoient pas de votre avis ; car vous tireriez beaucoup de gens d'un bien mauvais pas.

Vous ne pouvez entendre que les Croïans redoutent un Dieu vengeur. Mais ils ſont indignés de ce que vous n'en faites qu'une idole. Vous dites que cet Etre eſt infiniment juſte, ſage, tout puiſſant, qu'il défend l'impiété, l'injuſtice, le vol, la perfidie, l'adultère, l'homicide ; qu'il a gravé ſes loix juſques dans le fonds de nos ames, pour nous les rendre plus préſentes & plus ſacrées ; & vous ajoutez qu'il ne peut punir éternellement les prévaricateurs, ſans ſe rendre lui-même coupable de la plus affreuſe barbarie. Vous voulez un Dieu qui écoute & qui ſouffre patiemment ceux qui blaſfêment contre la ſageſſe avec laquelle il a créé l'Univers, ou qui lui en diſputent la gloire, en attribuant ſa formation au ſeul mouvement fortuit de la matiere ; ceux qui oſent cenſurer les ouvrages de ſes mains ; ceux qui rejettent ſur lui tous les forfaits des plus grands ſcélérats ; ceux qui ont fermé les yeux pour ne pas reconnoître l'évidence de ſes ora-

cies & de ſes prodiges, qui ont tourné contre lui les talens diſtingués qu'ils en avoient reçus, qui les ont emploiés à le former des ſemblables, & à corrompre la Religion des ſimples; ceux qui ont terminé la longue carrière de leurs jours ſans lui rendre ni culte ni hommage, & qui l'ont paſſée dans l'impiété & la licence, ce que les Païens mêmes auroient regardé comme une preuve de l'Athéiſme. Voilà le Dieu que les nouveaux Philoſophes demandent, & je n'en ſuis pas ſurpris; un Dieu qui ne ſoit infini que dans ſes recompenſes, & qui couronne enfin d'un bonheur ineffable ceux qui l'auront mépriſé & outragé. Les loix & les défenſes d'un tel Dieu ſeroient-elles autre choſe que de vains fantômes & d'impuiſſantes menaces? Voïez avec quelle force & quelle ſolidité de raiſonnemens Tertullien refutoit cette impiété de l'héréſiarque Marcion, & la voilà renouvellée de nos jours.

Prenez garde, reprit mon Introducteur. M. de Voltaire ſuppoſe que tous les hommes ont été fidéles à la Loi naturelle. Or l'accompliſſement de ſes préceptes intérieurs ſuffit pour nous rendre agréables à Dieu, & par con-

iéquent dignes de ſes biens éternels.

Belle ſuppoſition, que celle qui eſt démentie par l'expérience du monde entier! Encore votre *Oracle* ne la fait-il pas, puiſqu'il ne peut entendre parler d'un Dieu qui eſt jaloux de ſa gloire, de ſes loix, qui punira le crime; & qu'il en a horreur, comme d'un Etre qui ſe plairoit à déchirer l'ouvrage de ſes mains. Dans tout ce qu'il nous a dit, y a-t-il rien qui marque une exception, & un châtiment éternel, même pour les malfaiteurs les plus inſignes? L'obſervation de la Loi naturelle, qu'il prétend être ſuffiſante, n'eſt qu'un faux-fuïant dans lequel il ſe jette pour décliner toutes les loix. S'il m'étoit permis de vous expoſer ce que l'on penſe parmi nous ſur cette Loi intérieure, de vous tracer ſon hiſtoire, ſes affoibliſſemens, ſa deſtinée, & le jugement qu'en ont porté les plus grands Philoſophes, vous reconnoîtriez bientôt ſon inſuffiſance actuelle. Vous avoueriez qu'elle n'eſt plus qu'un flambeau qui a perdu preſque toute ſa clarté, & [redacted] depuis long-tems en demande[redacted] tre pour nous conduire nos devoirs.

Vous êtes le ſ[redacted]

idées. Je les écouterai volontiers, je vous confesse que je n'ai jamais beaucoup approfondi ces sortes de questions métaphysiques.

LA LOI NATURELLE est un rayon de la lumière divine, que le Créateur a mis dans nos ames, pour nous faire connoître le bien & le mal. Par elle, nous savons ce qui appartient à Dieu; ce que nous devons être. & comment nous sommes obligés de nous conduire envers les hommes. Elle comprend tous les devoirs de la vie humaine. Ses premiers principes dans l'union se réduisent à ces deux mots: *Aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur: Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.* Ces deux principes furent reconnus de tous les temps de tout esprit qui voulut penser. Croyons qu'elles sont aujourd'hui gravées dans le plus grand nombre de vos Messieurs, nos Métaphysiciens, nos Matérialistes:

[redacted], me dit le Gentil [redacted] qu'ils [redacted] ne savent [redacted] ent; [redacted] de

cipe de cette Loi ; que, ſelon eux, il n'eſt aucune action bonne ou mauvaiſe par ſa nature ; qu'elles ne ſont juſtes ou criminelles que ſuivant la légiſlation des Souverains, le préjugé, les uſages, les circonſtances ; & que ce qui eſt à préſent un crime, deviendra quelque jour une vertu. Je ſais encore que d'autres regardent ces principes comme monſtrueux ; qu'ils reconnoiſſent une loi immuable, qui a caractériſé toutes nos actions ; qu'elle s'eſt manifeſtée à nous, en ſe gravant dans nos ames, pour nous apprendre ce qui eſt juſte ou injuſte, & régler notre conduite. Mais auſſi je ſais qu'en ce qui concerne la Religion & les Mœurs, ces derniers ne reconnoiſſent pour guide & pour devoir que la Loi naturelle ; & qu'ils rejettent, ou du moins qu'ils regardent comme indifférentes, toutes les variétés de cultes par leſquels on honore la Divinité. Le Paganiſme, le Judaïſme, le Chriſtianiſme & le Mahométiſme ſont pour eux au même niveau. Je les ai ſouvent entendu diſputer ſur cette matiere, & je vous avoue que j'ignore à qui il faut donner la préférence.

C'eſt que vous n'avez jamais bien péſé leurs raiſons, & les réponſes par

reiles en detruit ainsi reſſource leurs
utes. Commençons par ceux qui
ulent pas que Dieu ſe manifeſte
u-même à tous les eſprits, & qui
dependre des enſeignemens hu-
s la connoiſſance que nous en
s.

DES IDÉES DE DIEU.

parcours l'hiſtoire de l'Eſprit Hu-
uis l'origine des ſiecles, & je
qu'il eſt des ſentimens tellement
reels & naturels à l'Homme, que
refuges, le Genie, l'éducation,
ns, les Mœurs, la Philoſophie,
eux nationales n'y changent aucun
gement. Qu'a-t-on à l'homme, quel-
rouche & ſauvage qu'il ſoit, qu'il
aimer le bien en general; qu'il ſoit
r à la conſervation de ſon eſpe-
ire pour cet effet les moyens ne-
res, éviter les poiſons, les perils,
ures, les bleſſures qui pourroient
r le fil de ſes jours, que de plus
eſt avantageux de chercher ſon
ence, l'honneur & l'eſtime des
mes? Il n'a beſoin pour le ſen-
ſentence ni des leçons, ni des
s d'aucun maître. Content
l'aider à developer ce

çoit confuſément en lui-même. Mais ils ne lui en donneront pas le fonds ; il exiſte naturellement au dedans de ſon ame, & il le ſent mieux qu'on ne pourroit jamais le lui enſeigner. Obſervez encore que les Loix des hommes ſont ſujettes à bien des exceptions & des erreurs, mais que ces impreſſions naturelles ne ſouffrent aucun inconvénient. Quelle en peut être la raiſon ? C'eſt qu'elles nous viennent, comme tout ce qu'il y a de bien en nous, de celui qui eſt la vérité, la bonté, la juſtice même, du Pere des lumieres, en qui il n'y a ni changement, ni l'ombre d'aucune variation. *Omne* (a) *datum optimum, & omne donum perfectum deſursùm eſt, deſcendens à Patre luminum, apud quem non eſt tranſmutatio, nec viciſſitudinis obumbratio.* Que penſez-vous de ces principes ?

On ne peut vous les conteſter : mais je ne vois pas encore l'application que vous en voulez faire.

Elle va ſe découvrir. Vous ne me nierez pas, je crois, que l'idée que nous avons de Dieu, eſt la plus belle & la plus précieuſe de toutes les connoiſſances dont notre ame ſoit orn[illegible] faut que vous conveniez encore

(a) *Jacobi Epiſt.* 1. 17.

té de tous les tems. Car ſi vous conteſtiez, je vous demanderois el ſiécle & dans quel païs elle a iſſance ; quel homme, quel Phi-ie l'a imaginée ; comment il l'a aſſer & recevoir chez tous les s ; par quelle autorité il les a obli-ſentir que, s'ils s'écartent de cer-levoirs, il eſt un Etre dans le ciel voit, & qui les en punira ſévére-

Enfin je vous prierois de me dire ent il l'a ſi bien perſuadé à l'Uni-qu'il a mis dans toutes les con-s un frein qui nous arrête lorſ-ous ſommes tentés de commettre , & des remords qui nous repro-de l'avoir commis. Certes, vous pondrez jamais à ces queſtions. voilà donc forcé de reconnoître idée de Dieu n'eſt point une in-n des hommes.

. ne ſait que ce qui vient d'eux ii général, ni uniforme, ni per-? Il faudroit encore moins l'atten-'une idée & d'une loi qui capti-l'eſprit les ſens & les paſſions.

genre humain

parole &

d'un

pu plaire ? Combien d'autres ne roient pas rejettée comme le fléa leurs penchans ? Elle regne néanm ſouverainement par toute la terre. qui vient-elle donc ? ... Levez les y & vous verrez la gloire de celui q imprimée dans votre ame.

Quoi ! le Créateur aura mis en l'amour du bien en général, le deſ notre propre conſervation, un chant naturel vers les moïens qui vent y contribuer, de l'horreur tout ce qui tendroit à notre de ction, le déſir de l'eſtime & d gloire ; & l'on ne veut pas nous formant à ſon image par le de la raiſon ; il ait gravé dans ame la connoiſſance de ſon Etre ? regardez l'amour du bien & de exiſtence, comme né dans nous & nous, parcequ'il eſt naturel, fa ble & commun à tous les hom Quelles raiſons, quelle différen caractère voïez-vous, pour nier l'idée de Dieu nous ait été impr comme ces ſentimens qui ne rega que le bien-être de nos perſon Fut-il jamais une Nation, même les plus barbares ; en eſt-il encor jourd'hui ſous le ciel, qui ne re

blance dans l'éclat du merveilleux dont elles ſont tiſſues. Les autres plus ſinceres, ont rapporté de bonne-foi ce qu'ils avoient vu ; mais, ne ſachant ni le langage ni les Loix du pays qu'ils traverſoient rapidement, ils ont pris pour des Loix de la Nation, les abus qui ſe commettoient par des particuliers. Ils ne ſe ſont pas trouvés préſens aux jours marqués pour les exercices de la Religion ; d'où ils ont inféré qu'il n'y en avoit aucune. Comptez & argumentez après cela ſur tout ce qu'ils vous diſent.

Mais quand il ſeroit vrai que certains Sauvages n'auroient aucun culte réglé, voudriez-vous en conclure bien affirmativement, qu'ils portent la ſtupidité juſqu'à ignorer & ne pas ſoupçonner même qu'il eſt un Etre ſupérieur, qui préſide au gouvernement du ciel & de la terre ? J'aimerois autant vous entendre dire que ce grain de froment qui eſt deſtiné à la nourriture des hommes, n'a pas le germe & la vertu d'en produire d'autres, parce qu'il n'eſt pas jetté dans le champ, & cultivé par la main du Laboureur ; ou qu'une ſemelle qui reſte ſeule, n'a pas le principe de la fécondité.

vous accorderai même, si vous
ulez, qu'il peut y avoir des In-
es assez sauvages, pour n'avoir
s pensé que la merveille de l'U-
s ne sauroit exister ni marcher
la main d'une Intelligence supe-
: à celle de tous les mortels.
qu'en conclure, si ce n'est qu'il
es hommes agrestes, en qui la
n demeure toujours couverte
ns épaisses ténebres; & que, ne
çant en aucune maniere, on doit
garder comme n'en ayant point,
mme des enfans au berceau, qui
nt capables que des fonctions ani-
; ?
c'est le raisonnement, reprit mon
ucteur, qui nous fait connoître
ivinité, cette connoissance n'est
plus un present de la nature.
conséquence que vous tirez ici,
peu juste, que je vous soupçon-
; volontiers de n'être pas de bonne
i vous me disiez que les pepins
orange ont besoin des elemens &
ins du cultivateur, pour produire
lantes de leur espece, des feuilles,
eurs & des fruits, & que j'allasse
rer cette conséquence, donc la
: de ces productions n'est pas d

le pepin, vous me répondriez q
ſuis un fort mauvais Philoſoph
vous auriez raiſon. Voilà au n
le ſimbole de l'idée de Dieu, qu
doigt a gravée dans tous les hon
Le germe en eſt réel; mais il eſt
loppé, ainſi que tous les germes
Nature; & il a beſoin d'être dép
étendu par le raiſonnement & le
flexions. Ce ſont là les élémens
cultivateurs qui lui font porter des
& des fruits. Tous les hommes on
turellement le principe de l'amou
ternel; mais ce principe ne ſe man
que lorſqu'ils ſont véritablement p
Peut-être m'expliquerai-je encore
clairement par une autre compara
Placez un homme dans un fauteuil
un bon repas; que rien ne lui mar
& qu'il ne craigne rien; à quoi
noîtrez-vous que cet heureux &
quile mortel a dans ſon ame le
ment inné & inéfaçable de ſa pr
conſervation? Il ne vous en donn
la plus petite marque. Mais mett
dans une ſituation violente ave
faim ou une maladie, ou la crainte
ennemi qui a juré ſa perte, vous ve
bientôt ſe développer ces ſentimen
times, qui ne vous donnoient a
ſ

ſigne de leur exiſtence, quand ils n'etoient point réveillés & animés par les beſoins & par les riſques ; & vous ferez aiſément l'aplication de ces deux etats, à ceux d'un homme qui reflechit ou qui ne reflechit pas ſur l'idée de Dieu, qu'il porte au fond de ſon ame.

La choſe eſt ſenſible, dit mon ami, & je vous avoue ſincerement que vous m'avez fait plaiſir de m'eclaircir cette matiere que nos Meſſieurs avoient fort embrouillée dans mon eſprit. Je conçois parfaitement que nous avons l'idée innée d'un Etre ſuprême, auteur & conſervateur de la Nature. Prouvez-moi à preſent que nous avons auſſi l'idée innée de cette Loi eternelle, ſur laquelle vous pretendez que ſont etablies la Verité, la Juſtice & la Verité, & qui condamne tout ce qui leur eſt contraire.

IDÉE INNÉE DE LA LOI NATURELLE.

Laiſſons à part les motifs ſecrets que peuvent avoir les Philoſophes de votre Parti, pour detruire cette perſuation intime de la Nature & de tous les ſiecles: que le Createur grava dans [illegible] le ſceau de la Majeſté par le qu'il nous en donne, & pa tance des premiers princi

naturelle. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en le niant, on ne montrât pas un projet formé de vouloir excuſer ceux qui prétendent ignorer juſqu'à l'exiſtence d'un Etre ſuprême, & aux Loix ſacrées de la Nature. N'eſt-il pas viſible qu'on ouvre la porte à tous les crimes, en diſpenſant les hommes des régles & des obligations les plus eſſencielles, dès que l'on permet à chacun d'alléguer ſon ignorance & un prétendu droit primitif pour décliner tous ſes devoirs ?

Si l'on en excepte un Philoſophe païen, *Hobbes* eſt le premier que je ſache avoir ſyſtématiquement établi ces funeſtes principes. Ecoutez-le, & il vous dira ſans héſiter que, (*a*) » pour »bien connoître les droits & les devoirs »des hommes, il faut le placer dans ſon »premier état de nature, où il n'y avoit »encore aucune Loi écrite ; que les pri»viléges dont il jouiſſoit alors, ſubſiſtent »encore aujourd'hui fonciérement ; & »qu'il eſt permis d'en jouir, quand on le »peut ſans danger : voici ces priviléges. »Que tous les hommes, étant égaux par »nature, & portés à déſirer les mêmes »choſes, ils ont tous un même droit de

(*a*) Ces Maximes ſont tirées de l'extrait qui en a été fait par M. Clarke, *Relig. nat. chap.* 4.

[illegible]

»giſlateur n'a rien prononcé expr
»ment, il eſt permis de faire tout c
»l'on voudra «. A quelques-unes d
conſéquences près, on les trouve t
dans deux de vos ouvrages; mai
principes y ſont clairement établi

Ces maximes abominables ſon
meurées concentrées durant plus
ſiécle dans la ſeule Angleterre, où
permis à toutes les erreurs de par
& de dogmatiſer à viſage décou
Ce n'eſt que depuis environ vingt
qu'elles ſe ſont malheureuſement i
duites en France, & que nous com
çons à être aſſaillis de livres qu
enſeignent. Entreprend-on de s'y
poſer & de les refuter ? les Au
crient à la perſécution & au fanati
ils veulent qu'on leur permette de
enſeigner, peut-être même qu'on
aplaudiſſe & qu'on les remercie.
j'interroge votre conſience, & je
demande ſi vous n'avez ſenti a
ſoulévement d'indignation au feu
poſé que je vous ai fait d'une
Doctrine.

Quelle honte pour des homme
vivent dans un ſiécle auſſi éclai

(a) *L'Origine & les Fondemens de l'inégalité
les Hommes*, & le Livre *de l'Eſprit*.

»pable de l'affoiblir, ou d'y déroger »en tout ou en partie ; ni l'autorité »de ceux qui gouvernent les Empires, »ni les clameurs & les déréglemens »du Peuple, ne peuvent nous en af»franchir «. (*a*)

»Quand il n'y auroit point eu de Loi »écrite à Rome pour défendre l'adul»tère, Tarquin n'auroit pas moins pé»ché en tranſgreſſant la Loi éternelle, »lorſqu'il viola Lucréce. Il y avoit »avant lui la Raiſon ſouveraine, éma»née de la Nature même qui nous in»vite à faire le bien, & nous détourne »de ce qui eſt mal. Cette Loi ne date »pas du jour auquel elle fut écrite dans »vos Tables. Son origine précéde celle »de l'Univers ; elle eſt auſſi ancienne »que la Divinité «. (*b*)

»Il n'y a pas moins d'extravagance

(*a*) *Eſt quidem vera Lex, recta ratio Naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat.... Huic Legi nec abrogari fas eſt, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari poteſt. Nec verò aut per Senatum, aut per Populum ſolvi hac Lege poſſumus.* Cicero de Legib. lib. 1. Frag.

(*b*) *Nec ſe, regnante Tarquinio, nulla erat Romæ ſcripta Lex de ſtupris, idcircò nec contra illam Legem ſempiternam Sextus Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Era enim ratio profecta à rerum naturâ, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans; quæ non tùm demùm incipit Lex eſſe cùm ſcripta eſt, ſed tùm cùm orta eſt. Orta autem ſimul eſt cum Mente divinâ.* Idem. Ibid. Lib. 1

»à ſoutenir que la Loi naturelle, le Juſte
»& l'Injuſte, le Vice & la Vertu dépen-
»dent de l'opinion des hommes, qu'il y
»en auroit à dire que la fermeté d'un
»arbre, ou la force d'un cheval, ne
»ſont pas des choſes attachées à leur
»nature, & qu'elles n'exiſtent que dans
»l'idée de ceux qui en jugent. [a]

»C'eſt le comble de la folie de croire
»qu'une choſe eſt légitime parcequ'elle
»auroit paſſé en coutume, ou même
»en Loi parmi certains peuples. Si les
»Tyrans d'Athènes euſſent fait des Loix
»en faveur de leur tirannie, & que
»les Athéniens les euſſent acceptées,
»pouvez-vous croire que ces Loix au-
»roient été juſtes & légitimes? . . .
»Vous ne pouvez admettre ce principe
»qu'en reconnoiſſant auſſi que ceux
»qui gouvernent, ou même le peuple,
»ont le pouvoir de porter des Loix qui
»ordonnent, ou du moins qui permet-
»tent l'homicide, le vol, l'adultère,
»les faux teſtamens. Dites-moi
»une doctrine plus monſtrueuſe
»capable de bouleverſer l'
»main? Si ces prétendus lé-

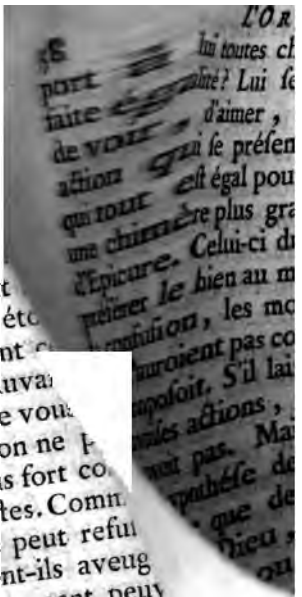
(a) *Hæc autem in vitiosum circulum ponere, dementis eſt; cum non opinione ſua eſt, ſed in naturâ.*

»le droit de renverſer ainſi les impreſ-
»ſions & les ſentimens de la nature,
»pourquoi ne font-ils pas auſſi des loix
»qui ordonnent que ce qui eſt mauvais
»& contraire à la ſanté, devienne à
»l'avenir bon & ſalutaire ? Pourquoi
»aïant le pouvoir de rendre juſte ce
»qui étoit injuſte, n'ont-ils pas égale-
»ment celui de faire que ce qui étoit
»mauvais devienne bon « ? (a)

Je vous avoue, dit mon Conducteur, qu'on ne peut rien de plus direct & de plus fort contre le ſentiment des Hobbiſtes. Comment des hommes, à qui on ne peut refuſer beaucoup d'eſprit, ſe ſont-ils aveuglés juſqu'à ce point; & comment peuvent-ils dire qu'ils ont avancé ces maximes avec confiance & ſimplicité; qu'ils n'ont point prévu l'effet & les conſéquences efraïantes qui en réſultent ? je penſe qu'ils ſeroient bien fâchés qu'on les crût auſſi ſimples & auſſi peu clairvoïans. Mais continuez,

(a) *Jam verò ſtultiſſimum illud exiſtimare omnia juſta eſſe, quæ ſcita ſint in Populorum inſtitutis aut Legibus. Etiamne ſi quæ ſunt Tyrannorum Leges; ſi Trigenta illi Athenis Leges impoſuiſſe voluiſſent, aut ſi omnes Athenienſes delectarentur tyrannicis Legibus, num idcircò hæ Leges juſtæ haberentur? Quòd ſi Populorum juſſis, ſi Principum decretis, ſi ſententiis Judicum jura conſtituerentur, jus eſſet latrocinari, jus adulterare, jus teſtamenta ſupponere, &c.*

us voulez-bien ; vos reflexions me
plaisir.
euſſent dit les Païens, s'ils avoient
tant de lumières que nous ſur la
ture? Combien de raiſonnemens ſo-
& de conſéquences euſſent-ils ajou-
, s'ils avoient mieux connu le prin-
dont la Loi naturelle emane ?
eſſeurs les Hobbiſtes ne nieront
qu'il y a dans la nature & dans les
es un grand nombre de verités ſi
entes, qu'on ne peut refuſer de les
ettre. Comment ne pas convenir
le tout eſt plus grand qu'une de ſes
es ; qu'un corps agit plus ou moins
icement ſur l'autre en raiſon de ſon
vement & de ſa ſolidité, mais non
urs en raiſon de ſa ſurface &c. D'où
ent ces regles & ces verités, ſi ce
de la volonté immuable de Dieu,
etabli cet ordre dans l'Univers ?
ais ſe ſeroit-il borné à diriger le
s des aſtres, & à fixer les régles du
vement & de la geometrie ? Au-
il regarde comme inutile
ſur les choſes qui ce-

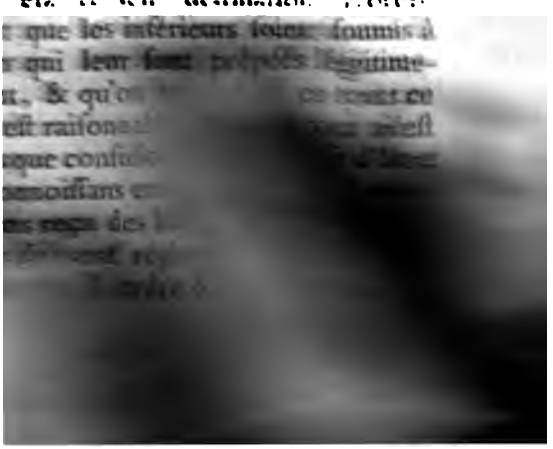


»qui éto
»ment
»mauva
Je vou
qu'on ne
plus fort co
biſtes. Comm
ne peut refu
ſont-ils aveug
comment peu
avancé ces max
ſimplicité ; qu'ils
fet & les conſéqu
en réſultent ? je
bien fâchés qu'on l
& auſſi peu clairvoïa

(a) *Jam verò ſtultiſſimum ill*
eſſe, quæ ſcita ſint in Populoru
Etiamne ſi quæ ſunt Tyrannorun
Athenis Leges impoſuiſſe voluiſſe
nienſes delectarentur tyrannicis
Leges juſtæ haberentur? Quòd
Principum decretis, ſi ſententii
rentur, jus eſſet latrocinari, f
menta ſupponere, &c.

port à lui toutes choſes dans une p
faite égalité ? Lui ſeroit-il indiffér
de voir, d'aimer, ou de faire t
action qui ſe préſentera ? Un Die
qui tout eſt égal pour lui-même, ſe
une chimère plus grande que le D
d'Epicure. Celui-ci du moins étoit ce
préférer le bien au mal, le bon ord
la confuſion, les moïens juſtes à c
qui n'auroient pas conduit aux fins q
ſe propoſoit. S'il laiſſoit impunies
mauvaiſes actions, du moins il ne
aprouvoit pas. Mais dans cette p
mière hypothéſe des Hobbiſtes, on
voit naître que des abſurdités &
blaſphêmes. Dieu, indifférent à to
pourroit s'aimer ou ſe haïr, punir l'h
me de bien comme le méchant, d
ner à celui-ci les récompenſes que l'a
mérite, aprouver les paſſions &
déſordre, faire lui même le mal q
permettroit aux Créatures &c.

Si par horreur pour ces impiét
on admet en lui l'amour du bien &
haine du mal, il faudra reconno
qu'il aime l'un & qu'il hait l'autre
tout où ils ſe trouvent. Il y aura d
un raport eſſenciel entre nos a
la manière dont il en juge ;
mens ſeront la régle qui d-



ſent d'être humains envers nos ſemblables; de gagner leur bienveillance par nos bons offices; de ne leur cauſer ni chagrins ni mécontentemens, en les ataquant dans leur perſonne ou dans ce qu'ils poſſédent, afin que la paix, le plus précieux de tous les biens, régne ſur la terre. D'une main l'Eternel tient ſans ceſſe devant nos yeux le tableau de ſes Loix & de nos devoirs; de l'autre il nous ménace de ſes vengeances, ſi nous nous écartons de l'ordre qu'il nous a preſcrit, en ſe l'impoſant à lui-même. De-là ces fraïeurs de la conſcience, qui nous arrêtent à la vûe du châtiment, & les réproches dont nous ſommes troublés après que nous l'avons encourru.

A des traits ſi bien caractériſés, qui pourroit méconnoître le bon Ordre, la Raiſon, la belle Nature & la Vertu? Vainement en chercheriez-vous le principe, la ſolidité, l'uniformité dans la Légiſlation & les Conventions des hommes. Nul d'entr'eux, ni eux tous enſemble, n'eurent jamais aſſez de ſageſſe pour compoſer un ſi beau code, ni aſſez d'autorité pour le faire adopter par toute la terre. Auſſi n'aſſigna-t-on jamais la date de ſon origine. Vous n'en dé-

rer la source que dans celui qui
laisse découler quelques ruisseaux
nos ames, en nous donnant la
n, par laquelle il nous révele l'or-
il a établi dans les œuvres mora-
mme dans les êtres naturels, dans
ncipes des sciences, & dans les
s générales. Lumiere céleste, qui
apprend à distinguer le vrai du
, le bien du mal, le juste de l'in-
, & le vice de la vertu.

est donc absurde & insensé, *Demer-*
. dementissimum est, comme parle Ci-
n, de supposer qu'il y eut des siecles
s siecles tout durant de nature, où
ommes, dans l'état de sauvages ou
pareil, ne connoissoient aucune
mesure qui leur apprît à distin-
l'ordre & le désordre, l'humaine
férocité; ou la figure toute les dif-
ces des bêtes féroces & carnacieres.
est absurde de dire que le droit de
ture est un tissu d'injustice; que,
la nature originelle & dans le vrai
les biens sont communs, qu'il est
s, sans intérêt la conscience,
avir à celui sur les possessions, que
ne réflexion qu'il y ait à faire, est
ouvoir à son impunité par le fer-
ou par la force.

en tirer des conſéquences contre l'in
ſpiration générale de la Loi naturelle
raiſonnent fort mal. M. de Voltaire n'e
certainement pas de leur avis. Car o
ne peut établir plus clairement qu'il l
fait, l'impreſſion de cette Loi dans l'am
de tous les hommes. Si vous en doute
je vais vous en convaincre par ce
beaux vers du Poëme qu'il a compo
ſur ce ſujet.

Non, le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vai
Sur le front des Mortels il mit ſon Sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître,
Il me donna ſa loi, lorſqu'il me donna l'être.
. . . . . .
La Morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des ſiécles ſans fin, parle au nom de ce Dieu.
. . . . . .
Le bon ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs;
Leur redoutable voix par tout ſe fait entendre.
. . . . . :
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:
Adore un Dieu, ſois juſte, & chéris ta Patrie.
. . . . . .
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentimens,
Avons-nous fait notre ame, avons-nous fait nos ſen
. . . . . .
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la Vertu, l'Homme en fit l'aparence.

[illegible] d'un politique, & [illegible]
[illegible] changé [illegible]

[illegible]-vous content d'une [illegible]
[illegible] de Hobbes ? Voilà bien
[illegible] l'homme libre
[illegible] en guerre les
[illegible] autres.

[illegible] ne peut rien de plus admirable.
[illegible] pour
[illegible] me semble que
[illegible] content de [illegible]
[illegible] aux Hobbes-
[illegible] lui-même. Je
[illegible]
[illegible] auteur [illegible] en faveur de la
[illegible]
[illegible] autres endroits de ses ou-
[illegible] regarde les idées innées com-
[illegible] erreurs monstrueuses. Pesez
chacun de ses beaux vers que vous
[illegible] de me réciter, & vous verrez
[illegible] qu'il n'y en a pas un qui
[illegible] l'imputation innée de la Loi
[illegible] à moins qu'on ne la fasse

[illegible]
[illegible]
[illegible] nous [illegible]
[illegible]
[illegible] imagin[illegible]
[illegible]
[illegible]

F

venir & paroître à je ne ſais quel âge ; ce qui ne peut pas être chez les barbares, qui la connoiſſent & à qui on ne l'aprend point. M. Loke, que M. de Voltaire félicite d'avoir ſi bien détruit les idées innées (du moins à ce qu'il croit) raiſonnoit conſéquemment. Dès qu'il ne reconnoiſſoit point de Loi naturelle gravée dans nos ames, il étoit en droit de rejetter les idées innées. Mais comment votre Oracle peut-il les nier, après avoir reconnu pour une vérité inconteſtable, que le Créateur nous a donné les principes de la Loi naturelle en nous donnant l'être ; qu'il a gravé ſur nos fronts ſon Sceau divin ; qu'il a jetté dans nos cœurs les ſentimens de la Vertu ? &c. Le voila donc viſiblement en contradiction avec lui-même, & en guerre avec M. Loke. Il faut de toute néceſſité, ou qu'il reconnoiſſe des idées innées, ou qu'il nie que

„ aïant fort inutilement poſſédé dans l'*Uterus* des con-
„ noiſſances qui m'ont échapé, dès que j'ai pû en avoir
„ beſoin, & que je n'ai jamais bien pû raprendre depuis“.
Qui a jamais prétendu que nous poſſédons mille belles connoiſſances dans le ſein de nos meres ? Nous y en avons ſeulement le germe & le principe, qui ſe développent avec l'âge & par la réflexion. M. de Voltaire eſt forcé d'en convenir & de ſe renfermer dans ces bornes, dès qu'il admet l'inſpiration de la Loi naturelle pour tous les hommes.

noiſſance de la Loi naturelle nous
ine : or ce dernier parti n'eſt pas
able, & il l'a detruit.
is me faites-là une obſervation
n'étoit jamais venue dans la pen-
e franchement j'ignore ce qu'il y
a vous repondre. La première
le nous verrons M. de Voltaire,
ra lui propoſer votre difficulté,
non s'en preſente. Pour moi, je
te nullement, qu'etant obligé de
entre les deux ſentimens, il ne
renne en faveur de la Loi natu-
car la pretention des Hobbiſtes
p extravagante.
e preſume comme vous, lui diſ-
tant plus que ce premier parti
fonds de ſon ſyſtême general.
s, reprit le Gentilhomme, votre
ſation jette un nouveau nuage
mon eſprit. Je ne vois pas pour-
M. de Voltaire & tous nos Meſ-
, d'après Hobbes & Loke, moti-
ant d'epeuſon à reconnoître des
innées. Cette queſtion me paroît
ient ſcholaſtique, & de celles
peut admettre ou rejetter ſans
e conſéquence pour la Morale. Il
ependant qu'ils aient de grandes
s, puiqu'ils ne veulent pas entén-

dre parler de ces idées gravées dans nos ames par l'Auteur de la Nature. Si vous ſavez ce myſtère, vous me ferez plaiſir de me le développer; car je vous avoue que je ne le comprens point.

Vous pouvez ajoûter, lui dis-je, que beaucoup d'autres ne le comprennent pas plus que vous. C'eſt le ſecret des *Nouveaux Philoſophes*, qu'ils ont long-tems tenu caché; mais enfin il eſt découvert, & le voici. On diſoit autrefois fort innocemment dans l'Ecole d'Ariſtote, qu'il n'y a rien dans l'eſprit qui n'y ſoit entré par les ſens: *Nihil eſt in intellectu quod priùs non fuerit in ſenſu;* d'où nos Péripatéticiens concluoient, ſans y entendre malice, qu'il n'y a point d'idées innées. Vos Meſſieurs ont la vûe beaucoup plus perçante; & ils ſavent faire bien un autre uſage du principe. Eux qui rejettent avec raiſon l'antique Philoſophie, la reclament en ce point, parce qu'il vient admirablement à l'appui de leur ſyſtème. Mais pour y arriver, ils prennent un long circuit.

Déterminés à renverſer toutes les notions naturelles du vice & de la vertu, du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte, ils nous font une hypothéſe, qu'eux ſeuls étoient capables d'imaginer.

rent à établir entr'eux une eſ
ſociété & de commerce ; & ils
rent pour le bien commun, de
apelleroient juſte ou injuſte,
vertu.

Ces notions ne remontent d
juſqu'à l'origine de l'humanit
n'ont été imaginées que des
d'années après le commencemer
exiſtence ; on ne peut pas les
comme innées, & gravées par l
teur dans nos ames, pour faire
des Images, qui auroient partic
Sageſſe & à ſa Juſtice. Ces idée
& du mal ſont d'inſtitution p
humaine, arbitraires, locales,
pour un tems, préjudiciables
autre ; & nous n'en aurions aucu
noiſſance, pas même celle d
ſuprême, ſi l'on ne nous en re
l'eſprit dans notre première éd

De-là, mille conſéquences
bles & très-avantageuſes pou
me. On peut, toute ſa vie, ign
vincible ment, & ſans être co
l'exiſtence d'un Etre ſuprême ;
penſer de lui rendre aucun h
& aucun culte, même intérieur
ſer de cette vie dans une imm
bien-heureuſe. On peut ignorer

le vol, la perfidie, l'homicide
quelque chose de mauvais, & les
rre dans être commis. Telle
qui fut déclarée injuste lors de
mere législation, peut devenir
dans un autre tems. Celle qui
eut une vertu en France, peut
garder comme vicieuse & crimi-
en Allemagne. Toutes sont donc
entes en elles-mêmes. C'est au
à décider de leur sort, suivant
re, les circonstances & le bien
it.

bien, puis-je sort de vous dire
grande preuve de vos Meilleurs est
verser toutes les notions naturel-
Vice & de Vertu, du Juste
Injuste? Concevez-vous à pre-
ruction pour laquelle ils ont de-
une guerre implacable aux idées
les principes généraux, concer-
s Vertus de la Morale? Une pa-
monnie qu'ils n'ont pas d'autre
que de renverser l'ordre qui fut
ré de l'Univers, en mettant tous
ces à la place & sur le trône de
[illegible]

Je voudrois bien que M. Rouſſeau, qui a pris tant de peine à établir & à développer ce beau ſyſtème, eût la bonté de me répondre nettement à ces deux queſtions : 1°. Où avez-vous pris qu'originairement les hommes ont été des tems infinis dans l'état des Bêtes & des Sauvages, ſans aucun uſage de la parole & des vêtemens ? Car enfin, un fait auſſi ſingulier & auſſi important, mérite bien qu'on en donne quelques preuves, puiſqu'on en tire de ſi grandes conſéquences. Si vous ne le faites pas, vous voilà convaincu de nous conter des fables, qui n'ont ni fondement ni ſens commun, & qui ſont indignes d'un génie tel que le vôtre. 2°. Vous vous intitulez *Citoïen de Genève*, & dès lors vous vous faites gloire d'être bon Proteſtant. Soit. A ce titre, vous admettez donc l'autenticité des Ecritures, comme vous ſemblez en convenir dans votre réponſe à M. d'Alembert. Si cela eſt, vous devez voir tomber toutes vos idées, confondues par l'autorité de Moyſe. Si vous ne reconnoiſſez pas l'inſpiration des Livres ſaints, vous enlevez la Pierre angulaire du Proteſtantiſme, vous êtes Socinien, & qui plus eſt, Rêveur ; vous autoriſez le reproche fait à vos conci-

ns par M. d'Alembert ; & vous dé-
tez les plaintes qu'ils en ont portées
ute l'Europe. Il me ſemble que ces
tions perſonnelles demanderoient
autant une réponſe en forme, que
cle de l'*Encyclopedie* ſur la Police &
pectacles de votre République. Je
ns avec d'autant plus d'impatience,
je ſuis toûjours charmé, quand je
quelque nouvelle production de *la*
belle plume des Nouveaux Philoſophes.
doute que Meſſieurs les Voltéri-
vont crier *Hare* ; mais je les laiſ-
dire, & je ſuis bien certain d'avoir
d'un bon Connoiſſeur de mon côté.
compliment doit piquer d'honneur
Rouſſeau, & l'engager à réſoudre
ceux problèmes.
evenons au ſujet dont vous m'aviez
te par votre queſtion. On voit dans
ème de M. de Voltaire, d'où vous
ez cité pluſieurs vers, qu'il ne re-
oit que la Loi naturelle, & qu'il la
ſuffiſante. C'eſt auſſi le ſentiment
us vos Meſſieurs qui ont arboré le
me. Mais excuſez-nous, ſi nous ne
nes pas de votre avis ; trop de rai-
nous en empêchent.
eſt vrai, dit mon Introducteur,
nous le penſons tous, & difficile-

ment pourriez-vous nous tirer de-là. Neanmoins je ſuis prêt à entendre ce que vous avez à opoſer pour nous prouver l'inſuffiſance de la Loi naturelle.

Très-volontiers, lui dis-je, & je ſuis bien trompé ſi vous pouvez répondre à mes raiſons. Je ne ferai que vous les indiquer ſommairement; car il faudroit des volumes pour vous les développer comme elles demanderoient de l'être.

INSUFFISANCE DE LA LOI NATURELLE: NÉCESSITÉ D'UNE RÉVÉLATION.

Je ne crois pas que vos Meſſieurs me nient l'état affreux de ſuperſtitions & d'impiété dans le culte, d'ignorance & de corruption dans les mœurs, où le genre humain étoit enſeveli ſous le régne de l'idolâtrie. Je vous prie de ne point perdre de vue cette vérité que perſonne ne conteſtera jamais.

Les Païens eux-mêmes, qui réfléchiſſoient ſur ces ténébres, ſentoient que les hommes ne pouvoient en ſortir, ſi un Etre bien-faiſant ne deſcendoit du ciel, & ne venoit faire luire ſur eux un flambeau divin, ſeul capable de les éclairer. Je me rappelle un bel en-

de Platon (a) qui fait parler ainſi
e à ſon diſciple : « au milieu de
ncertitudes, dit ce Philoſophe,
ri que nous avons à prendre, eſt
ndre patiemment que quelqu'un
ne nous inſtruire de la maniere
nous devons nous comporter
s les dieux & les hommes. Celui
ous apprendra ces choſes, s'inte-
veritablement à ce qui nous re-
e. Il procedera, à mon avis, de la
e maniere dont Homere raconte
Minerve en agit à l'égard de Dio-
e. La Deeſſe commença par diſſi-
le brouillard qu'il avoit devant les
r, afin qu'il pût diſtinguer les ob-
qu'il ne voioit que confuſément.
eſt pas moins neceſſaire que le
e qui vous offuſque l'eſprit, ſoit
te, pour que vous puiſſiez diſcer-
ce qui eſt bien de ce qui eſt mal;
rnement que vous n'êtes pas au-
d'hui en etat de faire. Qu'il vienne
: inceſſamment, repond Alcibiade.
ns tout diſpoſé à faire ce qu'il me
ſcrira; & j'eſpere qu'il me rendra
leur ».

s plaintes que Platon fait ici
n de *Socrate*, regardent prin-

(a) *Alcib.* II.

lement le culte régnant, dont il ſentoit bien l'abſurdité. Mais à qui falloit-il s'en prendre, ſi ce n'eſt aux anciens Philoſophes, qui avoient corrompu la pureté de la Religion primitive ? Ils s'imaginerent dans leurs écarts, ſuivre les traces de la Raiſon naturelle, dont le flambeau ne les éclairoit plus que foiblement. Remontons à l'origine.

Le ſpectacle de l'Univers offre à la vue des hommes tant de merveilles, que pour peu qu'ils y réfléchiſſent, ils ne peuvent en atribuer la formation, la régularité, & les révolutions annuelles à une autre cauſe que la Divinité. Mais l'idée qui nous la répréſente ſe rétrécit en proportion de notre eſprit où elle réſide. Dieu, dirent les anciens Philoſophes Chaldéens, premiers auteurs du ſyſtème & des égaremens de l'Idolâtrie, Dieu eſt certainement le principe & le moderateur de tout ce que nous admirons dans le ciel & ſur la terre ; la raiſon ne permet pas de douter. Mais conduit-il tout lui-même ? Nos lumi notre imagination ne voir. Elles ne compren ne Intelligence ſeule médiatement & par ſu-

Nouveaux Paysages. —

pour la formation, la conservatio
le caractère des animaux; celles-là
condent la terre; quelques-unes
agir les élémens. Il n'eſt point de pla
qui n'ait ſon Intelligence directrice, p
la renouveller chaque année. V
comment les choſes roulent avec
juſteſſe & une uniformité admirable
le ciel & ſur la terre, tandis que l'E
nel, débaraſſé de mille ſoins, deme
tranquille ſur ſon trône, &c. Comm
la raiſon humaine ne s'applaudiroit-
pas d'avoir conçu un ſyſtème ſi con
me à ſes prétendues lumières? C
ment croiroit-elle déſormais avoir
ſoin d'une révélation céleſte pour ré
ſon culte? Comment le Peuple cr
droit-il de s'égarer, en ſuivant ſes
loſophes & ſes Prêtres?

Ne vous étonnez donc plus de
naître & régner l'Aſtronomie judici
parmi les Chaldéens; l'Egypte ado
tout le ſyſtème de leur Religion, a
rer non le crocodille, l'ibis, l'eſcarl
le veau, le poireau & l'oignon
eux-mêmes, mais pour les Génies
on les croïoit animés; la Grèce ſe
mer des Divinités qui préſident aux
mens, aux montagnes, aux ſourc
aux rivieres, aux forêts; & Rom

r de toutes les eſpéces, pluſieurs
e pour une porte, ou pour une
: ige de froment. Le Créateur fut
ie; & l'on n'invoqua plus que les
x ou les Déeſſes imaginaires, que
croioit préſider à toutes les parties
Univers, pour implorer leur bien-
nce. Là, aboutirent enfin les lu-
es de la prétendue Raiſon. Con-
aux hommes après cela, le ſoin de
poſer leur culte. Abandonnez-les
Religion Naturelle, & dites que
évelation leur eſt inutile.
irons, me dit le Gentilhomme,
les Païens ſont tombés dans des
emens pitoiables. Mais c'étoit plû-
ôt la ſuperſtition du Peuple qui ado-
roit, que le ſentiment des Philoſo-
s, qui n'en croioient rien, & qui
nvoient à la Religion Naturelle.
ous vous trompez. Les Philoſophes
ent Peuple en ce point. C'eſt d'eux,
on du Peuple, que venoient les dif-
ens ſyſtêmes qui regnerent dans tou-
les parties du monde. Pythagore,
on, Ariſtote, Zenon, Democrite,
ure croioient aux Dieux, & leur
oient des ſacrifices comme le vul-
e, quoique chacun d'eux s'en fît une
: différente; nouvelle preuve des

aberrations de la Philoſophie mê
Cicéron, qui connoiſſoit ſi bien la
naturelle, montoit au Capitole, p
y offrir ſon encens à Jupiter; & i
trouvoit aux tables communes avec
Peuple, où il célébroit les Fêtes pu
ques. Ce ſavant Orateur étoit peut-
le plus indécis des Philoſophes ſu
nature de la Divinité même, ſur
Vertu, & ſur l'objet qui doit faire le
bonheur des hommes.

J'en conviens, dit mon ami. C
qu'il n'y avoit rien de fixe ſur tous
points dans les écoles païennes.

Eh, voilà juſtement, repris-je,
qui ſe voit aujourd'hui dans les vôt
Déterminés à rejetter la Révélati
ſeule capable de nous éclairer & de n
fixer, vous ne voulez que la Relig
naturelle qui ne décide rien, & qui v
permet de choiſir ou de compoſer
culte qu'il vous plaît. Qui a lu vos E
vains, ne ſait plus celui qu'il doit cro
C'eſt une mêlée d'ennemis, qui f
jouer toutes leurs batteries l'un ſur l'
tre, & qui s'égorgent mutuellem
Les uns combattent pour le Matérialil
pur, ſous les enſeignes de Démocri
d'Epicure & de Lucréce. Les au
admettent une Intelligence ſuprê
Créatri

chent. Les autres ſoutiennent que c'e
un labyrinte d'erreurs. Ceux-ci r
voïent d'autre moïen pour découvr
la Vérité que le raiſonnement. Ceux-
évoquent tout au tribunal des ſens, c
l'expérience & de l'analyſe, &c. Quel
effroyable confuſion régne donc parr
vous! Les écoles païennes ne varioie
& ne ſe contrediſoient pas plus ouve
tement. Faut-il chercher long-ter
pour en découvrir le principe? No
C'eſt le fruit de votre ſyſtème ſur
ſuffiſance de la Religion naturelle. Pa
mi cent autres preuves que je pourre
vous en donner, je m'arrête à celle-l
qui vous regarde directement, & q
j'appelle *Argumentum ad hominem.*

C'en eſt aſſez, dit mon Gentilhomm
je conçois que la Loi naturelle ſeu
laiſſe l'homme dans un prodigieux ave
glement; parce qu'il ne peut ou ne ve
pas en méditer les principes. Mais
reſte à ſavoir 1°. ſi votre Révélatic
remédie à ces inconvéniens. 2°. Si el
eſt auſſi certainement divine que vo
le prétendez; en ſorte qu'on ne puiſ
refuſer d'en croire les dogmes & d'e
pratiquer la Morale. Voilà ce que no
Meſſieurs vous conteſtent.

rer; il prouve par des miracles ſans n
bre qu'il eſt lui-même Fils de ce Di
Créateur & Arbitre ſouverain de t
la Nature; il envoye douze Diſcipl
prêcher par tout l'Univers; il leur c
munique ſa puiſſance, & tout l'Uni
change de face. Les Dieux, leurs T
ples, leurs Autels ſont pour jamais
verſés; on rougit de l'aveuglemen
l'on étoit; la lumière, les vertu
plus pures ſuccédent aux ténébres
la corruption. Le Prêtre intéreſſé
cauſe de ſes Idoles en avoue la folie
Philoſophe reconnoît la chimère c
prétendue ſageſſe; il voit la ſol
de celle de l'Evangile; il en embra
Doctrine, qui dans ſa ſimplicité lu
couvre mille erreurs; & lui app
mille vérités, que toutes les écol
la Chaldée, de l'Egypte, de la Gré
de Rome n'avoient jamais ſoupçon

Nouvelle merveille, non moin
mirable que la premiere, & que
tenteroit en vain dans toute autre ſi
que celle de l'Evangile. En un in
le peuple ſe voit auſſi éclairé q
Philoſophe, qui juſques-là l'avoit
gardé d'un œil contempteur. L'ho
vulgaire comprend déſormais co
lui, que l'encens des mortels n'appar

une seule Divinité. que de ses
sont sorties toutes les beautés qui
nt dans le ciel & sur la terre. Il
e la matiere n'est pas eternelle,
roit en etat d'assigner l'epoque de
xistence & la naissance de toutes
rmes. Il ne le demande plus si son
est une autre substance que son
. si elle doit finir avec lui. si elle
fferente de celle des Bêtes. si
la mort elle passera dans quel-
e de celles-ci. La Metempsycose
Champs Elysiens ne sont plus que
chimeres. il connoit la defiance.
repentir ou les malheurs qui lui
ent dans cette vie ne l'affectent
ort peu: il en attend une autre.
s œuvres decideront de son sort
iable: & pour le rendre heureux,
s'attache qu'a la vertu.
rmans aveugles & interessés de la
naturelle. niez après cela que la
lation ait causé des changemens
tageux dans le monde. Demandez
re si elle a remedié aux tenebres &
corruption qui y regnoient, & de
les biens qu'elle a procurés
es ingrats. vous mepriſez
tez la lumiere qui vous
battez votre nourrice

vir des termes de votre Oracle, qu
bat lui-même. Si vous parlez de D
& de ſes Attributs dans des termes
jeſtueux, ſi vous êtes convaincus
ſon Unité, ſi quelquefois vous don
de ſages régles ſur les mœurs, ſi v
riez de l'éternité du monde & de
métempſycoſe, ſi vous croïez la
ritualité & l'immortalité de l'ame;
dez-en graces à la Révélation. C'eſt
qui vous a inſtruits ſur tous ces poi

Cela pourroit fort bien être, d
Gentilhomme. Mais le tems nous pre
parce que nous voilà bien-tôt arrivé
vous avez encore à me faire voir
cette Révélation eſt divine, & qu'o
peut refuſer de ſe ſoumettre à ſes
gmes & à ſa morale: Voulez-vous
paſſer à ce dernier chef, qui eſt le n
principal de la difficulté.

Je le ſens bien que le tems me pre
& c'eſt la raiſon pour laquelle je ne
qu'effleurer ces matières. Ici, je
renfermerai encore dans quelques r
xions courtes, mais dévelopées par
Apologiſtes, & auxquelles vos E
vains n'ont jamais répondu que par
railleries ou de prétendus bons m
C'eſt par ces faux-fuïans qu'ils pen
ſe mettre au large.

[illegible] d'entr'eux n'a osé dire que l'Evangile fût contraire à la Loi naturelle. [illegible] seroit trop évidente ; puisque contraire les préceptes évangéliques ne sont que le développement & la [illegible] de la morale naturelle. Remarquez bien, je vous prie, qu'on est [illegible] de suivre celle-ci parce qu'elle [illegible] de Dieu, & qu'elle est conforme [illegible] Attributs de Sagesse, de Vérité, de [illegible] & de Justice. Or si nous vous [illegible] que l'Evangile émane de la [illegible] source, & qu'il a les mêmes caractères de conformité, il s'ensuivra par une raison que l'on doit également admettre. La conséquence est nécessaire, & les preuves se présentent en nombre en faveur du principe.

Les livres de l'ancien Testament [illegible] première base sur laquelle porte [illegible] de la Religion Chrétienne. Or [illegible] de ces livres est incontestable. 1°. Quand on les compare avec [illegible] livres étrangers, on voit qu'ils [illegible] l'antiquité inscrite par leurs [illegible]. 2°. Ils sont liés successivement [illegible] eux mêmes par [illegible] eux qui font foi [illegible] qui les ont précédés. [illegible] Histoire sain-

ple, écrite par des Auteurs contemporains. 5°. Ce Peuple dans tous les ſiécles les a révérés comme la trace de ſes Annales. 6°. Ils ont été connus & cités par les Ecrivains mêmes du Paganiſme, long-tems avant la venue de Jeſus-Chriſt. 7°. Un des plus illuſtres ſucceſſeurs d'Alexandre voulut, par eſtime, en avoir une Traduction grecque. 8°. Du tems de Jeſus-Chriſt, les Juifs en faiſoient leur unique étude, & les regardoient comme les Archives où étoient dépoſées leur hiſtoire, leur foi, leurs eſpérances. 9°. De générations en générations ils ſe les ſont tranſmis, & les conſervent encore avec un reſpect ſans égal. 10°. Enfin ces livres ſont parvenus juſqu'à nous ſans la moindre altération eſſencielle. Donc ils ſont certains & autentiques; & jamais livre n'en eut tant de preuves.

II. Ils ſont inſpirés. Pourquoi le tems ne me permet-il pas d'expoſer à vos yeux la ſublimité du fonds, des penſées, des images & du ſtile que les plus habiles connoiſſeurs en ce genre admirerent toujours? Le langage des hommes n'atteignit jamais à ce caractère de majeſté; il falloit encore moins l'attendre d'une ſuite d'Ecrivains, tous origi-

d'une nation groſſiere, où les
ne furent jamais cultivées. Mais
phéties ſemées à chaque page de
es en portent l'inſpiration divine
haut degré d'évidence. Leurs
s ont annoncé un Meſſie qui vien-
u ciel ; & cela pluſieurs ſiecles
qu'il dût deſcendre ſur la terre
operer le ſalut des hommes. Si
ultitude infinie de traits divins,
quels ils l'ont déſigné, convient &
re à Jeſus-Chriſt, il s'enſuit évi-
nt que ces Livres ſont inſpirés,
Jeſus-Chriſt eſt Dieu. Il ne s'a-
que d'en faire un parallele dont
omme eſt capable, en comparant
ophéties avec la vie de Jeſus-

r ce parallele a été mis cent fois
plus grand jour. On a fait voir
ent que Jeſus-Chriſt étoit venu
ide dans le tems même que les
nies avoient fixé ; Qu'il étoit né
petite ville de Bethléem, com-
Prophete l'avoit prédit ; Que
l'encens de l'Arabie lui avoient
rts dès ſon enfance ſelon la pa-
David ; Qu'un ſaint Précurſeur
enu avertir les hommes de ſe
r à le recevoir, lorſqu'il étoit

ſur le point d'annoncer lui-même ſon Evangile, comme Iſaïe l'avoit marqué; Qu'il a enſeigné préciſément la même doctrine pour laquelle il étoit écrit qu'il deſcendroit ſur la terre ; Qu'il y a fait exactement les mêmes miracles que les Prophétes avoient prédits ; Que toutes les circonſtances de ſa Paſſion & de ſa Mort ſe liſoient dans les Livres prophétiques ; Que ſa Réſurrection y étoit contenue en termes exprès & en figures ; enfin que ſon retour triomphant dans le ciel avoit été peint par David avec des emblêmes & des couleurs admirables. Que vos Ecrivains nous diſent ce qu'ils demandent de plus pour croire que les Livres de l'Ancien Teſtament étoient inſpirés, & que Jeſus-Chriſt eſt Dieu.

IV. Sa Divinité eſt confirmée par un titre que les Ecritures avoient annoncé, & ce titre eſt celui de PROPHÉTE. S'il avoit ſeulement prédit ce qu'il devoit ſouffrir de la part des Juifs, leur réprobation dans la parabole des Vignerons ingrats & meurtriers, la deſtruction de Jeruſalem, & la publication dans tout l'Univers d'un événement auſſi ſimple que celui par lequel la Madeleine répandit un vaſe de parfum ſur ſes piés ; peut-être n'y auroit-il rien en cela qui

rité des faits rapportés par les Evangeliſtes. Ils diront, peut-être, que les Diſciples ſont pour le moins ſuſpects dans le merveilleux & dans les grandes louanges qu'ils donnent à leur Maître. Mais qu'il eſt foible ce retranchement, derriere lequel vos Meſſieurs ſe réfugient pour ſe défendre!

Si les Apôtres avoient été des hommes façonnés dans l'art de compoſer des Romans & d'en impoſer au public par leur ſtile ſéducteur; s'ils avoient écrit dans un païs fort éloigné du théâtre où les événemens qu'ils racontoient s'étoient paſſés; ſi après avoir compoſé leurs ouvrages, ils avoient recommandé qu'on ne les publiât qu'un ou deux ſiécles après; s'ils n'avoient parlé que de ces choſes indifférentes, qui n'influent en rien ſur la Religion, les mœurs & la conduite des hommes, on pourroit croire qu'ils ont conté de belles fables, & que le genre humain les a témérairement adoptées, comme il en a reçu tant d'autres. Mais tout détruit ces ſuppoſitions.

Soupçonna-t-on jamais les Apôtres d'avoir eu le funeſte talent de cette éloquence inſidieuſe, qui ſait jetter des charmes enchanteurs dans les eſprits, &

les preuves de fait étoient ſi certai
que les Chrétiens n'héſitoient pa
donner leur ſang pour les atteſter
fin les Livres Evangéliques ſont tel
jourd'hui qu'ils étoient dans leur o
ne, malgré la fraude des Hérétiq
qui auroient voulu les altérer pou
aſſortir à leurs erreurs. Les termes
leſquels ils étoient cités au premie
ſecond & au troiſiéme ſiécle ſont le
mes que nous liſons dans nos exem
res. Les Chrétiens n'eurent rien t
cœur que de conſerver dans toute
pureté ces monumens de leur foi
leurs eſpérances. Depuis que ces L
exiſtent, il n'y a jamais eu que l'
vain hardi, dont je viens de vous pa
qui ait eu l'impudence d'avancer,
nous ſommes forcés de convenir
ont été corrompus.

Reprenons en deux mots ce q
vous ai dit ſur la certitude & la Di
de la Religion Chrétienne.

Les Livres de l'Ancien Teſtamen
en forment la baſe ſont autentique
contiennent des Prophéties qui o
leur acompliſſement; ceux qui le
écrits étoient donc inſpirés. Ces
cles annonçoient un Meſſie, à q
donnoient les caractères de la Divi

nous ces caractères se trouvent en Jesus-Christ. Jesus-Christ est donc Dieu. Il est Dieu, donc la Religion qu'il a établie est divine, donc elle est pour nous une même obligation que la Loi naturelle; donc celle-ci ne suffit pas. Dites-moi quels paralogismes il y a dans ces conséquences.

Il peut n'y en avoir aucun, me répondit mon Ami. Mais vous ne nous persuaderez pas qu'il n'y ait de bonheur en l'autre vie que pour les Chrétiens, que quiconque aura vécu en honnête homme, Chrétien ou non, en soit exclu. Parmi nous, on ne gêne personne, et laisse chacun entière à vivre à sa mode, on tolère toutes les Religions.

Tant pis, lui dis-je. S'il en est une prouvée clairement vraie & divine, on est certainement obligé de la suivre, à moins qu'on aime qu'il en faut une. Ainsi je nous renvoie en revenant de chez l'Oracle.

IIIe CONVERSATION.

Réfutation des raiſons que l'on voudroit faire valoir en faveur du Tolerantiſme.

J'ALLAI le lendemain matin dans l'appartement de mon aimable Hôte, pour lui faire une viſite de politeſſe. Après quelques propos indifférens, il fit tomber la converſation ſur la diverſité des Religions, à laquelle il m'avoit vû très-oppoſé, & ſur la liberté qu'on devoit leur accorder dans toutes ſortes d'Etats. Notre Oracle, me dit-il, eſt très-décidé ſur ce point ; & il vous a dit nettement que ſi nous avions un peu plus de *Charité* nous ſouffririons parmi nous l'exercice de la Religion des Chinois, & nous excuſerions le culte qu'ils rendent à *Confucius* & à leurs autres Philoſophes ou Souverains. Le Gentilhomme m'aſſura que c'étoit l'avis de tous les *Nouveaux Philoſophes*.

Je le leur ai entendu répéter ſi ſouvent, lui dis-je ; je l'ai tant lû dans leurs Livres, que je n'en peux pas douter. Mais

permettez-moi de vous demander
ux qui donnent cette permission
raire de suivre telle Religion que
voudra, & de les tolérer toutes
ment, professent eux-mêmes quel-
Religion. Car enfin, il faut en avoir
ou commencer à passer pour impie.
ernative est forte, mais elle est ne-
ire, & il n'y a point de milieu.
rdonnez-moi, reprit mon Ami, il
a Religion Naturelle.
noi! aurez-vous donc oublié les
as par lesquelles je vous ai vu
les ténèbres où elle nous laisse, &
inutilité actuelle depuis la pu-
tion de l'Evangile, dont l'autorité
t au Ciel aussi certainement que
ue la Loi Naturelle? Ne vous a-t-il
ait toucher au doigt que ces obscu-
laissent l'homme dans des incerti-
s continuelles, & le condamnent à
es fortes d'égarements? Permettez-
de vous le dire; c'est l'image parmi
; je reviens dans cette du cercle
ux, en anéantissant les preuves de-
atives que nous vous avons
de nos dogmes & de nos
rale, & en vous répétant les
raisonnements que nous avons
us au pouvoir de vous faire

vos propres Ecrivains les ont détruits pour la plûpart, en combattant pour nous les uns contre les autres. Eſt-ce ainſi que l'on cherche de bonne-foi à s'inſtruire de la Vérité?

Je ne veux qu'un exemple pour vous convaincre de l'incompatibilité des Religions contradictoires, que votre Religion Naturelle prétend allier toutes indifféremment. Laiſſons-là le Mahométiſme, le Wicléfiſme & le Spinoſiſme. Je ne citerai que la prétendue Réforme, exemte certainement de toutes ces horreurs, & je dis: Si Jeſus-Chriſt eſt dans l'Euchariſtie, tous les Chrétiens ſont obligés de l'y adorer, comme ils l'auroient adoré durant ſa vie mortelle, & ceux qui lui refuſent ce culte, ne le peuvent ſans renoncer à leur Religion. S'il n'y eſt pas, les Catholiques ſont donc, non-ſeulement dans l'erreur, mais encore de groſſiers Idolâtres. Dieu eſt donc néceſſairement outragé par les [illegible] ou par les autres. Il eſt impoſſible [illegible] agrée ni qu'il tolére les deux ſans aprouver l'impiété; ce qu[illegible] peut entendre qu'avec horreur vous devez conclure que le [illegible]tiſme n'eſt point fait pour les contradictoires.

Nouveaux Philosophes, on
& l'affaire des Souverains, me
dit le Gentilhomme. Leur con-
ne nous regarde pas, nous ne
ons que notre façon de penser.
us n'êtes pas sincere, m'répon-
, car non-seulement vous défiez
vous-même la Tolérance univer-
mais vos Livres sont remplis des
ndus avantages que vous y trou-
& vous devez vous souvenir de
e que M. de Voltaire nous a dit
tat pour l'établir en Prusse.
us venez bien tard, lui vous
vous avez, peu d'accord avec lui-
, & oubliant aujourd'hui ce qu'il
ecrit hier, il a paru vouloir se in
emens que le Tolérantisme est es-
ssentiellement dans un Etat. Lisez
[illegible] de Louis XIV, & vous le ver-
rez nettement plus modéré sur ce point,
que les [illegible] articles du Clergé, &
verez convaincu par [illegible]
[illegible] raisons effencielles qui [illegible]

» différence de Religion, dans un Etat » y eſt toûjours dangereuſe ; & que les » Souverains qui l'ont changée, ont été des Tyrans «. N'eſt-ce pas changer la Religion, que de permettre qu'il s'en introduiſe d'autres, différentes de celle qui ſeule y avoit été connue de tous les tems, & d'expoſer tout citoïen à les embraſſer, quand il voudra ? N'en attendez que le déſordre & des ſuites funeſtes. M. de Voltaire nous en donne la preuve par les faits. » Henri VIII, » dit-il (*a*), n'abrogea d'abord que l'union » avec l'Egliſe de Rome, qui ne pouvoit aprouver la multitude ſcandaleuſe » de ſes mariages, & il demeura toûjours oppoſé aux erreurs de Luther. » Ce fut un crime capital ſous lui, de » croire au Pape ; c'en fut un d'être » Proteſtant. Il fit brûler dans la même » place, ceux qui parloient pour le » Pontife, & ceux qui parloient pour la » Réforme d'Alemagne ; ... ſa volonté » faiſoit toutes les Loix «. Voilà donc ce Prince devenu tout à la fois Evêque, Controverſiſte, Novateur & Tyran.

Ce premier éclat d'innovation traîna bien-tôt le changement de dogme, & la contagion ſe répan-

(*a*) *Ibid. pag.* 225.

iblement on ne fit plus un crime à
qui abandonneront la croiance
aine. On les tolera : on leur permit
cice de la nouvelle Religion, les
nies qu'elle accordoit de tout ce qui
dans l'Eglise, multiplierent les
ſuges : les diſputes s'echauferent
les deux partis : & le ſang fut re-
t en Alemagne, en Angleterre,
olande & en France. A qui les-
ances pouvoient-elles ſe plaindre
es guerres civiles & cruelles, qui
froient leurs Etats, ſi ce n'eſt à la
qu'elles avoient commiſe, de fa-
er les Novateurs en les tolerant,
ue d'abord elles n'aprouvaſſent
leurs ecarts ? Jamais ils ne trou-
nt aucun acces en Eſpagne & en
: & voiez le calme dont on y
oit, tandis que tout le reſte de
ope eroit en armes, & que les
s couronnées [illegible] ſur les echa-
d'Angle[illegible]
roit-on [illegible] lié les
nces [illegible]
uiſes [illegible]

culiers attachés à la Religion de leurs peres, forcées & miſes au pillage; les aziles de la Vertu violés hoſtilement; celles qui les habitoient, outragées ſans pudeur; les Temples profanés; les Autels renverſés; nos ſaints Myſtères foulés aux piés; les Vaſes précieux, deſtinés au culte du Dieu vivant, mis en piéces, & partagés entre les raviſſeurs; les reſtes vénérables de ceux qui l'avoient ſervi avec piété, traités indignement; les buchers allumés au milieu des Egliſes, pour réduire en cendres les édifices mêmes, & tout ce qui ne pouvoit pas ſervir à l'avidité de ces nouveaux Zélateurs. Voiez ce tableau de ſacrileges & d'horreurs, bien plus en grand dans l'*Hiſtoire des Variations* (a), que les Proteſtans n'ont jamais pu contredire ni effacer.

Qui étoient alors les perſécuteurs & les fanatiques? Sur qui falloit-il rejetter ces affreux déſordres, ſinon ſur François I, un peu ſur Henri II, & preſqu'entiérement ſur Catherine de Médicis, qui avoient eu la foibleſſe de laiſſer introduire l'erreur dans le Roiaume, & d'en tolérer l'exercice? Leurs ſoins furent apaiſer l'orage &

(a) *Hiſt. des Variat.* L. 10. n. 50. & ſu.

s par l'impoſition du ſilence. Mais
ſprits échauffés & devenus pré-
mieux, n'étoient plus diſpoſés à ſe
& à plier. Ils ſervent d'exemple
apprendre qu'il eſt plus ſage de pré-
r les inconvéniens attachés aux diſ-
ces, ou même aux querelles de
gion, que de compter ſur la puiſ-
e que l'on a en mains, pour en
ner les effets : *Principiis obſta.*
ous vous oppoſerez ainſi qu'il vous
r, dit mon Ami, à la liberté de
gion ; elle eſt fondée ſur l'equité
urelle & ſur le droit des gens. Quoi
lus inique & de plus cruel, que de
loir forcer des hommes à croire ce
s ne penſent pas ? C'eſt un projet
ſie, dont tous les Souverains, tous
Docteurs & tous les Inſpirés de la
e ne viendront jamais à bout.
Et qui s'en eſt flatté, repondis-je ?
ne nous entreprit de faire croire à
omme ce qu'il ne veut ni connoître
entir ? Nous avons, comme vous,
la Religion & les ſentimens ne ſont
l'ouvrage de la contrainte ; & que
[redacted] fut de juſtes & ſa-
mer l'eſprit

culiers attachés à la Religion de leu
peres, forcées & miſes au pillage; l
aziles de la Vertu violés hoſtilemen
celles qui les habitoient, outragées ſa
pudeur; les Temples profanés; les A
tels renverſés; nos ſaints Myſtères fo
lés aux piés; les Vaſes précieux, de
tinés au culte du Dieu vivant, mis
piéces, & partagés entre les raviſſeur
les reſtes vénérables de ceux qui l'
voient ſervi avec piété, traités in
gnement; les buchers allumés au mili
des Egliſes, pour réduire en cendres l
édifices mêmes, & tout ce qui ne pc
voit pas ſervir à l'avidité de ces nc
veaux Zélateurs. Voiez ce tableau
ſacriléges & d'horreurs, bien plus
grand dans l'*Hiſtoire des Variations* (
que les Proteſtans n'ont jamais pu cc
tredire ni effacer.

Qui étoient alors les perſécuteurs
les fanatiques? Sur qui falloit-il rejeti
ces affreux déſordres, ſinon ſur Fra
çois I, un peu ſur Henri II, & pr
qu'entiérement ſur Catherine de Mé
cis, qui avoient eu la foibleſſe de laiſ
introduire l'erreur dans le Roïaume,
d'en tolérer l'exercice? Leurs ſucce
ſeurs crurent apaiſer l'orage & les c

(a) *Hiſt. des Variat.* L. 10. n. 50. & ſuiv.

es par l'impoſition du ſilence. Mais eſprits échauffés & devenus préptueux, n'étoient plus diſpoſés à ſe e & à plier. Ils ſervent d'exemple r apprendre qu'il eſt plus ſage de préir les inconvéniens attachés aux difnces, ou même aux querelles de igion, que de compter ſur la puiſce que l'on a en mains, pour en ter les effets : *Principiis obſta.*

ous vous oppoſerez tant qu'il vous ra, dit mon Ami, à la liberté de igion ; elle eſt fondée ſur l'équité relle & ſur le droit des gens. Quoi plus injuſte & de plus cruel, que de loir forcer des hommes à croire ce ils ne penſent pas ? C'eſt un projet nie, dont tous les Souverains, tous Docteurs & tous les ſupplices de la re ne viendront jamais à bout.

Eh ! qui s'en eſt flatté, répondis-je ? i de nous entreprit de faire croire à homme ce qu'il ne veut ni connoître nemier ? Nous ſavons, comme vous, e la Religion & les ſentimens ne ſont ; l'ouvrage de la contrainte ; & que perſuaſion, fondée ſur de juſtes & ſoes motifs, peut ſeule gagner l'eſprit le cœur. C'eſt la voie que les Préditeurs de l'Evangile ont toujours ſuivie

Je vous demande encore, qu
blaſement ont reçu les mots
determine ces grands hommes à
Quelles raiſons ſuperieures & c
cantes avez-vous données p
anéantir? La curioſité m'a pou
attentivement les Livres de vo
pains Ecrivains, & j'ai trouvé c
s'y réduit à ces deux chefs: 1
péter cet admirable Adage de L
met en problême de ſavoir ſi la
eſt ſuſceptible de penſée; quel
vos Antimatérialiſtes traitent
de: 2°. A s'inſcrire en faux co
dogmes du Chriſtianiſme, pou
rentrer dans les bornes de la
Naturelle.

Mais depuis quand ſuffit-il de
vérités prouvées de cent manie
ſe flatter de les avoir détruites
quand ne faut-il qu'avancer de
dités, pour oſer dire qu'on le
blies? On a démontré la Divi
Religion Chrétienne par l'inſpi
ſes Ecritures; par la certitude
racles de Jeſus-Chriſt; par l
de toutes les circonſtances de
avec tout ce que les Prop
avoient annoncé; par l'établ
incroïable de l'Evangile; par la

: perpetuité inaltérable de ſes dog-
. On a fait voir que les caracteres
a Penſée ſont inconciliables avec
t de la Matiere : voilà nos raiſons
croire.
)nnez-nous à preſent leſquelles de ces
ites vous avez détruites, pour avoir
ı de les rejetter ? Indiquez-nous du
ns dans lequel de vos Livres ſont
ırguments par leſquels vous les avez
ıerties ? ou je vous applique l'ancien
verbe : *Fas negare*..... Je tais en
aiſon de ces Vertes : mon titre eſt
ite : il eſt dans toutes les regles :
uvez, pour m'évincer, que le vôtre
meilleur. C'eſt ainſi que Deſcartes,
ebranche & Newton ont fait écla-
la Philoſophie d'Ariſtote. Mais tant
vous vous en tiendrez à déclamer
s les airs, chacun dans votre ſens,
ns vous ne perſuaderez les efprits
irables. Que nous donneriez-vous
homme ou, en plein midi & au
eu de la campagne, s'obſtineroit à
ner les yeux, & à ſoutenir qu'il eſt
s les ténebres ? Vous abandonneriez
même dans ſon entêtement : vous
reconnoîtriez que ce n'eſt pas la
e de la lumiere, s'il ne veut point &
s le laiſſeriez dire qu'il eſt injuſte &

cruel de vouloir le forcer à cr
qu'il ne penſe pas. Plus il perſé
dans ſon obſtination, plus vous g
de ſon délire.

Mais, reprit mon Introducteur,
quoi voulez-vous que je profeſſ
Religion, qui me paroît contrair
Raiſon que le Ciel m'a donnée po
conduire ?

A Dieu ne plaiſe, lui dis-je,
penſe ſeulement à vous le propo
y auroit en moi de l'impiété & c
travagance. Mais où avez-vous t
que la Religion Chrétienne eſt co
à la Raiſon? Eſt-ce parce que c
n'en comprend pas les Myſtères
merois autant vous entendre dire
groſſier forgeron eſt bien fondé
tenir que le feu qui le brûle, a la
chaleur qu'il reſſent dans ſa main
qu'il ne conçoit pas qu'il pût ſe
autrement. Combien d'exemple
blables ne pourrois-je pas vous
Votre cher frere J. J. Rouſſeau
dit ſi bien (*a*) que le Monde i
ctuel, ſans excepter la Géométri
plein de vérités incompréhenſib
pourtant inconteſtables.

Si vous êtes Déiſte, je vou

(*a*) Réponſe à M. d'Alembert, *pag.* 6.

nprendre, non-ſeulement la nature
perfections infinies de la Divinité,
ncore ſon action continuelle ſur
es Etres qui ont exiſté & qui exi-
dans tout l'Univers. Niez donc par
raiſon l'exiſtence de Dieu. Si vous
laterialiſtes, faites-nous entendre
ent le choc fortuit des atomes a
oduire, de tous les tems & avec
me uniformité, toutes les merveil-
e vous attribuez à une Nature pu-
nt corporelle & aveugle? Montrez-
comment les chefs-d'œuvres, que
les plus petits ouvrages de ce
ous appellons les Arts & les Scien-
euvent naître du ſeul mouvement
eſt dirigé par aucune Intelligence.
que parti que vous embraſſiez,
voilà force de convenir qu'il eſt
nfinité de choſes que vous ne pou-
pas comprendre, quoique vous
puiſſiez nier l'exiſtence.

Divinité & la Nature ſont rem-
de myſtères impénétrables; &

les croire ? Je parle à un enfant de
diſtance, de l'immenſité & de la ra
dité des Aſtres dans leur mouvement
riodique... Je lui dis que la Terre to
ne ſans ceſſe ſur ſon axe, & que t
les jours, ceux qui habitent ſous la
gne, ſont un circuit de neuf mille lieu
& il ne peut le comprendre. Conclu
je de-là que ce que je lui ai dit,
contraire à ſa Raiſon ? Non : je di
ſeulement que toutes ces choſes ſ
au-deſſus de ſa portée. Quoi ! nous c
cevons clairement des Vérités que
enfant ne ſauroit comprendre ; & n
ne voulons pas qu'il y en ait d'inco
préhenſibles à nos lumières dans
Sageſſe éternelle, dans ſes Conſeils
dans ſa Religion ! Nous refuſons de
croire, quoique Dieu nous les ait ma
feſtées par ſa parole & par des preu
de fait, autant qu'il étoit néceſſaire po
nous en convaincre ! Notre orgueil s
lévera-t-il juſqu'à ſe flater que no
devons être auſſi pénétrans vis-à-vis
Dieu, que nous le ſommes à l'éga
d'un enfant ?

J'aperçois dans votre Bibliothéq
le Dictionnaire de Bayle qui me rape
pluſieurs choſes que j'y ai lues ſur
ſujet, leſquelles prouvent bien q

pas à long-tems que l'Incrédulité revenue à ce dernier période. Vos murs crient à tout propos ces Mots & le font gloire de le livre à l'excellent Philosophe. Courrez-nous qu'il revient lurement : principe de la ils vient avancer qu'un A en faveur de la prétendue Raison ? Écoutez ces oracles sans que les Musulmans. « La Raison, un principe de retrancher à son d'entendement, elle n'est propre qu'à cer les doutes à droite & à gau- pour terminer les disputes, à reconnoître à l'homme ses bornes son impuissance, & à recueillir l'autre Révélation, qui est celle des mares ; qu'il n'y a rien de plus ré- que se mécontenter contre ses lois, que de prétendre à la Philosophie le juger de la Religion Chrétienne récompenser. » Lisez-vous ces mots ? ux sans les Éclaircissements sur le nomène ? Que personne ne soit à recu à examiner à leur croire ce

[illegible]

»que Dieu dans les Ecritures ordonn
»de croire ; que le devoir de l'homm
»eſt de faire taire la Raiſon, de capt
»ver ſon Entendement ſous l'obéiſſanc
»de la Foi, & de ne jamais diſputer ſi
»les choſes révélées ; que leur grandeu
»& leur ſublimité ne leur permettei
»pas de la ſubir ; que leur caractère e
»ſenciel eſt d'être un objet de foi,
»non pas un objet de ſcience ; qu'ils n
»ſeroient plus des Myſtères divins,
»la Raiſon en pouvoit réſoudre toute
»les difficultés ; qu'ainſi au lieu de trou
»ver étrange que quelqu'un avoue qu
»la Philoſophie peut les attaquer, ma
»non pas repouſſer l'attaque ; on de
»vroit ſe ſcandaliſer, ſi quelqu'un di
»ſoit le contraire «. Ecoutez encor
ces deux mots qu'il dit dans ſes Re
marques ſur les Pauliciens & les Mar
cionites : » Si les Partiſans de la Raiſo
»contre la Révélation veulent conti
»nuer à diſcourir opiniatrément, il faut
»les laiſſer parler ſeuls, & ils ſe tairont
»bientôt «.

Voïez le prodigieux eſpace qu'il y a entre les ſentimens de Bayle & ceux de vos Ecrivains. Ils le réclament & l'exaltent comme le premier de ces courageux Philoſophes qui aïent oſé parler librement

ement, & d'avance il les a retrouvées
cachées dans le point fondamental
leur système. Ils se portent à des
es que Bayle auroit hautement pro-
ion d'mathématiques ; mais depuis lui,
crédulité a fait bien du chemin dans
ais de l'erreur.

i c'étoit ici le lieu, j'oserois à
n Introducteur, j'aurois beau jeu
ur vous faire voir que cette Reli-
n Chrétienne, qui vous paroît si
traire à la Raison, y est parfaite-
nt conforme. La Raison, vous diroit-
, demande que vous reconnoissiez
r authentiques des Livres, dont

a) L'incomparable Auteur des Pensées Philosophiques
ne garde le silence à l'égard de vos objections
mes contre nos Livres Saints. Sa soumission subséquente,
e sur Chrétien, soumis de toute sa force aux décre-
e l'Eglise, & qui ne peut pas avoir de la / ne
Personnes en Dieu, attaque & Christianisme mê-
dans les premiers fondements. Tout ses ouvrages,
ont ainsi qu'il arrive à ceux, la Divinité des
critures : et nous en trouvons la démonstration évi-
ente en elles, que l'auteur des Pensées écrites
et notamment contre l'usage & le langage des
mêmes prophètes " C'est-à-dire, qu'en refusant, l'Au-
teur, Docteur Parfait, & Inspiré tous les
s & les prophètes, comme il vient de le faire, il
nous prouve l'impossibilité d'une des Livres
voile & des Prophètes. Admirez à merveille & à
dire de cette réflexion. Continuons. Si ce
nous-mêmes, l'Auteur commence à songer de Dieu
sa forme de notre Livre. ... les Originaux mê-
ne sont pas des Livres d'œuvres de composition.
es Prophètes, ces Apôtres & les Evangélistes aux
ent, comme ils ... inventeurs.... Moïse & ces

une nation, eſſenciellement intereſſée à les rejetter pour ſon honneur, ne peut s'empêcher de révérer l'ancienneté & la certitude. La Raiſon veut que vous les regardiez comme inſpirés du ciel, puiſque les événemens qu'ils avoient annoncés ſe trouvent clairement acom-

„ Continuateurs ne l'emportent pas ſur Tite-Live, Sa-
„ luſte, Céſar & Joſeph, tous gens qu'on ne ſoup-
„ çonne pas aſſurément d'avoir écrit par Inſpiration;
„ & ne préfère-t-on pas même le Jéſuite Beruyer à
„ Moïſe? *n.* 45. “. (On trouve là tout ce que l'on peut demander : un homme qui ſe connoît admirablement en ſtile, & un Chrétien bien convaincu des fondemens & des principes de ſa Foi. Allons un peu plus loin, au *nombre* 60.) „ Pourquoi la collection de vos
„ Ecritures eſt-elle à préſent moins ample qu'elle ne
„ l'étoit il y a quelques ſiécles “ ? (Cela eſt faux. Les Livres qui étoient univerſellement reçus dans le Canon des Ecritures depuis le V ſiécle y ſont encore. La priere de Manaſſé & les deux derniers Livres d'Eſdras, déclarés apocriphes, par le Concile de Trente, n'étoient admis que par quelques particuliers, qui les croïoient inſpirés. Mais il s'agit ici du ſentiment & de la pratique de l'Egliſe univerſelle.) „ De quel droit a-t-on banni tel
„ ou tel ouvrage, qu'une autre Secte révéroit “ ? (Les Peres des premiers ſiécles n'ont rejetté que les Livres compoſés par les Hérétiques, pour établir leurs erreurs; & ils ont religieuſement conſervé ceux qui venoient des Apôtres). “ Sur quel fondement avez-vous
„ donné la préférence à ce manuſcrit ? Qui vous a dirigé
„ dans le choix que vous avez fait entre tant de copies
„ différentes, qui ſont des preuves évidentes que ces
„ Auteurs ſacrés ne vous ont pas été tranſmis dans leur
„ pureté originale & premiere “ ? (Eſt-on bien convaincu que l'Auteur n'y va pas de main morte, pour anéantir l'autorité des Livres ſaints, & pour prouver qu'étant corrompus, ils ne méritent plus aucune foi? Je lui réponds par ce ſeul mot : Je vous defie, ſavant

La Raison ne permet certainement
de douter que Jesus-Christ n'existe
l'empire d'Auguste & de Tibere ;
e le ton des miracles lui avoit ra-
: : publique des milliers de Juifs
n avoient été temoins l'un instant
ment, de même que la Nature-

[illegible] tous après la mort. La Raison ne peut pas nier que les peuples voisins n'ont également reconnu de prodiges et prouvé simplement comme nous de la terre à ce ciel le témoignage par l'affirmation de leur sens. Ainsi tous croient certain. La Raison dit que ceux qui vivoient dans le premier & le second siècle étoient plus à portée d'en juger que nous. La Raison sent que les livres Apostoliques n'auroient point été attaqués sur les faits s'ils n'eussent que les miracles, les prophéties, la mort & la résurrection de Jésus-Christ sont pour nous incontestables. Voilà ce qu'est à présent la Raison nous défient de croire à la Divinité du Christianisme. Et si au contraire elle ne nous y force pas, quoiqu'il ne lui soit pas donné de pénétrer dans les mystères.

A vous permis, reprit mon Introducteur avec un peu de vivacité, d'en penser tout ce qu'il vous plaira. Mais il n'est porté par aucune Loi, que les motifs qui font impression sur vous doivent m'obliger à croire. Chaque esprit a sa trempe & son point de sensibilité. N'est-il pas affreux que vous vouliez mettre des entraves à ma conscience, & que vous prétendiez m'interdire la liberté de proposer & d'éclaircir mes

es, de dire franchement ce que
lans l'ame & de le rendre public,
ns il vous eſt permis d'expoſer vos
res ſentimens? Il me ſemble que la
mon doit être égale entre vous &

ous voudriez, repondis-je, nous
prendre le change par l'amertume
es plaintes inſidieuſes. Mais nous
omnons pas dans le piege. Qui vous
che de croire interieurement tout
ue bon vous ſemble? Va-t-on dans
naiſons vous demander ſi vous êtes
iens, Sonnoniſtes ou Atheés? Vous
-on devant les Tribunaux, pour
obliger de declarer à quelle Reli-
vous donnez la preference, ſi vous
noiſſez les dogmes de la Revéla-
ou ſi vous vous en tenez à la
on Naturelle? Or vous defie
porter un ſeul exemple de pareille
ion, nous nous bornons à depio-
otre ſort. Comment pouvez-vous
dire que l'on veut mettre des en-
s à votre eſprit & à votre con-
e, dès qu'on vous laiſſe libre de
re tout ce qu'il vous plait ſur la Re-
n & ſur Dieu même?
ais ce que nous ne croions pas de-
tolerer en vous, c'eſt l'enſeigne-

ment de l'Erreur, par la publicatio
vous en faites dans vos Livres. D
plus de dix-ſept ſiécles, le Chriſti
me eſt en poſſeſſion de ſes dog
comme d'un héritage qui lui a été
mis de main en main. Il a triomph
Légions ennemies, qui dans tou
âges, lui déclarerent la guerre. La
du Tout-puiſſant peut ſeule lui
donné tant de victoires. Il eſt le tit
nos eſpérances éternelles, & ſes
nous ſont plus chers que tous le
maines de la terre. Comment le
rions-nous attaquer impunément ?
rions-nous demeurer tranquilles
voïant renverſer ſon Culte, ſes Au
& élever ſur leurs ruines les Idole
picure, de Socin ou de Spinoſa ?
omnis Homo miles.

Votre Doctrine eſt nouvelle;
n'eſt pas même conſtante parmi
un de vos derniers Ecrivains ſent
Préface, qu'il va s'égarer; *& il c*
marquer l'erreur par ſon naufrage. Il
pas difficile d'être Prophéte en
cas. La nôtre au contraire eſt de
les tems; elle porte tous les cara
de la Vérité; & dès-lors, la con
n'eſt plus égale entre vous & nou

A vous entendre dans la conver

ou dans vos preambules, vous n'avez d'autre objet que de proposer les doutes qui vous inquietent, de vous en eclaircir, & par vos recherches, de parvenir à connoître le vrai. Mais quand on lit vos Ouvrages, on vous voit employer tous les efforts & toutes les ruses de l'art, pour detruire les verités les plus generalement reçues, & les plus sacrées. Comment nous seroit-il permis d'observer le silence & le Tolerantisme, quand nous voions l'Auteur trop connu des *Pensées Philosophiques* pointer droit & nommement sur les trois Personnes Divines, sur Jesus-Christ, sur la certitude de ses miracles, declarer nettement qu'il ne peut les croire, & les traiter de merveilleuses illusions, pareilles à celle de l'Augure *Navius*, &c. couvrir d'un mepris ignominieux nos Livres mistres; soutenir hardiment qu'ils sont corrompus sans ressource, & nous empêcher d'en convenir; vouloir ravir l'estime & tributement dûs aux Peres de l'Eglise, s'enancher en regrets amers & en gemissemens, sur la perte qui a été faite des Livres de Celse, de Porphyre, ou des autres ennemis de l'Eglise; nous accuser de les avoir detruits, pour ecarter les coups mortels qu'ils

pourroient au Christianisme ; se déclarer l'Apologiste de toutes les passions ; dédier ces belles maximes aux Esprits forts par une allegorie fadement ironique ; enfin consacrer un autre Ouvrage du même goût aux jeunes-gens ?

Que penseriez-vous des Chrétiens, s'ils vouloient tranquillement déchirer ainsi l'Evangile ? Vous les prendriez pour des hommes vaincus, qui n'ont rien à répondre, ou pour des lâches & des indifférens, que les intérêts de leur Religion n'émeuvent point. Si nous repoussions l'attaque en vous réfutant, nous sommes, selon vous, des Persécuteurs & des Fanatiques. Croiez-moi ; vous nous imputez ici vos défauts, & j'en appelle au Public lui-même. Il en jugera par cet exemple entre mille autres. Après que votre dernier Ecrivain a si bien prouvé par sa propre conduite, de quels égaremens l'*Esprit* est capable, il prévoit qu'on ne manquera pas de relever les siens ; &, pour parer les coups, il veut se mettre sous la sauvegarde de la Liberté & du Tolérantisme. Qu'on lise le 24e chapitre du *IIe Discours*, & l'on y verra un Fanatisme réel, armé contre un Fanatisme imaginaire ; & non content de s'être si violemment emporté

et endroit, il y revient avec une
le fureur au 10e chapitre du IVe
rs. Voilà ce que vous prétendez
us devons voir & écouter en ſi-
mais ne vous y attendez pas. Le
ſcitera toujours parmi nous des
eurs de ſa cauſe, comme les Hi-
vous aprennent qu'il en a ſuſcité
ous les ſiécles, pour confondre
eurs. Nous avons la confiance
liſſipera ces torrens fangeux,
ibles pour renverſer les arbres;
ui abattent le roſeau, & le cou-
le leur limon. Oui ſi nous avions
leſſe de nous taire, les pierres
ent pour nous : *Si hi tacuerint, clamabunt* (a).
perdez point de vûe, je vous
ue vous êtes ici les agreſſeurs,
nous demeurons ſur la défenſive,
ouſſant les traits que vous lancez
une Religion démontrée vraie de
cent manières. Or, ſi la défenſe
éral eſt de droit naturel, en cette
n elle devient un devoir. Où en
it les hommes & la Religion quel-
e, ſi l'on avoit laiſſé introduire
e monde toutes les Sectes qui ſe
evées depuis dix ſept ſiécles ? Je

(a) Luc. 19. 40.

portoient au Chriſtianiſme ; ſe déclarer l'Apologiſte de toutes les paſſions ; dédier ces belles maximes aux Eſprits forts par une allégorie fadement ironique ; enfin conſacrer un autre Ouvrage du même goût aux jeunes-gens ?

Que penſeriez-vous des Chrétiens, s'ils voïoient tranquillement déchirer ainſi l'Evangile ? Vous les prendriez pour des hommes vaincus, qui n'ont rien à répondre, ou pour des lâches & des indifférens, que les intérêts de leur Religion n'émeuvent point. Si nous repouſſons l'attaque en vous réfutant, nous ſommes, ſelon vous, des Perſécuteurs & des Fanatiques. Croïez-moi ; vous nous imputez ici vos défauts, & j'en appelle au Public ſenſé. Il en jugera par cet exemple entre mille autres. Après que votre dernier Ecrivain a ſi bien prouvé par ſa propre conduite, de quels égaremens l'*Eſprit* eſt capable, il prévoit qu'on ne manquera pas de relever les ſiens ; &, pour parer les coups, il veut ſe mettre ſous la ſauvegarde de la Liberté & du Tolérantiſme. Qu'on liſe le 24e chapitre du *IIe Diſcours*, & l'on y verra un Fanatiſme réel, armé contre un Fanatiſme imaginaire ; & non content de s'être ſi violemment emporté

s cet endroit, il y revient avec une
uvelle fureur au 10e chapitre du *IVe*
Cours. Voilà ce que vous prétendez
: nous devons voir & écouter en ſi-
ce ; mais ne vous y attendez pas. Le
l ſuſcitera toujours parmi nous des
enſeurs de ſa cauſe, comme les Hi-
res vous aprennent qu'il en a ſuſcité
s tous les ſiécles, pour confondre
erreurs. Nous avons la confiance
l diſſipera ces torrens fangeux,
s foibles pour renverſer les arbres ;
s qui abattent le roſeau, & le cou-
nt de leur limon. Oui ſi nous avions
oibleſſe de nous taire, les pierres
roient pour nous : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt* (a).
Ne perdez point de vûe, je vous
:, que vous êtes ici les agreſſeurs,
ue nous demeurons ſur la défenſive,
repouſſant les traits que vous lancez
tre une Religion démontrée vraie de
t & cent manières. Or, ſi la défenſe
général eſt de droit naturel, en cette
ation elle devient un devoir. Où en
oient les hommes & la Religion quel-
que, ſi l'on avoit laiſſé introduire
s le monde toutes les Sectes qui ſe
t élevées depuis dix ſept ſiécles ? Je

a) Luc. 19. 40.

ne ſerois pas embaraſſé d'en com
trois cens, qui deshonnorent eſſen
lement la Divinité & la Raiſon huma
Il n'y en avoit aucune qui ne pût re
mer comme vous en faveur du Tolé
tiſme, & de la liberté de penſer &
crire. Eh bien! que verrions-nous
on les eût ſouffertes? Une foule inn
brable d'infâmes Gnoſtiques qui,
le voile d'une prétendue Philoſo
ſublime, de la Raiſon & des droit
la Nature, ſe formoient à l'envi de
ſtèmes plus qu'abſurdes ſur la Divi
par la chimère de leurs Eons; qui
cioient ſon culte à celui des Puiſſa
infernales dans les opérations de la
gie; qui, dans leurs aſſemblées t
breuſes, ne reſpectoient ni l'âge,
ſang, ni le ſexe, & s'abandonnoie
des abominations que l'on n'oſe d
re. Nous verrions régner publiquen
toutes les impiétés, les horreurs &
extravagances du Manichéiſme & d
branches. Que dis-je? les Moſquée
croiroient en droit de diſputer la
mière place à nos Temples; & n
verrions encore fumer l'encens
Païens aux piés de leurs Idoles, pui
votre *Oracle* voudroit qu'on les exc
& qu'on les tolérât comme les an

s vos principes, tous pourroient
d'après vous, qu'il eſt affreux de
oir mettre des entraves à leur eſ-
& à leur conſience, ſi on ne leur
ettoit pas d'expoſer leurs ſenti-
s, & d'exercer leur Religion.
ous n'entreprenons pas, me dit le
ilhomme; d'exclure le Chriſtianiſ-
, ni même le Catholiciſme de la
ce. Nous les laiſſons ſubſiſter com-
outes les autres Religions; & nous
endons que ce Tolérantiſme uni-
el, loin de troubler l'Etat, y fe-
au contraire régner l'union entre les
iens. Voïez ſi les choſes ne ſe paſ-
pas ainſi en Angleterre, où toutes
ectes ſont permiſes. Tout y eſt tran-
le dans le Gouvernement. Le Déiſte
t en faveur des Unitaires; le Chré-
deffend l'Evangile; le Proteſtant
ient la Réforme; les Hobbiſtes
battent la Loi naturelle; les diſ-
mes claſſes du Mat[illegible] tra-
lent, chacune de [illegible]
le régne univerſel
kley ſoutient qu'il
de corps dans la N
es. Toutes ces
ent leurs opin
e indifféremm

Pourquoi ne nous accorde-t-on p
même liberté en France ?

Voilà en peu de mots, répond
beaucoup de choſes qui méritent
bien d'être examinées ; mais je n'
pondrai que ſuccinctement.

1°. Eſt-il bien vrai que vous con
tiez à laiſſer ſubſiſter en France le C
ſtianiſme & le Catholiciſme ? J'ai
de la peine à me le perſuader ; & v
nous aſſurez vous-même (a) avec

(a) Je ne ſerois pas embaraſſé d'en donner cent
ves formelles, tirées des *Œuvres de M. de Voltaire*
Mœurs, *des Penſées Philoſophiques*, de l'*Hiſtoire de*
me, de l'*Inégalité des conditions*, *&c.* On dit qu'il
a grand nombre dans le *Dictionnaire Encyclopé*
mais je n'ai point lu ce Livre. Je ne citerai q
échantillon de l'*Eſprit*, *pag.* 229. " A quel
„ faut-il donc condamner quiconque veut retes
„ Peuples dans les ténébres de l'ignorance ? On n'a
„ encore, juſqu'à préſent, aſſez inſiſté ſur cette vé
„ Avant d'attaquer des erreurs généralement re
„ il faut envoïer, comme les Colombes de l'A
„ quelques Vérités à la découverte, pour voir ſi
„ luge des préjugés ne couvre point encore la f
„ Monde ; ſi les erreurs commencent à s'écouler
„ l'on aperçoit çà & là dans l'Univers quelques
„ où la Vertu & la Vérité puiſſent prendre terre,
„ ſe communiquer aux hommes.

„ Mais tant de précautions ne doivent ſe pr
„ qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit
„ des hommes qui, jaloux de la domination,
„ lent abrutir les Peuples, pour les tyranniſer ? Il
„ d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbé
„ auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies
„ faiſans ; découvrir aux Nations les vrais princi
„ la Morale ; leur aprendre qu'inſenſiblement em
„ vers le bonheur aparent ou réel, la douleur ou l

me, que, ſi vous pouviez ex-
juſqu'à la racine & au dernier ger-
la Religion Chrétienne, l'œuvre
bientôt conſommée. Vous l'atta-
avec trop de zèle & d'ardeur dans
ndemens & dans ſes principes,
nous en laiſſer douter un inſtant.
mment n'en ſerions-nous pas con-
s, quand vous ne la déſignez
ar les noms odieux de foibleſſe,
rance, de préjugés, de crédu-

[illegible] ſur les [illegible] moteurs de l'Univers moral, & [illegible]
[illegible] à qui il en veut le plus, ce ne ſera [illegible]
[illegible], dans cette *Déclaration de Guerre*,
me en Fanatique zélé, comme un Fanatique
re. Quoique ſi on ſoit, voici comment il traite
il appelle *Miſérables*. ... Ces Aveugles, expo-
ſ intérêts, ſe trouvent que, pour affervir les Peu-
la ſervent les aveugles. Auſſi les Saints orienta-
ne ceſſe à l'Impiété d'écrire tout homme ré-
me nous! pour ſe ſervir des Nations, toute Vertu
ſi ſuſpecte. Ils reſſemblent aux enfans que tout
: dans les ténèbres. Ils ne veulent point de *Fa-*
miſmes. [illegible] des hommes dont l'objet eſt
roi de Tyr, & l'ame de Vertus, auxquels,
ême de grands défauts, il ne manque que ce
ge [illegible] de vous élever & heurter, ils
n que leur conſidération tient au reſpect in-
ons dont, qu'ils [illegible] pour toutes les ogi-
& les [illegible] reçues
ni veut [illegible] ſ'ébranler
s puiſſans & les p[illegible]
& de ceſſer d'en
t met le *Nouveau*
ommeux, dans être
e les Peuples pour
ne devoir les C[illegible]
ns.

lité, d'imbécillité, & de fanatiſme ? C
viendroit-il que vous lui permiſſie
ſubſiſter plus long-tems, ſi vous
maîtres de ſon ſort ? Il eſt dans l'ho
de ſouhaiter le dernier anéantiſſe
des ſentimens & de la Religion, q
ſont diamétralement contraires.
n'eſt donc pas pour nous, c'eſt
vous, que vous demandez le Tol
tiſme.

2°. Il s'enſuit de ce ſentiment nat
à l'humanité, que vous êtes dans
reur, ou que vous voudriez no
jetter, quand vous dites que l'unio
la concorde régnent entre les différe
Sectes qui ſe trouvent en Angle
La poſſibilité s'y opoſe, & le fait
dément. Votre très-cher frere l'Au
des Lettres Juives a vu les choſes pa
même, & voici comme il nous les
»Quant à la Religion, dit-il (*a*),
»que Anglois paroît en avoir une
»mode. Si l'on obligeoit tous les
»tans de cette iſle, de mettre en
»leur Profeſſion de Foi, il y en a
»autant de différentes, qu'il y a de d
»rens particuliers. Un Anglican *hait*
»verainement un Presbytérien ; & c
»ci lui rend parfaitement le chang

(*a*) Lettre 122. *Item* 128 & 146.

z-vous que les autres Sectes,
es en des chefs bien plus impor-
ne ſe traittent de la même ma-

us ne parlez jamais de l'Angleterre
r le ton de l'enthouſiaſme ; & cela,
qu'on y profeſſe hautement tou-
ttes de Religions, & même l'A-
e, qui les exclut toutes, ſans ex-
celle dont les ſentimens & les
s ſont gravés en nous des mains
Nature. Renaiſſez donc de vos
s, infâmes Gnoſtiques, blaſphé-
rs Manichéens, Idolâtres inſen-
Cette Iſle fortunée vous ouvre ſes
& vous offre un aſile & un théâ-
où vous pouvez prêcher auſſi li-
nt vos dogmes impies, que le
ſte & le Quaker. Le beau ſujet
e pour un Roïaume qui, en ad-
t toute Religion, autoriſe les
res mêmes qui la mettent en pié-
Nos Inſulaires, me diſoit un jour
ris un Anglois ſincère, de beau-
d'eſprit, & qui occupe [illegible]
t une des premières
t, tiennent quelque c
es Religions, & foncie
t aucune. Comparez
mes prétendus [illegible]

lité, d'imbécillité, & de fanatiſme ? viendroit-il que vous lui permiſſie ſubſiſter plus long-tems, ſi vous maîtres de ſon ſort ? Il eſt dans l'ho de ſouhaiter le dernier anéantiſſe des ſentimens & de la Religion, q ſont diamétralement contraires. n'eſt donc pas pour nous, c'eſt vous, que vous demandez le Tol tiſme.

2°. Il s'enſuit de ce ſentiment na à l'humanité, que vous êtes dans reur, ou que vous voudriez no jetter, quand vous dites que l'uni la concorde régnent entre les différ Sectes qui ſe trouvent en Angle La poſſibilité s'y opoſe, & le fait dément. Votre très-cher frere l'A *des Lettres Juives* a vu les choſes pa même, & voici comme il nous les »Quant à la Religion, dit-il (*a*), »que Anglois paroît en avoir un »mode. Si l'on obligeoit tous les »tans de cette iſle, de mettre en »leur Profeſſion de Foi, il y en a »autant de différentes, qu'il y a de »rens particuliers. Un Anglican *hai* »*verainement* un Presbytérien ; & »ci lui rend parfaitement le chan

(*a*) Lettre 122. *Item* 128 & 146.

ez-vous que les autres Sectes,
es en des chefs bien plus impor-
ne le traittent de la même ma-
?

us ne parlez jamais de l'Angleterre
ir le ton de l'entouſiaſme, & cela,
: qu'on y profeſſe hautement tou-
ortes de Religions, & même l'A-
me, qui les exclut toutes, ſans ex-
r celle dont les ſentimens & les
ars ſont gravés en nous des mains
a Nature. Renaiſſez donc de vos
res, infâmes Gnoſtiques, blaſphe-
urs Manicheens, Idolâtres inten-
Cette Iſle fortunée vous ouvre ſes
. & vous offre un aſile & un théâ-
où vous pouvez prêcher auſſi li-
ent vos dogmes impies, que le
ieniſte & le Quaker. Le beau ſujet
ge pour un Roiaume qui, en ad-
ant toute Religion, autoriſe les
ſtres mêmes qui la mettent en pie-
. Nos Inſulaires, me diſoit un jour
ars un Anglois ſincere, de beau-
ip d'eſprit, & qui occupe actuelle-
nt une des premieres places de
tat, tiennent quelque choſe de tou-
ies Religions, & ſonciérement n'en
nt aucune. Comparez-les à ces
mmes pretendus univerſels, qui

»s'imaginent poſſéder toutes les ſcie
»ces, & qui, au vrai, ne ſavent rien. J
»tremblerai, ajouta-t-il, aux premie
»troubles civils que je verrai dans m
»patrie; la diverſité des Religions
»groſſira furieuſement l'orage «.

Eh! reprit mon Introducteur, com
ment l'Etat pourroit-il empêcher cet
variété? Il n'a nulle inſpection ſur
Croïance des Citoïens. Quand je ſu
ſoumis au Tribut, à la Police & au
Loix du Roïaume, que lui importe
je crois ou non à la Divinité de Jeſu
Chriſt, l'Inſpiration de vos Ecriture
la Révélation de vos dogmes, la Spi
tualité de l'Ame? Si je ſuis dans l'e
reur, ce ſont mes affaires, j'en port
terai la peine. Mais vous n'avez nul dro
de me contraindre & de me damner.

Vous confondez encore, lui dis-je
la croïance intérieure avec les déma
ches publiques. Le Miniſtère ne vo
fait aucune queſtion ſur vos ſentime
perſonnels. Mais il eſt de ſon devoir d
vous reprimer, quand vous publiez un
Doctrine contraire à la Religion pro
feſſée dans l'Etat. Alors, vous devene
perturbateurs de ſon repos, dignes d
peines que mérite ce crime, & vou
n'avez plus de droit à la Tolérance q

ure. L'Etat, dit le véritable *Ami des hommes*, ne punit pas les Omissions, is seulement les Commissions.

Si l'on veut en croire les grands ter- es dont vous vous parez, il n'eſt int de sujets plus fidèles que vous x Loix du Royaume où vous vivez. is dans le fait, vous employez tous s efforts pour anéantir la principale des Loix, la haie de toutes les au- s, je veux dire la Religion.

Que faites-vous pour étudier le re- che que nous vous en adreſſions ? us soutenez, & je l'entends moi- ême, que le Chriſtianiſme n'eſt point e Loi de l'Etat. Il faut que l'attenta- e que vous avez conçu contre lui, us ait jettés dans un prodigieux aveu- lement, pour avancer un paradoxe ſſi énorme. Mais à qui appartient-il n décider ? Eſt-ce à vous, ou au uverain, aux Magiſtrats qu'il a commis poſitaires de ſes ſentimens & de ſon ronté, enfin à la voix publique ? Eh ez, interrogez le Monarque, & priez- de vous décider la q

ce cette bonté & c

qui forment ſon c

e ſincérement ce

tez ſes Organ

tant de sageſſe à ces auguſtes Tribunaux, où la Juſtice & la Vérité ſe font entendre par leurs bouches. Adreſſez-vous au Corps célébre des Juriſconſultes. Raſſemblez tous les ordres de l'Etat, & demandez-leur ſi le Chriſtianiſme n'en eſt pas la première Loi.... Vous êtes trop ſûrs de la réponſe, pour riſquer la queſtion à viſage découvert. Pourquoi donc mettez-vous le fait en doute; ou plûtôt pourquoi le niez-vous?

Parcourez l'Hiſtoire du Monde depuis l'origine des Empires & des Républiques, vous y verrez que chaque Etat eut toujours ſa Religion pour première Loi; & que tous les Particuliers qui entreprirent de l'attaquer, ou d'en introduire une nouvelle, ſoit par leurs écrits, ſoit par la prédication, en furent toujours punis par le Miniſtère public. Une Miſſion divine, conſtatée par de vrais prodiges ſurnaturels, ou une Doctrine prouvée par cette voie, peuvent ſeules autoriſer les hommes à vouloir changer la Doctrine préexiſtante. Quelle pitié de voir pluſieurs de vos Ecrivains faire ici la comparaiſon de la Philoſophie d'Ariſtote, qu'un antique & aveugle préjugé avoient, diſent-ils, rendu auſſi ſacrée que la Religion, &

on a enfin abjuré les erreurs ! Un
ssonnement ſe couvre aſſez de
lui-même, ſans qu'il ait beſoin
on y en ajoute.
ie le dire ; quelqu'abſurdes que
t les impiétés de l'Idolâtrie, les
s euſſent été en droit de deman-
ux Apôtres & à leurs Succeſſeurs,
uel titre ils venoient attaquer le
des Dieux, & propoſer une Do-
inconnue, s'ils n'avoient vû les
res de l'Evangile opérer des Mi-
, & produire ainſi leurs lettres
ance avec la preuve de leur miſ-
Auſſi Jeſus-Chriſt y avoit pourvû,
ur donnant le pouvoir de chaſſer
mons, de guérir ſubitement tou-
s maladies, & de reſſuſciter les
. Il continua ce don à ſon Egliſe
à ce que la Doctrine Evangélique
ffiſamment établie.
us faites jouer tous vos reſſorts
la détruire par vos Ecrits ſéduiſeurs,
ur lui ſubſtituer le Deiſme, le Ma-
iſme, le Naturalisme, ou même
naturalisme de Hobbes : car il s'en
nen que vous ſoiez tous du même
Eh bien, ſi vous voulez que l'Uni-
le range tous vos drapeaux, don-
a preuve de votre miſſion, citez

propre ? Non, car elle ne mériteroit que vos mépris. Mais je vous juge d'après la Loi de l'Evangile, dont vos frayeurs mêmes attestent la Vérité. *O testimonium animæ naturaliter Christianæ !*

Voilà assurément la plus palpable de toutes les contradictions : la persuasion de l'impunité, & la crainte d'être puni. Votre Oracle aura beau s'étourdir tant qu'il voudra ; il aura beau nier en nous l'idée innée d'un Etre suprême, juste Juge & Vengeur des infidélités commises contre sa Loi ; je le défie d'en jamais rien croire sincérement, ni d'imposer silence aux remords de son ame. Et en dernier ressort, j'en apelle à la première maladie serieuse dont il sera attaqué. C'est alors que l'on verra encore bien mieux, (& je le demande au ciel par l'estime très-réelle que j'ai pour lui), combien sa conscience est en opposition avec sa plume. Souffrez que je vous rapelle ces beaux vers que vous me citiez hier, & que je lui en fasse l'aplication.

. . . . . .

Ainsi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Mêla dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la Vertu, l'Homme en fit l'apparence ;
Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur ;
Il ne peut la changer ; *Son Juge est dans son cœur.*

Vous me paroiſſez bien aigri contre notre Oracle, me dit le G. H. Seriez-vous tellement rebuté que vous ne vouluſſiez plus le voir ? Certes, lui répondis-je, il s'en faut beaucoup que j'y renonce. Je ſerois même très-fâché, ſi les réflexions que je viens de vous confier, parvenoient juſqu'à lui. Car je compte bien lui faire ma cour, toutes les fois qu'il voudra me le permettre, & que vous aurez la bonté de m'y introduire. Je vous le conſeille, dit mon Ami ; les converſations ſuivantes éclairciront ſans doute ce que vous ne comprenez pas encore ; & je me prêterai de grand cœur à ſatisfaire vos deſirs.

IVe CONVERSATION.

L'Oracle abjure tout ce qu'il avoit dit de conforme au Chriſtianiſme & à l'honneur du S. Siége. Il ſe déclare hautement contre l'un & l'autre. Il blaſphême contre Dieu & contre Jeſus-Chriſt. Il voudroit enlever à la Religion la preuve qu'elle puiſe de ſa Divinité dans les perſécutions & dans les Martyrs. Il nie tout.

MON Ami me tint parole. Deux jours après, il me demanda obligeamment ſi je voulois aller voir l'Oracle. Très-volontiers, lui dis-je; vous ne ſauriez me propoſer une partie plus agréable. Sur le champ nous nous mîmes en chemin.

L'Oracle me reçut avec beaucoup d'amitié, me témoigna la joie qu'il avoit de me revoir, & me fit entendre qu'il n'y comptoit preſque plus. N'avez-vous pas été un peu ſurpris, me dit-il, des principes que je vous ai donnés dans notre premièrc Converſation? Ils ont

paroître étranges ; car j'avoue
mes sont différens de ceux que
feigne parmi vos Croians. A
, je regardai mon Introducteur
rieux. Je compris aussitôt qu'il
deceit, & que ces Messieurs
quent pas d'une grande exacti-
le secret qu'ils ont promis. Je
i l'Oracle que j'avois trouvé
cultes sur certaines choses qu'il
dites, très-contraires aux maxi-
e l'on m'avoit enseignées dès
e. Mais j'ajoutai que c'étoit peut-
ture, ou l'effet des préjugés,
suite de ses Instructions leve-
rablement tous mes doutes.
ez eu tort, me dit-il, de ne me
parti de vos Réflexions sur ce
is embarassoit. Je ne l'aurois
ouvé mauvais. Je vous aurois
vec plaisir ; & je vous en don-
permission pour l'avenir. Re-
le fil où nous l'avions laissé.
s commencé à vous parler du
nisme, & je vais vous faire voir
u dit plusieurs choses qui y
tairement consa[illegible] ces
roles qui co[illegible]
Messieurs de [illegible]
, qui ont été au

& ſous l'Equateur, pour déterminer figure de la Terre; j'invoque ainſi ſecours du Verbe, cette Sageſſe éternelle, engendrée du Père, & ſource toutes nos lumières (*a*).

O Vérité ſublime! ô céleſte Uranie!
Eſprit de l'Eſprit, qui forma l'Univers;
Qui meſure des Cieux la cauſère infinie;
Et qui, péſe les airs;
. . . . . .
Encens ma foible voix.

Je louai beaucoup l'Oracle ſur la ſublimité de ce début; & je lui dis, qu'un homme qui n'auroit aucune connoiſſance de la Révélation, ou qui ne l'admettroit pas, ne s'exprimeroit jamais en termes auſſi divins, la plupart tirés de nos Ecritures. Les *Nouveaux Philoſophes* ne ſont pas aſſez reconnoiſſans à cet égard.

Ecoutez ce que j'ai dit de la même Sageſſe incarnée dans mon Poëme de *la vraie Vertu* (*b*).

Quand l'Ennemi Divin des Scribes & des Prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des Traîtres;
De cet air inſolent qu'on nomme *Dignité*,
Le Romain demanda: *Qu'eſt-ce que Vérité?*

(*a*) *Tome 6. pag. 94.*
(*b*) *Tome 6. pag. 43.*

[illegible]

pouvons parler plus correcte-
: les Miracles de Jesus-Christ
ait dit, que la Physique a
n de commun avec les Mira-
la Religion ordonne de les croi-
la Raison defend de les expli-
. Auparavant j'avois reconnu
s deux personnes, raillantes
[illegible] trois poulous.
enfin hautement temoignage à
erent divin de l'Eglise Chre-
d a l'eminente excellence de Re-
la pureté de la Foi, & de la
de l'auguste Sacrifice qu'elle

[illegible]

Près de ce Capitole, où régnoient tant d'allarmes,

. . . . . .

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante.
Là, son premier Apôtre, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur & la Simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imiterent;
D'autant plus respectés, que plus ils s'abaisserent.
Leur front, d'un vain éclat, n'étoit point revêtu;
La pauvreté soutint leur austère Vertu;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien désire,
Du fonds de leur chaumière, ils voloient au Martyre.

. . . . . .

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle (*a*)
Voit, connoît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'Homme, & confond la Raison.
Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattue;
L'Eglise toûjours Une, & par-tout étendue;
Libre, mais sous un Chef; adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante;
De ses Elûs chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu, sous un pain qui n'est plus.

J'ai rendu publiquement homma
de mon respect & de ma soumission
Pape Benoît XIV, en lui dédiant
Tragédie de *Mahomet*. Je lui parle

(*a*) La Vérité : ceci est du *Chant* 10 vers la fin.

rmes : « Si je suis [illegible] un des moins
res des Fidèles, je suis un des plus
ds admirateurs de votre Vertu.
ere donc que ſa Sainteté voudra
me pardonner la liberté que je
s de ſoumettre *au Chef de la vraie*
gion un Ouvrage fait contre le
ateur d'une Secte fauſſe & bar-
. A qui mieux qu'au *Vicaire* & à
ateur d'un Dieu de Paix & de
ité, pourrois-je dédier cette tra-
ſe la cruauté & des erreurs d'un
Prophete ? »

res des témoignages auſſi formels,
s publiquement à la Religion des
iens, peuvent-ils douter que je
ois un fidèle diſciple ? Et vous
, qu'en penſez-vous ? Laiſſez par-
otre cœur. Tels que ſoient ſes
, je vous proteſte qu'ils ne vous
t aucun tort dans mon eſprit.
ique vous me défendez expreſſe-
, répondis-je à M. de V. de vous
iſſimuler, je vous avouerai que je
ans la plus grande indécision. Si
vous venez de me faire un
xacte, ſublime & complet
es fondamentaux. Il me
e de rien exiger de plus

Tome I. pag. 111.

& il ſemble que la perſuaſion ſeule peu
tenir un ſi beau langage. Je dois vou
ſupoſer de la ſincérité dans une matiér
auſſi grave; & avec ce préjugé favo
rable, dû aux honnêtes gens, je n
ſaurois croire que vous ne penſiez rie
de ce que vous dites avec tant d'élo
quence. D'autre part, je ſais des homme
bons connoiſſeurs en ce genre, qui n'on
aucun motif de rivalité ou de haine con
tre vous, incapables de calomnie, qui
après avoir lû attentivement vos Ou
vrages, aſſurent que le plus ſubtil
poiſon de l'incrédulité y eſt partou
répandu avec un art infini; & qui ſou
tiennent que l'enfer ne pourroit en pro
duire de plus funeſte à la Religion.

Eh bien, reprit l'Oracle en riant
dites leur de ma part qu'ils ont raiſon
j'ai été charmé de vos aveus; je va
vous en faire à mon tour.

Né avec une paſſion extrême de n
faire un nom parmi ceux que l'Eſpr
philoſophique a rendu célébres, j
aſpirai dès ma jeuneſſe, par la liber
que je me donnai de ſecouer le jou
de tout ce qui peut contraindre l'Eſpr
& la Nature. Plus d'une fois mon bon
homme de pere en verſa des larme
amères. Le pere le Jay, mon Profeſſeu

étorique au College de Louis le
l, s'aperçut comme lui du pen-
qui me dominoit, & fit un jour
horoſcope. En me prenant par la
mière, il me dit en pleine claſſe :
veux, tu ſeras le drapeau des Incré-
des Impies.
roit trop honnête-homme pour
e vouluſſe le faire mentir. Je me
s du talent pour les vers; & les
ers eſſais de ma muſe furent déja
carmouches d'Incrédulité & de
mage. J'entrepris ma *Henriade* à
cinq ans à la ſortie de la Baſtille.
me de ce Poëme, le ſujet que je
is, la Cour & la Nation à qui il
préſenté, demandoient que je
è de la Religion en termes auſſi
geux que je l'ai fait, & que vous
entendu dans les vers que je
ai raportés. Mais dès-lors même,
tique ſeule conduiſoit ma plume.
s ce tems, je n'ai plus gardé qu'un
u maſque, dont je crois encore
me couvrir, comme il eſt de
parmi nous. Les eſprits ſuperfi-
u prevenus en ma faveur y ſont
és : mais les Philoſophes ne s'y
ment pas; & c'eſt par-là que je
venu leur Oracle.

Ceux d'entre vous qui ſe diſe
chés à leur Religion, & qui ne
pas que je m'en écarte jamais, ſo
bien ſimples & bien bornés, s
ſent que je n'avois pas Jeſus-C
vue, quand, ſans le nommer,
fait le parallèle avec (a) l'Idole
ou *Foé*, adorée par les Indier
Chinois; quand j'ai dit que préc
dans le premier ſiécle de noti
ſon culte commença à devenir c
qu'il paſſa pour un Dieu deſce
la terre, à qui on rendit le cult
ridicule, & par conſéquent le
pour le vulgaire; que cette I
infecta l'Aſie; que les Bonzes (
tres & les gens de Communauté
les principaux Adorateurs de c
prétendu; que c'eſt en ſon no
promettent une vie éternelle
conſacrent leurs jours à des e
de pénitence qui effraïent la
que leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à
qu'ils paſſent pour lui offrir des
& des ſacrifices agréables, pour
les démons, pour opérer des m
& qu'ils vendent au peuple la r
des péchés; que cette ſecte ſédi
quefois des Mandarins; & que

(a) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* chap. 1.

bien allégorisé, que tout le mo
voit le rapport. Vous vous seriez
fait injure, & à vos Lecteurs, si vo
siez cru qu'il a besoin de commer

Celse & Julien, continua-t-il,
que gens d'esprit, n'y entendoien
quand ils combattoient votre R
par le raisonnement. Cette v
réussira jamais; aussi n'en veut-o
parmi nous. Ils devoient déguise
marche & les coups qu'ils vo
porter à leur adversaire, afin de
prendre, & de le percer lorsqu'il
attendoit pas. Ils devoient, comm
imaginer d'ingénieuses fictions, p
quelles ils auroient d'abord amu
prit; & ensuite lui faire voir da
sujets étrangers & bisares les abs
de la Foi Chrétienne. Voilà se
ment où j'en voulois venir dans
j'ai écrit sur le Dieu *Fo* & sur le *D*
ma des Tartares.

Je conviens, Monsieur, répon
qu'il y a beaucoup d'esprit dans
emblême. Mais qui sait manier l
ceau, & assortir les couleurs & l
ractères avec autant d'art que vo
vez fait? Il y a dans ce tableau
cences & des traits hardis dont
seul êtes capable.

»vons point d'autre Communic
»nous que celles des cœurs. T
»Sacremens ſont d'invention h
»& ce mot ne ſe trouve pas u
»fois dans l'Evangile. Tu peux
»poſition de notre Foi par *Ro*
»*cley ;* c'eſt un des meilleurs l
»ſoit jamais ſorti de la main c
»mes. Nos ennemis convienn
»eſt très-dangereux ; cela prou
»bien il eſt raiſonnable. Nous a
»la Vérité par un *oui* ou par
»Les Juges nous en croient ſ
»ſimple parole, lorſque tant
»Chrétiens ſe parjurent ſur l'I
»Le premier d'entre nous, hc
»femme, jeune ou vieux, qi
»inſpiré, explique l'Evang ile
»tres. A Dieu ne plaiſe que no
»ordonner à quelqu'un de re
»Saint-Eſprit le dimanche, à l'
»de tous les autres Fidèles. G
»Ciel, nous ſommes les ſeu
»terre qui n'aïons point de
»Nous nous en trouvons bie
»nous envies point ce bonh
»mercenaires domineroient bie
»mi nous, & nous oprimeroie
»nous marchander l'Evangile,
»l'Eſprit ſaint, & faire d'une a

renens une boutique de mar-
à Nous ne donnons point d'ar-
les hommes vêtus de noir pour
nos pauvres, pour enterrer
orts, pour prêcher les Fidèles.
emontons notre établissement
Jesus-Christ qui fut le premier
r. Mais il fut renouvelé & re-
en Angleterre en 1642 par
Fox, qui prêcha en vrai Apôtre,
dire, sans savoir ni lire ni écrire.
as en prison, & traité comme
. Un soldat lui ayant donné un
soufflet, parce qu'il refusoit de
Fox présenta l'autre joue, selon
gile, & le pria de lui donner un
soufflet pour l'amour de Dieu,

ndrage tel que celui-là, même
& de traits lancés contre votre
, fera plus d'effet sur les trois
es Lecteurs que tous les argu-
la Métaphysique & de la Théo-

avez raison, lui dis-je; car il y
personnes qui nient ces vé-
ens évidents, & même qui soient
le les soutenir. Ils gémissent de
vos apologues l'humanité
près de 2000 ans un Berkley

a le talent de plaire ; & dans notre ſiécle, ce talent vaut beaucoup plus que le ſolide & le vrai. Quand on le poſſéde comme vous, on peut hardiment tout hazarder, & l'on eſt ſûr de trouver des Aprobateurs.

Je vous avouerai franchement, me répondit M. de Voltaire, que j'y compte un peu. Pour varier mes armes, tantôt j'avance un paradoxe, & je dis (*a*) que tout ce qui compoſe votre Religion, juſqu'aux noms, aux uſages, aux cérémonies & aux dignités de l'Egliſe Romaine eſt de l'inſtitution des Grecs : *Batême, Euchariſtie, Liturgie, Diocèſe, Paroiſſe, Evêque, Prêtre, Diacre, Moine, Egliſe*, tout eſt grec. Rien de plus pitoïable que ce ſophiſme, par lequel je veux faire croire que toutes ces choſes ont été inventées par les Grecs, parce qu'elles en portent le nom ; comme ſi les noms d'une langue ou d'une autre prouvoient l'origine de la choſe. Je ſais que ce raiſonnement eſt ridicule. Mais qu'importe ; le plus grand nombre de mes Lecteurs y ſera trompé, & c'eſt tout ce que je demande.

Tantôt j'attaque les premières ſources & les fondemens de votre Foi, en

(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* ch. 11.

l'authenticité & l'inspiration de vos
res ; & cela par deux raisons qui
pas l'ombre de la solidité & de la
mblance. Premièrement, je sou-
que les Livres des Chinois (a) pré-
t de plusieurs mille ans ceux de
, que le *Hanscrit* des Brach-
Indiens (b) est le plus ancien Livre
ute l'Asie. Il ne manque à cela
temoin qui les ait vûs, & qui ait
s lire. C'est la première fois qu'on
un Livre des Brachmanes. Ainsi
it me croire en faveur d'une si
découverte ; de même que quand
me (c) neuf mille ans aux dogmes
rouître.
ondement j'établis pour principe
n & pour Pierre (d) de touche,
uit Livre qui peche contre la Phy-
, n'est point inspiré du Ciel ; parce-
heu n'est ni absurde ni ignorant.
r à dans vos Ecritures des fausſetés
eres en ce point : Les Eaux (e)
eures, la Création des Etres (f)
mpossible que leur anéantissement,

(a) Tom. 3. pag. 113.
(b) Tom. 3. pag. 177.
(c) Tom. 1. pag. 28.
(d) Tom. 1. pag. 11.
(e) Tom. 4. pag. 114. & Tom. 11. pag. 114.
(f) Tom. 7. pag. 114.

le période journalier du ſoleil au tou
de la terrre démontré faux, quoiqu
cette dernière expreſſion doive natu
rellement être excuſée par le langag
commun fondé ſur l'aparence, & qu
moi-même je m'en ſois ſervi pluſieu
fois (*a*). Je ſais bien que ces coups n
feront pas d'impreſſion ſur les connoi
ſeurs & ſur les gens ſenſés; mais ils n
compoſent pas le grand nombre, & le
autres ne doutent point de ce que j
dis.

Comme je m'étois contenté de r
pandre des nuages ſur l'autenticité
l'inſpiration de vos anciennes Ecriture
je ſuis la même méthode ſur la Divinit
de Jeſus-Chriſt, qui eſt le point capit
de votre Religion. Pour abréger la d
cuſſion infinie de cette matière, j'op
à toutes vos raiſons l'autorité & le ſ
timent des imm rtels Wols, Leibn
Newton, Clark d Bolinbr
& de pluſieurs a ſophes,
les génies ſublim tré da
Sanctuaire de la la R
Or ces Oracles
»ne ſont (*b*) point
»S. Ath aſe ſur le

(*a*)
(*b*) 38. &
Socinien

le période journalier du ſoleil au tour de la terre démontré faux, quoique cette dernière expreſſion doive naturellement être excuſée par le langage commun fondé ſur l'aparence, & que moi-même je m'en ſois ſervi pluſieurs fois (*a*). Je ſais bien que ces coups ne feront pas d'impreſſion ſur les connoiſſeurs & ſur les gens ſenſés; mais ils ne compoſent pas le grand nombre, & les autres ne doutent point de ce que je dis.

Comme je m'étois contenté de répandre des nuages ſur l'autenticité & l'inſpiration de vos anciennes Ecritures, je ſuis la même méthode ſur la Divinité de Jeſus-Chriſt, qui eſt le point capital de votre Religion. Pour abréger la diſcuſſion infinie de cette matière, j'opoſe à toutes vos raiſons l'autorité & le ſentiment des immortels Wols, Leibnitz, Newton, Clarke, Milord Bolinbrok, & de pluſieurs autres Philoſophes, dont les génies ſublimes ont pénétré dans le Sanctuaire de la Nature & de la Raiſon. Or ces Oracles de l'humanité entière »ne ſont (*b*) point du tout de l'avis de »S. Athanaſe ſur le Chapitre de la Tri-

(*a*) *Tome* 11. *pag.* 32. & *alibi.*
(*b*) *Des Ariens ou Sociniens*, tom. 7. pag. 231. & *l.*

& ils vous diſent nettement que
re eſt plus grand que le Fils.....
lébre M. Newton faiſoit à cette
on l'honneur de la favoriſer. Ce
ſophe incomparable & toûjours
ns ſes déciſions, penſoit que les
ires ou Déiſtes (a) raiſonnoient
géométriquement. Mais le plus
Patron de la Doctrine Arienne
lluſtre Docteur Clarke, unique-

: Chapitre 28 des Œuvres mêlées de M. de V.
Ariens, ou *Sociniens*, ou *Anti-Trinitaires*,
quels il range beaucoup de grands hommes,
que leur autorité donnera de la force au
il voudroit les confondre avec les Déiſtes
Mais la différence eſt extrême. Les Ariens,
es de Servet & de Socin reconnoiſſent tous
on divine des Ecritures, & ils anatématiſent
s Eſprits forts, qui rejettent les Livres Saints.
Ariens ne s'entretiennent dans l'erreur ſur la
le Jeſus-Chriſt qu'à la faveur de quelques
e l'Ecriture expliqués trop à la lettre; & il
difficile de les ramener au vrai par une in-
tres qui les condamnent. Mais les Incrédu-
les ont ſenti qu'en admettant l'Inſpiration
tes, il falloit reconnoître la Divinité de Jeſus-
y eſt clairement atteſtée en mille endroits.
cela qu'ils ont pris le parti de renoncer à
de Dieu écrite. Quand ces Meſſieurs ont nié
es qui les confondent, ils s'imaginent que
t & réfuté. Je n'ai qu'un mot à dire ſur
que de tous les Héréſiarques, de tous les
& de tous les Sectaires, ils ſont les pre-
aient jamais porté l'audace juſqu'à cet ex-
de ce que j'ai avancé dans mon *Avertiſſe-*
ils ont imaginé des erreurs, auxquelles on
mais penſé avant eux. Ce trait de diſtinc-
ait honneur.

»ment ocupé de calculs & de dé
»ſtrations, aveugle & ſourd pou
»le reſte, une vraie machine à raiſ
»mens. C'eſt lui qui eſt Auteur d'u
»vre aſſez mépriſé ſur *la Vérité de*
»*ligion Chrétienne*. Il ne s'eſt point
»gé dans de belles diſputes ſcho
»ques, que notre Ami appelle de *v*
»*bles Bilveſées*. Il s'eſt contenté de
»imprimer un Livre qui contient
»les témoignages des premiers ſié
»pour & contre les Unitaires, & a
»aux Lecteurs le ſoin de compt
»voix, & de juger. Ce Livre du Dc
»lui a attiré beaucoup de partiſans.
»l'a empêché d'être Archevêque d
»torberi.... Je crois que Clark
»trompé dans ſon calcul, & qu'il
»mieux être Primat ortodoxe d'A
»terre (à la maniere du pais) que
» Arien «.

Ici je pris la liberté d'interrompr
racle, pour lui repréſenter que je
de bonne part ſur M. Clarke & ſi
Ouvrages des Anecdotes qui ne s
doient nullement avec ce qu'il v
de dire.

Quelles ſont ces Anecdotes, m
il; je ſerai charmé de les aprendr

1°. On voit bien que vous n

lû ſon Livre ſur *la Verité de la Reli-*
Chrétienne. & que vous vous en
raporte a des Juges impoſteurs qui
s ont trompé. Vous dites que c'eſt
Ouvrage mepriſe. Il ne peut l'être
parmi les Deiſtes, qui voudroient
enger d'y être confondus par la
e convaincante des raiſonnemens
Auteur.

°. On convient que M. Clarke a eté
-tems dans le parti des Ariens, lors
ne qu'il etoit deja Cure de la Paroiſſe
ale de S. Jaques de Londre. A ce
il étoit odieux aux vrais Proteſtans;
ur la même raiſon, grand ami de la
ne Caroline, femme du Prince au-
d'hui regnant, qui joüoit l'eſprit
, pour faire croire qu'elle avoit
coup d'eſprit. Une des Dames
nneur, fatiguée par les inſtances
la Reine, qui la preſſoit de renon-
au Catholiciſme, promit d'embraſſer
Doctrine, ſi on lui prouvoit que le
be n'eſt pas Dieu. Elle pria M. Hoo-
de lui procurer une converſation
e M. Clarke & un Theologien Ca-
ique, ou l'on diſcuteroit la matiere.
Hooke lui amena le Docteur Ha-
den de la Faculté de Douai, qui
mença la Conférence par demander

à M. Clarke *s'il croïoit que le Verbe de Dieu pût être anéanti?* S'il le peut, ajouta-t-il, il eſt au rang des ſimples créatures; s'il ne le peut pas, il eſt donc Dieu, conſubſtanciel à ſon Pere. M. Clarke fut tellement embaraſſé & interdit par la queſtion, qui alloit droit au fait, qu'il ne put pas répondre une ſeule parole. M. Gibſon Evêque de Londre, préſent à la Conférence, éclatta tellement de rire en voïant le grand Docteur des Ariens réduit au ſilence dès le premier mot, qu'il ſe retira, pour ne point augmenter ſa honte, & alla publier l'aventure par toute la ville. Il y eut d'autres Conférences, qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de S. Jaques. M. Hawarden les a fait imprimer en Anglois.

M. Clarke étoit de bonne foi dans l'Arianiſme, parcequ'il croïoit y voir la vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur par ſa propre défaite, il l'abjura. Il eut même la droiture de chanter publiquement la palinodie dans les Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire, pour concourir aux prix des 50 livres ſterling, ou environ 50 Louis, fondé par M. *Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient mieux *la Vérité de la Reli-*

« Articles Philosophiques, &c. Chrétienne, contre le Déiste, le Païen, le Juif, le Mahométan & autres Infidèles. Digne fils d'un homme tel que M. Boyle, produit tous les ans d'excellens Ouvrages en Angleterre, & qui mérite par-là d'avoir de dignes Imitateurs en France pour y animer les Apologistes de la Religion.

M. Clarke prêche donc dans l'Eglise de Saint-James les mêmes sermons de controverse qu'il avoit faits dans son Eglise, tout le plus d'abord, & qu'on a réunis en un Traité sur la Vérité de la Religion Chrétienne. Liez le 13e. XVIIe. sur la Trinité, & vous y verrez comment il a parlé de la Divinité du Verbe qui s'est incarné. « Le second Article de notre Foi dit-il, dit que cet Etre existant par lui-même, le seul suprême & le Père de toutes choses, a engendré une Personne divine, qui est émanée de lui avant tous les siècles, & celle d'une manière incompréhensible. Que cette Personne est appelée, dans l'Ecriture, Logos, ou Fils de Dieu, Sagesse de Dieu, Dieu de Dieu, & qu'elle est unie par la nature & la substance, c'est-à-dire qu'elle possède tous les Attri-

»buts divins dans toute leur perfection;
»Qu'elle eſt l'Image du Dieu inviſible,
»la ſplendeur de la Gloire du Pere, &
»l'empreinte de ſa Perſonne «.

»Que cette Perſonne étoit au com-
»mencement avec Dieu; qu'elle jouiſ-
»ſoit avec Dieu de ſa gloire avant que
»le monde fût fait; qu'elle ſoutient tou-
»tes choſes par ſa parole puiſſante;
»qu'elle eſt enfin, pour tout dire, *Dieu*
»*ſur toutes choſes, béni éternellement* par
»communication de la gloire du Pere.
»J'avoue, continue M. Clarke, que la
»Raiſon toute ſeule n'eſt pas capable
»de nous donner la connoiſſance de ce
»Dogme. Mais elle aquieſce à la décou-
»verte qui en eſt faite par la Révé-
»lation, & elle n'y trouve rien qui
»ſoit abſurde ou contradictoire. On ne
»ſauroit aſſez s'étoner de la hardieſſe de
»certains partiſans prétendus de la Rai-
»ſon, qui ſe récrient étrangement con-
»tre ce Dogme, & qui s'efforcent, &c.«

Après une profeſſion de Foi auſſi ample & auſſi préciſe, je ſoutiens que M. Clarke n'a été dans l'Arianiſme ou le Déiſme que pendant un tems; & que mieux inſtruit, il abandonna l'erreur en conſéquence de ſes Conférences avec M. Hawarden. Témoignage auten-

ont prouvé la force victorieuse Raison . tous [illegible] le plus des Athées d'Angleterre succom-beroient ceux de France ne [illegible] pas les disputes d'aussi bon-ne foi . La sincerité demandoit à mon avis . que vous reconnus-[illegible] changement & qu'enfin. s'il étoit [illegible] [illegible] l'ouvrage [illegible] [illegible] Docteur . que [illegible] [illegible] [illegible] & [illegible] [illegible] , ne seroit nullement raison-[illegible] le [illegible] protestant [illegible] [illegible] [illegible] argument le-[illegible] [illegible] étoit le Fils de [illegible] même chose avec lui , que choses leur étoient communes , [illegible] de tous tems , & seroit encore avec lui . A [illegible] miracles pour le prouver . S'il [illegible] il étoit Dieu , donc il [illegible] Mais s'il trompe [illegible] n'est plus [illegible] , parceque Dieu ne peut [illegible] le mensonge ni le Blasphe-[illegible] [illegible] , comme M. [illegible] [illegible] que la Religion Chrétienne [illegible] il est indispensable de croire [illegible] est Dieu , sans quoi le [illegible] même de l'édifice s'écroule

Il faut donc opter entre ces deux
tis : Ou M. Clarke avoit chang
ſentiment, quand il prêcha ſes Serr
ſur la Vérité de la Religion Chrétie
ou, s'il étoit encore Arien, le
manifeſtement en contradiction
lui-même, & perſonne ne ſut moin
ſonner. Voulez-vous bien me réſo
le problême ?

Je n'entre point dans vos queſt
me répondit M. de Voltaire ave
peu d'humeur. *Ce qui eſt de certain*
c'eſt que M. Clarke avoit trop d'e
& raiſonnoit trop bien pour p
comme les Catholiques. Ces mi
ne ſont pardonnables qu'à des Phil
phes de vos écoles. Je les abandc
à votre Pere Mallebranche, dor
fait tant de cas parmi vous, & qui
fond n'étoit qu'un (*b*) Quakre.
reprenons le fil de notre Diſcours
différentes manières dont j'attaque
tre Religion.

Ecoutez ce que j'ai répondu à la
ſultation de Mad... dans ma fam
Epitre à Uranie, que le Parlement
viſa de condamner au feu.

(*a*) Mot favori & tranchant de M. de Voltaire,
les choſes les plus douteuſes & les plus fauſſes.
l'expédient par lequel il ſe tire de tout, & décide

(*b*) *Tome 7. pag. 106.*

Tu veux donc, charmante Uranie,
je fais une amère et libertine nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
religion ; arrache le bandeau,
expose à tes yeux le dangereux mystère
mensonges sacrés, dont la ruse est remplie ;
Et qu'enfin un Philosophe
une à jamais ta bouche au flambeau,
Et ta raison de toute vue
à pousse la chaîne des erreurs de tes pas,
Religion, imposture, prestige,
ce n'est pas assez pour tes égarements,
c'est encore à tout cela de condamner.
Examinateur téméraire,
ces paroles, d'où tes reproches,
ces vils propos du sanctuaire
[illegible] et [illegible], que l'Europe révère,
[illegible] d'une autorité sûre
[illegible] pour [illegible],
Mais à Sainte qui n'y connaît,
[illegible] devant ton tribunal qui n'éclaire
[illegible] Temple, avec un front sévère,
[illegible] Dieu que je devrais craindre,
à qui tous devons pour être malheureux,
Qui nous donna des sens coupables ;
Pour avoir droit de nous punir,
[illegible],
Et nous [illegible] des [illegible]
Des [illegible] plus épouvantables.
[illegible]
Ils ont [illegible], mais [illegible] pour [illegible]
[illegible]

On ſuprime ici plus de 80 *vers, remplis d'imputations ſi atroces, & de blaſphèmes ſi affreux contre le Créateur & contre Jeſus-Chriſt, qu'on n'oſe les expoſer aux yeux du Public. L'Auteur, après avoir feint que Jeſus-Chriſt lui aparoît & lui reproche ſon Incrédulité, continue ainſi :*

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'eſt à toi de chercher l'obſcure Vérité;
A toi que la Nature honora d'un Génie
Qui ſeul égale ta beauté.
Songes que du Très-Haut la Sageſſe immortelle
A gravé de ſa main, dans le fonds de ton ame,
La Religion Naturelle.
Crois que ta bonne-foi, ta bonté, ta douceur
Ne ſont point les objets de ſa haine éternelle,
Crois que, devant ſon Trône, en tout tems, en tout lieux,
Le cœur du Juſte eſt précieux.
Crois qu'un Bonze modeſte, un Dervis charitable,
Trouve plutôt grace à ſes yeux,
Qu'un Janſéniſte impitoïable,
Ou qu'un Jéſuite ambitieux.
Eh ! qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore :
Tout homme le connoît, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas beſoin de nos vœux aſſidus :
Si l'on peut l'offenſer, c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos Vertus,
Et non pas ſur nos Sacrifices.

Voilà le centre & les principes auxquels ſe raporte tout ce que j'ai dit

des Ouvrages Liez-les avec le
tour, & vous verrez que c'est une
manique.

Sacrécan, dit-elle à Grace, après
avoir aussi vu un Jesus-Christ
ur la Religion, on ne peut pas sou-
tenir vous ne voyez parfaitement,
ar Celle-là vaut une autre qui n'a
re, c'est que vous & vos Lecteurs
enegnez à l'Eglise dans vos Ecrits,
ui allez vous vos efforts pour le
r vous exigez & avez raison
s. Dans une campagne expédi-
ou même dans la société ordinaire,
vous tombez tout de suite;
s vous entrez bientôt avec la
le & la chere. Un Catholique ne
ne pour ce qu'il est, un Protestant
ne qu'il lui a laissé, un Pare
ron ce que : la main mettoit que
enier vaincu & l'Alcoran, on ge-
a personne ne songe à ou cou-
t quand il se sont vus, & aucun
ous ne veut convenir qu'il est Pro-
tant une étrange Religion, & le
: Orbes disciples, qu'ils aiment ou
emmerde-ont aussi-tôt quelques!
ulpare de vos Ecrivains voient
leurs Ouvrages, ils y trouveront
iques corrects en votre faveur.

mais ſi groſſiers que perſonne n'y eſt trompé. S'ils ſont repris par le Miniſtère public, ils donnent ſur le champ les *Rétractations* les plus fortes & les plus humiliantes; je ne parle pas de la ſincérité. Quoi ! ſeriez-vous contredits par la conſcience, confondus par la vérité, dépourvus de réponſes, arrêtés par la politique, effraïés par la crainte du public qui ſe ſouléve contre vous ? Ces motifs combattroient bien votre cauſe. Quelle idée nous donnez-vous d'une Religion que vous abandonnez ſi promptement ? Je me rappelle que de tous les tems les Hérétiques ont eu pour maxime générale de déguiſer ou de renier leurs ſentimens, quand on le leur demandoit. Ils ne ſympatiſoient point avec la lumière. Excuſez, je vous prie, la liberté de ma comparaiſon.

La prudence inſpire, me dit l'Oracle, la conduite que tiennent nos Ecrivains. Les préjugés ſont encore trop forts, & la lumière trop foible, pour ſe déclarer ouvertement. Ceci eſt réforme d'une Doctrine illuſoire, heureuſement enracinée dans les Il faut que la Philoſophie ait fa progrès avant de s'en déc[illegible] ſectateurs. Donnez-vo[illegible]

verrez que nous nous montrerons
ur à visage découvert.
n'en suis pas bien convaincu, lui
ıdis-je. Le Livre de l'avenir est un
: bien obscur & bien incertain pour
ɔmmes; ils y voient volontiers les
ıéties & le succès des projets qui
attent. Tout ce que l'on peut dire
à présent, c'est que le passé ne
donne pas de grandes espérances.
en attendant, si vous regardez vo-
ntreprise comme une réforme de
ilosophie, que vous voulez rendre
eure par une autre dont la Vérité
paroît sûre, pourquoi rougir des
nens nouveaux? Dès les commen-
ns du Cartésianisme, tous les gens
rit se disoient Cartésiens. Dès que
ystème de Newton parut, une foule
hilosophes se fit gloire de le soute-
autement; & aucun de vos Mes-
s n'ose avouer le Déisme, le Ma-
lisme, ni la Religion purement na-
le. Pourquoi cela?
e sont [illegible], me répondit l'O-
: avec [illegible] pour moi, je dis
mens[illegible] Non seulement
: diffi[illegible] convi
les h[illegible]
ment [illegible]

ligion ; mais je les ai fait imprimer publiquement dans le Recueil de mes Ouvrages. Mon nom eſt à la tête, & mes diſciples (*a*) n'oſent encore mettre le leur.

Par exemple, vous regardez comme un miracle éclattant en faveur de votre Religion, qu'elle ſe ſoit établie dans le monde malgré les obſtacles qu'elle avoit à vaincre de la part des Empereurs Romains, & de leurs Miniſtres dans les Provinces, que vous dites avoir répandu des torrens de ſang, pour détruire juſqu'au dernier des Chrétiens : & moi, pour vous enlever cette preuve de la Divinité du Chriſtianiſme, je ſoutiens hardiment, dans mon *Hiſtoire Générale*, que c'eſt la plus chimérique de toutes les illuſions. » L'ignorance (*b*) ſe repré» ſente d'ordinaire ces Princes, & ſur» tout Dioclétien, comme un ennemi » armé ſans ceſſe contre les Fidéles, &

(*a*) D'environ trente Brochures que ces MM. ont données pour établir leurs différens ſyſtêmes, aucun n'a oſé mettre ſon nom que M. Touſſaint ; encore l'a-t-il défiguré, en le gréciſant ſous celui de *Panage*.

(*b*) *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, chap. 5. Liſez tout le chapitre où cette matière eſt traitée, & vous verrez ſi le langage que je fais tenir ici à l'Auteur, eſt autre choſe que le développement de ſes paradoxes ſur ce point, démentis par toute l'Hiſtoire. Il faudroit un Livre, pour en refuter toutes les abſurdités.

-tion regne comme une S. Barthelemi -continuelle -. Vain prejugé que je laiſſe aux Baronius, aux Pagi, aux Ruinart, aux Bofinet, aux Fleury, aux Tillemont. Il eſt vrai que je n'ai jamais perdu mon tems, comme eux, à etudier les anciens monumens de l'*Hiſtoire Eccleſiaſtique*. Mais en revanche, j'ai bien lû la judicieuſe & ſincere Diſſertation du ſavant Dodwel, ſur *le petit nombre des Martyrs*. C'etoit un excellent Caractere, rempli de l'eſprit Philoſophique, s'il y en eut jamais en Angleterre, & de qui j'ai appris beaucoup de bonnes choſes. La lecture de ſes Diſſertations m'a tenu lieu d'une infinité de Livres que je cite, & que je n'ai jamais vus.

Je veux donc vous aſſurer ſur ſa parole, qu'il n'y a pas eu la millieme partie des Martyrs, dont vos Hiſtoriens anciens & modernes ont fait mention. Les roues, les chevalets, les ongles de fer, les chaudieres bouillantes, les buchers ſont autant de fables inventées dans les ſiecles d'ignorance & de ſuperſtition, par les [illegible] des Legendes. N'allons point rem[illegible] ces remplis de fa[illegible] pour trouver un [illegible] dans l'eſta[illegible]

Insensiblement il gagna du terrein, & s'étendit naturellement, comme toutes les Sectes de l'Erreur & de la Philosophie : voilà le fait & la vérité.

»Ce qui est de certain, c'est que le »génie du Sénat ne fut jamais de perse»cuter personne pour sa croïance ; & »aucun des Césars n'inquiéta les Chré»tiens jusqu'à Domitien «. Je n'en excepte pas même Néron. Je sais ce que Suétone, Sulpice Sévére & Paul Orose ont dit des cruautés horribles que ce Prince inhumain fit souffrir aux Fidéles, & la vive peinture que Tacite nous en a laissée. Dodwel est bien bon d'en convenir. Pour moi, je nie tout, & je récuse leur autorité.

Il s'en faut bien que je représente Trajan, Marc-Aurele & les Antonins, comme des Princes capables de verser le sang. J'assûre expressément qu'ils ne furent point persécuteurs. Il est v[illegible] les Apologies de S. Justin, de T[illegible] d'Athénagore, leur furent [illegible] pour les conjurer, & en mê[illegible] Sénat, de ne pas souffrir qu'[illegible] rir les Chrétiens par le seul m[illegible] Religion. Mais, ou il faut q[illegible] vrages, qui portent leur nom, posés, ou que les [illegible]

ſes d'oſer parler ainſi à des Empe-
qui ne perſécutérent jamais per-
. J'en dis autant de l'Apologéti-
le Tertullien.
nalement Lactance & Euſèbe, té-
oculaires de ce qui ſe paſſa dans
& dans l'Egypte par les ordres de
letien, raportent des cruautés ſans
re, & telles que l'on ne conçoit
nment les hommes ont été capa-
e s'y livrer. Je ſuis convaincu que
le de ces deux Hiſtoriens avoit
ffé leur imagination, & qu'ils ont
ir ce qui n'exiſta jamais.
l'égard de tant d'*Actes de Martyrs*,
és par Dom Ruinart, ce Béné-
ſupertitieux & fanatique; ce ſont
de pieuſes rêveries, enfantées
e cerveau des anciens Moines ſes
ères. Dodwel n'y penſoit pas,
il en a reconnu la plus grande
[redacted] tiens la gloire
rendre té-
compre-

né les mêmes qualités aux Indie
vingt endroits de mes Ouvrage
préconiſé Socrate, Platon, Ar
Titus, Trajan, Marc-Aurele,
nin, Julien & tant d'autres Païen
je dis s'être rendus dignes des
penſes immortelles, dont je le
couronnés. J'ai cru même devoir
juſtice à Mahomet & à ſes Diſ
des ſages maximes & de la bon
duite que j'avois reconnues en

Il étoit naturel que, dans une
re *Générale*, où je parle de tous
cles, de tous les Peuples, de
les Religions, je fiſſe un chapitre
le des Chrétiens; que je diſſe
choſe de Jeſus-Chriſt, après av
loué *Confucius*; que je donn
moins à entrevoir la rapidité i
vable, avec laquelle l'Evangile
pandu en moins de deux ſiéc
qu'aux extrêmités de l'Univers
il a changé la face, comme j'ai
qué les progrès immenſes du M
tiſme dans ſes trois premiers rég
ſin on devoit s'attendre que
quelque choſe de la ferveur d
miers Chrétiens, & de tant de
génies, parmi les Apologiſtes &
res qui ont écrit en faveur du

leur donner les titres de ſuperſtitieux de fanatiques. Je ſuis tolérant pour to tes les Religions du Monde ; il n'y a q la leur qui me ſoit odieuſe.

Il en eſt un ſur-tout qui a échauffé i bile plus que tous les autres, par certain projet qu'il avoit conçu, m qu'il n'a pu exécuter. C'eſt ce *Bla Paſcal* (*a*) ſi célébre dans le Monde ſ ſes découvertes, par le ſeul Ouvra qu'il a donné, & par les matériaux q amaſſoit pour en compoſer un autre la Religion. Les principes qu'il dev y développer, ſont tellement oppoſés a miens, que je n'ai pu les lire, ſans être couroucé juſqu'au fonds de l'a A peine eus-je parcouru ſes *Penſées*, q je pris la plume pour les refuter ; m la colere qui me tranſportoit, m'oſ

(*a*) *Voïez* le portrait contempteur, qu'il en fait une de ſes *Epîtres* au R. de P. *tom. 6. pag.* 205. L teur des *Penſées Philoſophiques* en juge tout diffé ment, *n.* 14. » Paſcal, dit il, avoit de la droi » mais il étoit peureux & crédule Eloquent Ecri » & Raiſonneur profond, il eût ſans doute é » l'Univers, ſi la Providence ne l'eût abandonné à » gens, qui ſacrifierent ſes talens à leurs haines » qui ne méritoient pas d'être ſes diſciples «. Con qui pourra ces caractères diſparates de peureux crédule, de raiſonneur profond, de beau génie pable d'éclairer l'Univers, ſupérieur à tout Poet-R Voilà comment ces Meſſieurs s'accordent avec eux mes, & les uns avec les autres. Voilà l'uniformi leur ſyſtême & leur judiciaire.

la raison. Au jugement de tous les ſenſés, on ne me reconnoit point un Ecrit ſi pitoiable ; & je le tiens même, quand, à tête repoſée, je mes *Remarques*. La chienne de Bro- e ! Elle m'a fait mille fois plus de , que je n'en comptois faire à ce *Mi- ope ſublime, ennemi du genre humain.* demande donc un peu d'indulgen- n Public pour cette éclipſe paſſa- , arrivée à mon génie, capable cer- ment de faire mieux ſur d'autres ſu- ; & j'en reviens au jugement que prononcé ſur moi-même. » Quelle ance (*a*) ne dois-je point avoir, i qui, né avec des talens ſi foibles, ablé de maladies continuelles, (& illeurs ſi rempli de préjugés), n'ai le don de bien imaginer, ni la pa- nce de corriger, par un travail aſſi- , les défauts de mes Ouvrages «.

Oracle parloit depuis long-tems, vec tant de feu, qu'il en étoit ſortié ors de lui-même. La dernière ré- ion avoit ſur-tout extrêmement af- é ſon ame. Il nous congédia, en s diſant de revenir le lendemain, ce qu'il avoit de nouvelles choſes à xpliquer.

(*a*) Préface ſur la Tragédie de Mariamne.

Comme mon Introducteur m'a trahi ſur mes premières confiden je ne m'aviſai pas de lui en faire de velles. Je me contentai de réfléc part moi, ſur les horreurs que l'O venoit de nous débiter avec ent ſiaſme. Il m'auroit été facile de le fondre ſur tout ce qu'il m'avoit av dans nos deux Converſations. Mai réfutation diſcutée auroit trop cou diſcours ; elle nous auroit écartés n'auroit point fini, & la chaleur diſpute auroit bientôt rompu tout merce. C'eſt ce que je ne voulois Mon deſſein étoit de laiſſer parler M Voltaire en toute liberté, & de me vrir du voile de la politeſſe & de miration, pour voir juſqu'où il port l'excès de ſes égaremens. C'eſt le que je pris encore dans les Conv tions ſuivantes.

CONVERSATION.

prétexte de liberté de penſer,
. de Voltaire ſe contredit par-
ut. Il ne veut plus reconnoitre
mmortalité de l'Ame. Il vou-
oit établir le Matérialiſme. Il
us égale aux Bétes, ou méme
us place au-deſſous d'elles. Il
ſphème contre le Créateur &
utre ſes Ouvrages. Il voudroit
ruire la liberté pour établir
Fataliſme. Tout ſon ſyſtème
uve qu'il eſt Manichéen.

rouvai l'Oracle bien remis de l'é-
n où je l'avois laiſſé la veille, &
à ſon air ſerein, qu'il étoit de fort
: humeur. Eh bien, me dit-il,
diſcutames hier le fonds de votre
ianiſme, examinons aujourd'hui
ues-uns de ſes Dogmes. Dans ce
ai le plus admiré en Angleterre &
uſſe, parmi les grands avantages
traits de ſageſſe que je trouv

dans ces deux Roïaumes, rien ne m
fait tant de plaiſir que *la Liberté* ineſt
mable, acordée à tout particulier, d
penſer, de dire, d'écrire & de fai
tout ce qu'il veut. De-là naît une infinit
de Livres ſavans & admirables, où l'o
plaide pour & contre la cauſe de tou
les ſentimens & de toutes les Religion
Voilà ce que ne connoiſſent pas vo
timides Croïans qui, ſe renferman
dans la ſphére étroite d'un ſeul parti
ne donnent aucun eſſor au génie, t
aiment mieux le voir languir, que d'o
ſer franchir les barrieres des préjugé
conſacrés par l'imbecillité de leurs pe
res. De telles chaînes ne ſont pas faite
pour moi. J'aime à voïager dans toute
les régions de l'Eſprit humain, & quel
ques fois à m'y égarer volontairemen
Je crois y voir de nouvelles beauté
Que m'importe ſi les autres ne les re
gardent pas comme telles, il ſuffit qu'e
les me plaiſent. Telle idée me flatte au
jourd'hui que je rejetterai demain. E
un ſot qui ne trouve pas toujours da
probabilités & des vraiſemblances pou
contredire les Vérités le plus univer
ſellement reçues, & celles mêmes qu'
a établies.

J'ai cru, par exemple, pendant u
ter

[illegible]

quoi amuſer tous les partis, & rien qui puiſſe les contenter. Je doute de tout ce qui concerne cette matiere; & je ne veux pas aller plus loin que Newton, »qui ne s'étoit (*a*) point fait de ſyſtême »ſur l'Ame, ni ſur la maniere dont elle »eſt unie au corps, & ſur la formation »de ſes idées. Il croïoit ſeulement qu'il »étoit poſſible qu'il y eût des millions »d'autres ſubſtances penſantes, dont la »nature pouvoit être abſolument diffé»rente de la nature de notre Ame... »Ennemi des ſyſtêmes, il ne jugeoit »de rien que par analiſe; & lorſque ce »flambeau lui manquoit, il ſavoit s'ar»rêter «. Or comme l'analiſe ne démontre ni la Spiritualité ni l'Immortalité de l'Ame, il a dû être abſolument indécis ſur l'une & ſur l'autre; & c'eſt auſſi à quoi je m'en tiens.

L'Analiſe démontre ſi peu ces deux points, que tout ce que M. Loke a dit de mieux dans ſon Traité de l'*Entendement* eſt » que nous n'avons pas aſſez »de connoiſſance de la Nature pour oſer »prononcer qu'il ſoit impoſſible à Dieu

(*a*) *De l'Ame & des Idées*, tom. 9. pag. 98. On prête ici des ſentimens fort injurieux a la mémoire de M. Newton. C'eſt à ſes Diſciples à le venger. On ne lit rien de tel dans ſes Ouvrages. M. de Voltaire ne l'a jamais vue; ſur quoi eſt-il donc fondé?

»d'ajouter le don de la penſée à un Etre »etendu quelconque ... Celui qui peut »tout, ne peut-il pas faire penſer un »Etre materiel, un atôme, un élément »de la matiere ? *On* (a) affirme que Dieu »ton croioit la choſe poſſible auſſi que »Loke ... Cependant affirmer que la »matiere penſe en effet, *parceque Dieu* »a pu lui communiquer ce *don*, ſeroit »le comble de la témerité, mais affir»mer le contraire eſt-il moins hardi ? « Pour moi je ſuis ſi convaincu de cette importante Verité, que je l'ai repetée plus de trente fois dans mes Ouvrages.

J'en ai fait la reflexion en les liſant, pris-je la liberté de dire à l'Oracle ; & je n'ai jamais pu comprendre *pourquoi* vous y reveniez ſi ſouvent. Car enfin, vous convenez qu'on ne peut affirmer que la matiere penſe ; & vous vous en tenez à demander ſeulement qu'on vous acorde la poſſibilité du fait. Eh bien, quand les Croïans en conviendroient, je ne vois pas que cette *poſſibilité* intereſſe plus que la poſſibilité de mille

(a) Voilà la grande reſſource de M. de Voltaire, pour hazarder les plus groſſieres fauſſetés. Il faut toujours parler cet *On* chimérique. *On* aſſure, on a dit, on a fait imprimer, &c. Eh ! ne ſait-il pas bien lui-même un menteur ? Les Ecrivains judicieux & ſenſés ſe gardent d'emploïer une pareille formule.

mondes, différens de celui que nous habitons. Pourquoi donc rapellez-vous cette queſtion à tout propos ? Je n'en aperçois ni l'objet ni la conſéquence.

Je le crois, me répondit l'Oracle, & bien d'autres que vous ne pénétrent pas plus loin. Si je n'avois pas des vûes, pouvez-vous penſer que je ramenerois ſi ſouvent, comme importante, une queſtion qui vous paroît frivole, & qui l'eſt en aparence ? Puiſque vous venez ici pour vous inſtruire, je vais vous découvrir ce ſecret. Regardez-moi comme un bon pere de famille, plus que ſexagenaire, qui plante des avenues & des forêts, dont il ne jouira jamais, & que ſes neveux ſeuls verront dans leur beauté. Je ne me flatte pas que l'hypothéſe de Loke ſera reçue de mon vivant. Mais à force de la répéter & de la rendre plauſible, j'eſpere qu'un jour on la regardera enfin comme telle; & de cette poſſibilité une fois convenue, mes ſucceſſeurs n'auront plus qu'un pas à faire pour paſſer à la réalité.

Quand on aura acordé que *la matiere quelconque* eſt ſuſceptible de penſée, on ſe détachera bien-tôt de recourir pour cela à l'Ame, que Newton apelle

une ſubſtance incompréhenſible ; on prouvera aiſément que Dieu communique par ſa Toute-puiſſance (*a*) nos idées à nos ſens ; on le ſera voir par la conſtruction même de notre corps, dont chaque partie a ſes propriétés differentes, & a été formée dans cette vûe. Ce ſera leur configuration particuliere, qui déterminera l'eſpéce de nos penſées. Celles-ci deviendront communes aux Bêtes, qui ſont pourvûes des mêmes ſens que nous. On comprendra déſormais comment Archiméde ne differe d'une Taupe que par une plus grande perfection des organes, & comment un enfant n'eſt eſſenciellement rien de plus qu'un petit chien, ainſi que je l'ai avancé. On concevra que les deſirs & les plaiſirs phyſiques ſont auſſi naturels & auſſi licites aux hommes qu'aux animaux ; & comme il ſeroit abſurde de dire qu'il y a dans une autre vie des peines & des récompenſes pour

(*a*) *Voiez* le chap. ſur l'*Ame*. Vous y trouverez que M. de Volt[illegible] lement aux Bêtes ſur le pl[illegible] nous ou aux Bêtes à le re[illegible] au-deſſous d'elles. Voici [illegible] la raiſon de l'Homm[illegible] ndeſſous des connoiſſ[illegible] que nous apellons â[illegible] pag. 91. Ainſi nous v[illegible]

maux, on ſentira le ridicule de croi
qu'il y a quelque choſe à eſpérer o
craindre pour les hommes. La démo
ſtration en eſt complette ; puiſque l
uns & les autres ſont uniquement de
même nature, c'eſt-à-dire, compoſ
de la ſeule matière, dont l'organiſatic
qui eſt le ſujet où réſide la penſée,
diſſout après la mort. Qu'on vien
après cela ménacer le genre humain
la damnation éternelle. Voilà où j
veux venir en acoutumant les homm
peu à peu à croire que la matière
ſuſceptible de penſée. Je poſe les fon
mens de l'édifice. Mes diſciples en ſav
le plan ; ce ſera leur affaire de l'éle
quand le moment en ſera venu.

Aſſurément, répondis-je à M. de V
taire, vous aviez bien raiſon de di
que ni moi ni beaucoup d'autres ne cc
prenions pas le fin & toute l'étendue
votre projet. Il eſt vaſte, ſolide &
gne de vous. Je ne vois qu'une di
culté dans le ſuccès de ſon éxécuti
C'eſt que tout porte ici ſur une ſim
poſſibilité, qui eſt de ſavoir ſi la matiè
peut être ſuſceptible de la penſée.
quand on vous l'acorderoit, croïe
vous qu'on ira tout d'un coup conclu
qu'elle penſe en nous ? Parce qu'u

mauvais bon mot de Socrate ; & qu'il étoit auſſi peu avancé ſur la connoiſſance de lui-même, que le plus ignorant de tous les hommes. Je ne ſçaurois croire que ce génie ſublime s'y ſoit aſſez mal pris pour n'aquerir que des incertitudes ſur ſon Ame. N'eſt-ce pas bien la peine de conſumer ſon eſprit en frais, pour ne découvrir que des raiſons de douter, tandis que tout le monde en connoît d'invincibles, qui démontrent la néceſſité de croire ?

Puiſque vous m'avez permis les réflexions, ſouffrez que j'en faſſe quelques-unes ſur ce que vous venez de dire touchant la poſſibilité de la penſée comme propriété de la matière. Vous ſupoſez cette poſſibilité comme une vérité que perſonne ne conteſte ; & moi je penſe que c'eſt un tiſſu d'abſurdités, dont les preuves peuvent être portées juſqu'à l'évidence & à la démonſtration.

J'obſerve d'abord que vous n'êtes pas ſûr de votre fait, puiſque vous dites »qu'affirmer que la matière penſe en ef»fet, parceque Dieu a pu lui commu»niquer ce don, ſeroit le comble de la »témérité «. Voïez votre grand Panegyriſte *La Mettrie* dans ſon *Traitté de l'Ame*, dans ſon *Homme machine*, &

dans ſon *Homme plus que machine*. Il eſt plus franc du collier que vous. Il dit nettement, & s'efforce même de prouver que toutes nos penſées ſont des modifications de la matière ; & malgré les éloges pompeux dont il vous comble, vous prononcez un arrêt foudroiant contre lui. Je n'aime pas cette guerre civile entre les gens du même parti. Elle ne marque pas l'union que la vérité met toûjours parmi ſes diſciples.

Je ne ſais ſi c'eſt par reconnoiſſance, ou par réflexion, ou par diſtraction, ou par oubli de votre premier ſentiment que vous êtes tombé dans le ſien. *Je ſuis corps* (*a*) *& je penſe : je n'en ſais pas davantage*, diſiez-vous en 1742. Voilà qui eſt clair. C'eſt déclarer hautement que vous ne connoiſſez dans l'homme rien autre choſe que ſon corps.

D'autres réflexions vous ſont venues avec le tems. Le cri public & un peu de honte vous ont aparemment fait ſentir en 1757, que vous vous étiez trop avancé, & trop mis à découvert par cette belle phraſe : *Je ſuis corps & je penſe ; Je n'en ſais pas davantage ;* car on ne la trouve plus dans votre édition de Paris. Vous vous bornez à ſoutenir ſer-

(*a*) *Lettres Philoſophiques*, art. de Loke.

ment que la matière eſt ſuſceptible de penſée.» Cette idée (a) vous paroît »digne de Dieu, ſi quelque choſe en eſt »digne «. Prenant enſuite le ton dévôt & ironique, vous nous apoſtrophez ainſi : « Nous n'oſons affirmer que le »Maître abſolu de tous les êtres ne puiſ»ſe donner auſſi des ſentimens & des »perceptions à l'être qu'on apelle ma»tière.... Tout cela nous a fait naître »le ſoupçon, que, s'il le vouloit, il »pourroit faire ce préſent à un atôme, »conſerver à jamais cet atôme & ſon »préſent, ou le détruire à ſon gré..... »Vous bornez la puiſſance du Créateur, »qui eſt ſans bornes, & nous l'étendons »auſſi loin que ſon exiſtence. Pardon»nez-nous de le croire tout-puiſſant, »comme nous vous pardonnons de re»ſtraindre ſon pouvoir «.

Nous ſommes bien reconnoiſſans de l'indulgence que vous avez pour nous; mais il ne nous eſt pas permis d'avoir le même ſentiment à votre égard. Nous croïons même devoir vous déclarer que vous êtes dans des erreurs très-groſſieres ſur la nature des choſes & ſur la puiſſance de Dieu.

Des hommes qui prétendent éclairer

(a) Voïez tome 7. chap. 34 & 35.

former la Philosophie. Les gens humains que ces vertus, ignorent-ils que l'Être suprême, en faisant naître de ses ouvrages, leur a donné caractères qui les différencient des autres, & les rendent inaliénables eux, les attributs, des propriétés communicables aux autres espèces? savent-ils pas que les essences des ne peuvent pas changer, qu'un ne peut pas demeurer ce qu'il est, même temps devenir autre chose, ces qualités & modifications propres peuvent s'allier avec celles d'une autre ou d'une facilité, à qui le pouvoir a imprimé une nature essentiellement différente, en un mot, qu'il peut pas faire qu'une chose soit telle ne soit pas?

Dieu, dans toutes ces circonstances a voulu borner son pouvoir, en faisant de toute éternité, l'ordre de vers, il a commencé de se donner à même les impossibles. Qu'y a-t-il à l'ordre moral, & qu'y a-t-il dans ordre physique.

Ne peut pas faire que ce qui est bien soit en même temps répréhensible, que soit digne de récompense, mérite châtiments, que ce qui est vertu,

bon, juſte, ſaint; ſoit vice, mauvais, injuſte, criminel.

Il ne peut pas faire qu'un homme ſoit un cheval, qu'un éléphant ſoit une fourmi, qu'une pierre ſoit un aſtre; que le feu ait les qualités de l'eau, que l'air ait celles de la terre, qu'un quarré ait la figure d'un triangle, qu'aucune eſpèce de poligone ait les propriétés d'un cercle; que la racine d'un arbre en ſoit la fleur, la feuille ou le fruit; que le blanc ſoit tout à la fois noir, jaune ou bleu; que les modifications conſtitutives d'un métal ſoient en même tems celles d'un autre métal. En un mot chaque être doit néceſſairement conſerver ſon caractère conſtitutif.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe changer la nature, la configuration d'un être, & de celui-ci en faire un autre. Ces métamorphoſes au contraire ſe répétent ſans ceſſe dans la nature par les diverſes formes que prend la matière. Mais l'être changé, n'eſt plus ce qu'il étoit ſpécifiquement; il devient un Etre différent.

Ces vérités inconteſtables, que les enfans comprennent, ſont la ruine déciſive de votre ſyſtème ſur la poſſibilité de la penſée dans la matiere. Un Philoſophe ne doit avancer que ce qu'il

;oit, & rien de ce qui révolte les
ons communes. Or, a-t-on jamais
;u dans elle autre choſe que l'éten-
, la diviſibilité, la péſanteur, la
eur, l'inertie & la capacité paſſive
e tranſportée d'un lieu à l'autre ?
:s-moi, je vous prie, par laquelle
es propriétés elle pourroit devenir
tre intelligent ? En convenant, com-
vous le faites, que ce ſeroit le com-
de la témérité de ſoutenir que la ma-
: penſe en effet, c'eſt reconnoître
la penſée ne lui eſt pas eſſencielle,
; qu'elle en ſeroit ſeulement une
lification accidentelle, comme tou-
:elles dont la matière eſt ſuſcepti-
Or, à quelle qualité raporterez-
s cette modification ? Sera-ce à l'é-
lue, à la péſanteur, à la couleur,
poligones, à l'inertie, au mouve-
it ? La penſée ſera donc longue,
e, colorée, à pans, inerte ou mo-
? Il le faut néceſſairement ; puiſque
natière n'eſt pas capable d'autres
lifications.
upoſons un pié cube de matière
ſante. Sera-ce la totalité, ou ſes dif-
ntes parties qui auront des idées &
ſenſations ? Si c'eſt la totalité, il
ra donc tout ce volume de matière

pour penſer; on n'en pourra rie
trancher, ſans affoiblir ou dimin
faculté & les actes de l'intelligence
moindre quantité ne ſera pas ſuffiſ
& n'aura que des moitiés, des t
des quarts de penſées, ou quelq
unes lui manqueront entièrement:
des abſurdités groſſieres & révolta

Mais j'en vois bien d'autres,
ſentimens & les perceptions peu
être attachées à différentes partie
la matière, ou à des atômes, co
vous le dites. Afin de me faire m
entendre, je prends le corps hu
pour exemple, d'autant plus que
le vrai ſujet dont il s'agit. Dans le
ſtème du Matérialiſme, c'eſt par la
poſition propre & particulière des c
nes que s'opérent nos perceptio
nos ſentimens. L'une de ces diſpoſi
organiques me donnera la facult
voir; une autre, la faculté d'enten
celle-ci ſentira les odeurs; celle-là
cernera les goûts; d'autres ſeron
ſtinées aux réflexions ou à la méme
aucune de ces parties ne ſera propre
fonctions de l'autre.

Or, s'il n'y avoit point d'autre
culté penſante ou ſentante dans l'h
me que ces parties organiques, je

que jamais il ne pourroit connoî-
s différentes ſenſations, les com-
entr'elles, ni juger de celle qui
te le plus. Il faudroit pour cela
l'organe de la vue pût ſavoir ce
paſſe dans celui du goût; celui-
ns l'organe de l'ouie, de l'odo-
le l'entendement, de la volonté;
là ce qui eſt phyſiquement im-
ple, ſans une faculté commune &
relle, à laquelle toutes les autres
portent. Je vais vous le demon-

s diverſes parties de la matière
ent chacune leur Tout à part;
s ſont divisibles, différentes, in-
ndantes, abſolument incommuni-
s l'une à l'autre. Celles dont nous
ns le ſont d'autant plus entr'elles,
eur configuration eſt ſupoſée eſ-
ellement différente. Elles ne peu-
donc avoir ni rapport ni com-
e mutuels. La faculté organique
erroit, conſerveroit toûjours pour
ſa deſtination; celle de l'ouie n'
t pas entendre la faculté du g
elle de l'odorat; l'organe qui
it ou qui combine ſeroit à jam
pable d'avoir les ſenſa
s couleurs. Il eſt do

que nos ſentimens & nos pe
ſoient uniquement attachées à
tes parties de la matière ; puil
connoiſſons toutes les impre
nos ſens. Chaque Etre naturel
figuration & ſes modifications
ni le contact ni le mouvemen
vent les communiquer à un au
tez enſemble un globe, un qu
fleur, un grain de froment, u
agitez-les tant qu'il vous plaira
verrez ſi la nature & les cara
l'un ſe communiquent jamais
Il en eſt de même de nos or
leur proximité, ni leur union
corps ne peuvent faire paſſer
l'autre les opérations qui leur
pres. Sentez donc l'impoſſibi
penſée dans les différentes par
matière. Cette folle prétentio
ſe tout l'ordre établi par la Sag
nelle.

N'importe, pour ſoutenir vo
vous emploïez un raiſonner
nous n'aurions jamais attendu
loſophe tel que vous ; & l
»Nous (*a*) découvrons tous
»des propriétés de la matière
»dire, des préſens de Dieu,

(*a*) Tome 7. chapitre 35. ſur l'Ame, p
»

avant nous n'avions pas d'idées
us avons d'abord défini la matière
: inhérence étendue ; ensuite nous
ous reconnu qu'il falloit y ajouter
olidité, quelque tems après il a
u admettre que cette matière a
: force qu'on nomme vive ;
; après cela nous avons été tou
mes d'être obligés d'avouer que
matière grave. .. Ainsi que le feu
mentaire se rend point au centre
mme les autres corps, mais qu'il
chappe du centre en lignes droites de
s côtés ... Dou vous voulez con
e que la possibilité de la pensée dans
affere, que nous ne concevons pas
ura-t-on pourra bien être quelque
une découverte que le tems nous
nira.

ans quelle histoire de la Philoso
: avez-vous lu que les propriétés
nelles de la matière sont de pe
rentes que par degrés & même dans
derniers tems ? Toute la terre vous
. que depuis Adam personne n'a
nu que la matière est une substance
nue, par conséquent solide, cer
t vers la terre qui est son centre,
nnie par elle-même, & que par
caractère propre au feu, il semble

faire des efforts pour fuir ſon foïe
remonter à la prétendue ſphère qu
attribuoient les Anciens. Les enfa
tous les ſiécles ont connu ce natu
me qui frape les ſens, & vous no
donnez comme une découverte
cieuſe de la Phyſique, qui nous fa
pérer qu'avec le tems nous déco
rons auſſi la poſſibilité de la penſée
la matière. Une cauſe eſt bien dé
fée, quand on eſt obligé pour l
fendre d'en venir à de tels argu
Moi, je raiſonne tout autremen
vous, & je dis: Puiſque de toi
tems on n'a connu pour propriét
ſencielles & homogènes de la m
que l'étendue, la péſanteur, la c
bilité, l'inertie, la gravitation &
mobilité active, qui fluent toute
nature, on ne doit pas ſe flatter d'
couvrir des propriétés eſſencielle
contraires. Vous regardez encor
tendue, la ſolidité, la diviſibilit
péſanteur comme des *préſens* fait
le Créateur à la matière. J'oſe
prophétiſer à mon tour, que jama
Académies ne vous paſſeront la n
ni le terme. Dieu a fait à une pier
tombe ſur ma tête le préſent de
ſommer; à la pluie, le préſent d

iller ; au feu, celui de me brû-
. &c.

ous êtes revolté, reprit l'Oracle,
n'entendre soutenir que la matiere
incapable de perceptions & de sen-
ns. Préjugé & aveuglement de vo-
part.

La difficulté n'est pas moins
revenir comment la matiere pour-
it penser, qu'à devenir comment
e substance quelconque pense. Vous
yez des idées que parce que Dieu
nen veut vous en donner, pour-
oi voulez-vous l'empêcher d'en
mer à d'autres êtres... Figurez-
mment ne vis, & comment se sent-
la vie, & vous voulez que je sa-
e comment j'ai des idées ? L'Ame est
e Horloge que Dieu nous a donné
gouverner, mais il ne nous a point
de quoi le refait de cette Horloge
compose ».

Il ne faloit que de l'esprit pour pen-
ser, repondis-je à M. de Voltaire,
vous ne seroit plus [illegible]
s. Votre style & vos pha
ont des traits brillants
ues de Saint, que l'Abbé
e P. Bernard admi

qu'elles étoient d'or maſſif; mais que M. Forbin de Janſon reconnut depuis n'être que de plâtre parfaitement ſurdoré. Tels vos raiſonnemens; il faut les examiner de près pour en connoître la valeur. On y eſt sûrement trompé quand on s'en raporte à l'impreſſion que fait leur éclat.

Un Joueur de gibeciere, par ſes tours d'adreſſe, ſes propos & ſes grands mots, fait ſortir un Lapin de deſſous ſon gobelet, du nez, ou de l'oreille d'un manant. L'Imbécile tout interdit, cherche à concevoir comment le Lapin a pû être dans un gobelet, dans ſon nez ou dans ſon oreille; & voilà mon idiot qui veut deviner ce qui ne peut pas être. Comme cet Eſcamoteur (pardonnez-moi la comparaiſon) vous voudriez nous amuſer à deviner comment la matière pourroit penſer. Et moi, vous arrête dès
vous ſoutenant
bilité du fait &
dis que non-ſe
mais qu'il eſt inſ
ce qui ne peut p
vous de moi ſ
men
une

vous avez de ma simplicité, & vous avez raison. Il en est ainsi de votre système. Oui, je vous le répète : il est possible que la matière pense, parce qu'elle n'est pas faite pour cela, parce que le Créateur lui a donné une nature incompatible à la pensée, parce qu'une modification ou une modification quelconque ne puisse ni nombre, ni couleur, ni divisibilité, ne puisse être jointe ou à modification quelconque de substance qui par sa nature est nombre, figurée, colorée & divisible. Raison donc de la force à vouloir apprendre à soutenir de ces vérités insensibles.

Si vous admettiez bien en vous entendant par la raison des contraires, vous pensez que Dieu peut donner à l'Esprit les qualités & les imperfections de la matière ? Si vous croyez la chose possible, il pourra donc le rendre lui-même étendu, coloré, mobile, divisible, local, corruptible. Il en sera même de tous les Esprits ; & vous changerez leur nature. Si vous, je vous répondrai que Dieu [illegible] cette divisibilité [illegible] toutes [illegible] ni-[illegible]

que de reconnoître que Dieu même ne peut pas changer les natures & les eſſences, telles qu'il les a établies dans ſes idées & ſes volontés éternelles. Croiez-moi, ſa Toute-puiſſance eſt aſſez grande, ſans qu'elle ait beſoin que vous l'étendiez à des chimères.

Cependant vous trouvez » qu'il eſt » moins difficile de deviner comment » la matière pourroit penſer, que de » deviner comment une ſubſtance quel- »conque penſe ». Permettez-moi de vous dire que vous ſerez certainement démenti par tous les Philoſophes. Pour ſavoir à quoi s'en tenir avec vous, & fixer les deux termes de la comparaiſon, ils vous demanderont d'abord ſi vous reconnoiſſez des ſubſtances purement ſpirituelles? Si vous n'en croiez pas, vous voilà déclaré Matérialiſte, & qui plus eſt, Athée. Si vous en admettez, ils vous diront que la faculté de penſer eſt la nature même de ces ſubſtances ſpirituelles; & qu'en concevant leur nature, vous concevez dès lors comment elles penſent. De la même manière que ſi j'ai l'idée d'un cercle, j'ai auſſi-tôt celle d'une figure dont toutes les extrêmités ſont également éloignées de leur centre. Si donc je recon-

que vous n'avez pas d'idées ? Je ne ſaurois vous ſoupçonner d'une pareille rêverie ; car certainement vous croiez penſer. Voulez-vous conclure de ce mot, que nous ignorons ſi la matière n'a pas des idées ? Si c'eſt-là votre but, il eſt contradictoire à vos aveus ; & j'oſe aſſurer que la logique étoit bien loin de vous, quand vous avez tiré une conſéquence ſi étrangere au principe. Aprenez-moi donc ce que vous voulez dire par cette nouvelle objection que vous nous faites.

Mais après tout, qu'importe que nous ſachions, ou non, comment nous avons des idées, pourvû que nous en aïions. Qu'importe à l'homme de ſavoir comment les alimens ſe convertiſſent en chyle, en ſang, en chair, en muſcles, en nerfs & en os, dès que ces opérations ſe paſſent régulierement en lui ? Ce ſont des ſécrets que le Créateur n'a pas jugé à-propos de nous révéler, parceque la connoiſſance nous en étoit inutile, & peut-être dangereuſe par les fraïeurs continuelles que nous auroit cauſé la vue d'un mécaniſme auſſi fragile. Ni vous ni moi ne ſavons en quoi conſiſte la configuration métallique de l'or & de l'argent. Eh bien, ſeriez-vous

ier ou fâché par ce motif d'igno-
e, s'il vous arrivoit une ſomme
idérable de quelque main généreu-
qui auroit voulu ſe cacher, pour
ter un nouveau mérite à ſon pré-
? J'ai de la peine à le croire.
nfin, vous m'avez ajouté que « l'A-
eſt une Horloge que Dieu nous a
mé à gouverner, mais qu'il ne nous
oint dit de quoi le reſſort de cette
loge eſt compoſé ». L'Ame une
loge !... Il me ſemble qu'à tous
ds il falloit dire le corps. La penſée
ute la gloire de l'invention ; mais je
e que vous y aïez réfléchi avant
mettre au jour. Si notre ame eſt
Horloge, voudriez-vous bien me
en gros quelles en ſont les parties
ſtatique ; quelle intelligence vous
ſiez en nous pour la gouverner ?
a'à préſent nous n'avons connu dans
nme que ſon corps & ſon ame. Si
orps eſt le gouverneur, il penſe
:, il a par lui-même la prudence &
geſſe néceſſ[illegible] une
hon ſi belle &
remier rang ;
e du mérite
ſchoses de l'ame
ée, &c. &

autre qui avanceroit une telle folie, qui réfléchiroit ſi peu, & ſe démentiroit ſi ſouvent, on pourroit bien lui dire: Monſieur, votre Horloge alloit trop vîte avant hier; elle retardoit hier; elle s'arrête aujourd'hui; ſomme toute, c'eſt une Horloge en fort mauvais ordre.

Le fonds de votre embarras & de vos erreurs conſiſte en ce que vous cherchez votre ame où elle n'eſt pas. Vous voudriez vous en faire une image corporelle, & vous la répréſenter par des traits & des caractères ſemblables à ceux qui frapent nos ſens. Parceque vous ne pouvez y parvenir, vous concluez qu'elle n'exiſte point, ou que nous ne la connoiſſons pas: mais le ſens intime vous permet-il de révoquer en doute ſes opérations? Si vous vous brulez la main, vous ſentez de la douleur; vous diſtinguez cette ſenſation de celles que cauſent en vous la lumiere, les ſons, les odeurs; vous réfléchiſſez ſur elles, vous les comparez, & vous pouvez nommer celle qui fait plus d'impreſſion ſur vous. Ces opérations n'apartiennent certainement pas à la matière, quoique la matière en ſoit l'ocaſion & l'inſtrument. Voilà ce que vous confondez par une illuſion peu digne des Philoſophes.

ous objectent leurs faux raiſonne-
. Comment ne voient-ils pas que
donnoit une figure corporelle à
, on anéantiroit ſon indiviſibilité
ſpiritualité; & qu'il y a de l'extra-
nce à nous demander de mettre
leurs yeux, & de leur faire tou-
au doigt une ſubſtance que nous
s être ſpirituelle? C'eſt vouloir que
prouvions préciſément le contrai-
ce que nous avançons.
travers de tant d'obſcurités & de
tions, je crois néanmoins aperce-
aſſez diſtinctement quelque choſe
xe. N'avez-vous pas eu en vue de
ndre des doutes ſur la nature, la
alité, les opérations, & même
tence de l'ame? Dans les deux cé-
s Chapitres qui traitent ce ſujet,
ſur Loke, l'autre ſur l'Ame, vous
nez quelquefois celle-ci, *et qu'on*
une ame; vous en accordez une
bêtes, en leur donnant des idées;
attaquez plus ou moins ouverte-
ce que la Raiſon & la Foi nous en
t; d'autres fo
à l'une & à
celle à la po
la matière, &
t occupé qu

les objections, ſans jamais établir
connoître aucune vérité. Convene
le ſcepticiſme ſur toutes ces queſ
étoit votre vrai point de vue.

Vous l'avez deviné, me rép
l'Oracle, & qui lira attentivemen
deux Chapitres en ſera convainc
ſuivi le ſyſtème de Loke, qui d
de tout ſur ce ſujet. » Jamais (*a*)
»fut peut-être un eſprit plus ſage,
»méthodique, un Logicien plus ex
»Avant lui, de grands Philoſc
»avoient décidé poſitivement ce
»c'eſt que l'ame de l'homme; mais
»qu'ils n'en ſavoient rien du tou
»eſt bien juſte qu'ils aient été tou
»vis différens... Tant de raiſon
»aïant fait le raiſonnement de l'
»un ſage eſt venu qui en a fait mod
»ment l'hiſtoire... Loke oſe av
»ces paroles: *Nous ne ſerons peut*
»*jamais capables de connoître ſi u*
»*purement matériel penſe ou non...*
»moi je me vante de l'honneur d'êt
»ce point auſſi ſtupide que M. Lok

J'avoue, répondis-je à M. de
taire, que jamais paroles ne furen
répétées que celles que vous cite
l'ont été par les nouveaux Philoſo

(*a*) Lettres Philoſ. chap. 34. *ſur Loke.*

[illegible] *d'or* attribuées à Pythagore
[illegible]ent pas plus revérées parmi ſes
[illegible]ples. Cependant ſi l'on vous dé-
[illegible]re l'impoſſibilité de la penſée dans
[illegible]matière, que deviennent la belle
[illegible]ſe de Loke & ſon ſectateur ? L'un
[illegible] l'autre ne meritent plus que nos
[illegible]ris. Or nous ne ſommes certaine-
[illegible]t point en reſte avec vous ſur ce
[illegible]t.

[illegible]ais je vois quelque choſe de bien
[illegible]embarraſſant pour vous. C'eſt que
[illegible]e vous donne des démentis auſſi
[illegible]reils que nous pourrions le faire ; & lui-même ſe contredit ouvertement [illegible] les principes dont il eſt ici que-
[illegible].

[illegible]. Vous nous dites d'un ton bien [illegible]ranſ : » *Votre imagination* ni la [illegible]me ne peuvent concevoir com-[illegible]nt un corps a des idées, & compre-[illegible]z-vous mieux comment une ſubſtan-[illegible], telle qu'elle ſoit, a des idées ? « [illegible]oilà précisément ce que je vous di-[illegible]ois à l'heure : Que les [illegible]nſophes veulent *imaginer* leur [illegible] la prendre comme un objet [illegible]t que ne pouvant y par-[illegible]ſſiblement que nous n'en avons [illegible]ne nous ne la connoiſſons

tez comment Loke va vous répo
un peu mal-honnêtement.

» Je sais (*a*) que certaines gens,
» les penſées ſont, pour ainſi dire,
» foncées dans la matière, ſont port
» dire qu'ils ne ſauroient concevoi
» choſe qui penſe, &c «. Plus haut
il avoit dit : » Perſonne ne peut
» lument ignorer ce qu'il fait lor
» penſe «. Et dans (*c*) la ſuite : » V
» un petit nombre d'exemples de d
» modes de penſer, que l'ame peu
» ſerver en elle-même, & dont elle
» par conſéquent avoir des idées
» diſtinctes que celles qu'elle a du
» & du rouge, d'un quarré ou d'un
» cle «.

2°. Toûjours aveuglé par les
bres où vous vous êtes mis vous-mê
en fermant les yeux à la lumière,
nous faites ces queſtions, qui vou
paru fort embaraſſantes : » Vous ne
» cevez ni la matière ni l'eſprit ; c
» ment oſez-vous en aſſûrer que
» choſe ? Que vous importe que
» ame ſoit un de ces Etres incompré

(*a*) Loke. Eſſai Philoſ. ſur l'Entendement. ch. XXIII. n. 22. p. 241.
(*b*) *Ibid.* ch. I. n. 25. p. 74.
(*c*) *Ibid.* ch. XIV. p. 174.

s qu'on apelle *Matière*, ou un de
Etres incompréhenſibles qu'on
le *Eſprit* ». C'eſt-à-dire, ſelon
, que nous ne concevons ni notre
ni ſes penſées, & que nous n'avons
noiſſance que des ſenſations qui ſe
nt dans les organes de notre corps.
tez M. Loke.

'eſt (*a*) faute de réflexion que
; ſommes portés à croire que nos
ne nous préſentent que des cho-
natérielles : chaque acte de ſenſa-
, à le conſidérer exactement, nous
également enviſager des choſes
orelles & des choſes ſpirituelles.
dans le tems que voïant & enten-
, je connois qu'il y a quelqu'Etre
orel autour de moi, qui eſt l'ob-
le cette ſenſation, *je ſais d'une ma-*
encore plus certaine, qu'il y a au-
ns de moi quelqu'Etre ſpirituel,
voit & qui entend. Je ne ſaurois,
je, éviter d'être convaincu en
même, [redacted] l'action
e mati[redacted] &
ourroi[redacted]
ſant & [redacted]
. A vot[redacted]
, C[redacted]

tez comment
un peu mal-l
» Je ſais (a
» les penſées
» foncées de
» dire qu'il
» choſe q
il avoit
» lume
» pen
» un
» m
» jouta
» allez bea
ménagemen
drois garde
qui m'a dit
la témérité
penſe, eſt-il
de me dire
corps la fac
préférablem
Ame ou *Eſ*
la moindre
voudra jam
& la contr
Si c'eſt ici
doutera plu
rialiſte bien
Quand i

avance, » que nous ne ſerons pe
» jamais capables de connoître ſi
» purement matériel penſe ou no
qui vous ſoutient après cela que
ſée ne peut convenir à la matiè
comme effet, ni comme modalit
que vous venez de l'entendre,
homme qui ſe contredit manifeſ
dans ſes principes eſſenciels. I
conclus que ce Loke, tant van
les *Nouveaux Philoſophes*, pou
haſardé le premier la poſſibilité
penſée dans la matière, n'eſt pa
grand Philoſophe qu'on veut
faire croire; & même que vou
repentez d'avoir dit que jamais il
peut-être un eſprit plus ſage, pl
thodique, & un Logicien plus e

L'Oracle rit de mes réflexio
qui ne lui eſt pas ordinaire ave
qui le contrediſent, & il chan
propos.

On s'étonnera, dit-il, tant
voudra de mes variations, on
même l'Hiſtoire ſi l'on veut; m
ne m'ôtera jamais la liberté de
qui me vient dans l'eſprit ſuiv
tems & les circonſtances. C'eſt un
rile timidité que de vouloir to
marcher ſur la même ligne,

ite de tombe: dans des precipices.
neu que l'on s'en écarte ni la
te ou ni la gauche
manrefior qu'avoit fait ce mo
rce du sentiment & de la verité
ognerent d'abord du Manicheisme
t l'athéisme qu'il enseigne. J'avois
le fort belles choses contre ces ins
s, en parlant de l'excellence de
r, de la Sagesse & de la Providence.
s comme je ne connoissois aucun
achement indissoluble à aucune
, je me reservois la liberté d'écrire
autres temps tout ce qui me paroî
roit le vrai
e fut dans un de ces momens où
je croyois tout permis, que je com
i la plus sanglante & la plus horri
le toutes les Satyres contre le Crea
& contre les Ouvrages. Je n'imagine
ni dans les Turcs une image des
crimes & des impies, mais elle n'en
t que des ingrates, des laides &
lâches, en comparaison de celle que
avance. Vous donne à entendre
c'est le valet & le bon ton qui
ent dans cette prétendue Révol.
; mais sous le nom de Platon, le
s éclairé & le plus sage des Phi-

losophes. Lisons ensemble cet endr
que les Cacouacs ont fort gouté.

»Platon (*a*) rêvoit beaucoup, & l'
»n'a pas moins rêvé depuis..... Vo
»un de ses songes, qui n'est pas un
»moins intéressans. Il lui sembla que
»grand *Demiurgos*, l'éternel Géomett
»aïant peuplé l'espace infinie de glol
»innombrables, voulut éprouver la fi
»ce des Génies qui avoient été témo
»de ses Ouvrages. Il donna à chac
»d'entr'eux un petit morceau de ma
»re à arranger..... *Démogorgon* eut
»partage le morceau de boue, qu
»apelle *la Terre*; & l'aïant arrangée
»la manière qu'on la voit aujourd'h
»il prétendoit avoir fait un chef d'
»vre. Il fut bien surpris d'être reçu
»des huées (*b*).

(*a*) *Songe de Platon*, tom. 8. pag. 352. C'es
tation, ou plutôt la copie d'une pareille chimer
ginée par l'Hérésiarque *Ménandre*, & adoptée
Gnostiques dans leur système des *Eons*. Voïez S.
Contra Hæreses. Lib. 1. *c.* 24. *Nova Edit.*

(*b*) Les Manichéens disoient que le Dieu de
Testament étoit un Dieu mauvais, & l'Auteu
Leurs raisonnemens n'avoient rien de plus fort
que dit ici M. de Voltaire. C'est précisément
ne blasphématoire de l'Anglois Wiclef dans
logue Je voudrois bien qu'on lût M. Bossuet s
té qu'il y a de nier la Divinité du Créateur &
vrages. *Histoire des Variations*, Liv. 11. n. 2
Ce qu'il dit semble être fait pour cet endroit

d'un de ses contenus, qui étoit un
et mais au plaisant, lui dit : Vous
ont vous avez bien chaud, vous avez
faire votre monde en deux, & vous
ez fait un grand plaisir à ces deux
s deux hémisphères, et qui n'y
it point de communication entre l'un
l'autre. Ce grand froid vous vous
aux Pôles, ce monde de chaud
de vous, ce équinoxiale. Vous
et un excellent climat de grands
vers et mûrs, tous les matins
mes au lait & au vin. Je suis
les contents de vos moutons, de vos
ches & de vos moules, mais franc-
ment, je ne le suis pas trop de
s temps & de vos marées. Vos
gnons & vos marches m'ont de très-
innes choses, mais ce ne vous obli-
ige à être votre valet, et souvent
ous ne m'avez pas commodé, à moins
e vous n'ayez changé de coutume.
nne, vous lui dites, me paroît d'ail-
ins que vous avez formé une grou-
ne d'animaux de singes, bi-
is d'oiseaux, à chiens, & à
ture de ces choses d'ha
ivez, je vous avez donné
n animal, ce que vous
ption. Mais ce contient

»ſon-là eſt trop ridicule, &
»trop de la folie. Il me paroît c
»que vous ne faites pas gran
»cet animal à deux piés ; puiſc
»lui avez donné tant d'ennem
»peu de deffenſes, tant de ma
»ſi peu de remédes, tant de p
»ſi peu de ſageſſe. Vous ne vo
»aparemment qu'il reſte beau
»ces animaux-là ſur la terre. C
»compter les dangers auxqu
»les expoſez, vous avez ſi
»votre compte, qu'un jour la p
»role emportera régulierement
»ans la dixiéme partie de ce
»ce ; & que la ſœur de cette p
»role empoiſonnera la ſource
»dans les neuf parties qui reſte
»comme ſi ce n'étoit pas enco
»vous avez tellement diſpoſé
»ſes, que la moitié des ſurvi
»ocupée à plaider, l'autre à
»ils vous auront ſans doute b
»d'obligation, ils vous en rem
»tous les jours, & vous ave
»un beau chef-d'œuvre.

»Démogorgon rougit ; il ſen
»qu'il y avoit du mal moral, &
»phyſique dans ſon affaire ; ma
»tenoit qu'il y avoit plus de ha

[illegible]

Pour écarter les ſoupçons & les cris auxquels je m'attendois bien, j'ai cru devoir emprunter pour un moment le langage de vos Piétiſtes, (*a*) & même le ton dévot dans ma préface, dans quelques vers & dans mes notes. Y ſera trompé qui voudra l'être. Mais tenez-vous-en à ces premiers vers; ils vous aprendront ce que je penſe de la nature & de la juſtice de ce fléau (*b*).

O malheureux Mortels, ô Terre déplorable!
O de tous les fléaux aſſemblage effroïable!
D'inutiles douleurs, éternel entretien!
Philoſophes trompés, qui criez : *Tout eſt bien*,
Acourez, contemplez ces ruines affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfans l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés,
. . . . . .
Aux cris demi formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effraïant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'eſt l'effet des éternelles Loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix?
Direz-vous en voïant cet amas de victimes,
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes?
Quelle crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglans?

(*a*) Epithete que M. Panage nous donne par dériſion.

(*b* Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, ou Examen de cet axiome : TOUT EST BIEN. *Tom. 6. pag.* 335.

[illegible]

je ſuis pénétré pour ce célébre
que, ſont les deux motifs qui m'eng
à faire ſon apologie. Je ſuis mê
méthode ſur le Chapitre de la
de l'Homme. Je la reconnois cet
berté dans une (*a*) Lettre que
l'honneur d'écrire au R. de P. &
un Poëme exprès (*b*), où je ſu
qu'un Ange deſcendu du Ciel eſt
me convaincre de cette Vérité. I
n'a pas levé tous les doutes de
eſprit. Car je prétends qu'on peu
d'excellentes objections contr'elle ;
tout prendre, la choſe n'eſt pas
taine que cet Eſprit céleſte me
aſſuré. Avez-vous lû les réflexio
que j'ai faites ſur cette matière ?

Oui, M. je les connois, & elle
même aſſez préſentes à ma mé
Eh bien, comment les trouvez-
M. je révére infiniment tout c
émane de votre plume. La répo
obligeante, mais elle peut bie
qu'une politeſſe. Je veux q
diſiez franchement ce que v
ſez, & je vous donne ma pa
le pas trouver mauvais. Pri

(*a*) *Tome 6. pag.* 200.
(*b*) *Ibid. pag.* 15.
(*c*) Voïez *tom. 9. chap.* 4.
l'Homme.

e l'ordonner, je le ferai d'autant plus
prement, que tout ce que vous dites
aroît être du fameux Locke, Magistrat
e Londres, Auteur du Livre sur *la*
liberté de penser, & de plusieurs autres
uvrages aussi hardis que singuliers.
elui qu'il écrivit contre la Liberté de
homme est, dites-vous, si bon & si
xcellent, que le Docteur Clarke n'y
nt répondre que par des injures. Quoi-
ue vous l'ayez adopté & beaucoup
ué, ne prenez pas mes réflexions
our vous; ce sera l'affaire de Collins.
. 3°. Les Plantes, dites-vous d'après
ui, sont des Etres organisés, dans
lesquels tout se fait nécessairement.
Quelques Plantes tiennent au regne
animal, & sont en effet des animaux
attachés à la terre. Ces animaux plan-
tes n'ont certainement point de Liber-
té ». D'où vous prétendez conclure
ue les hommes n'en [illegible] davan-
age. Voilà la preu[illegible]
s *sentimens* que v[illegible]
e vous assure qu[illegible]
ent des *Nouveaux P*
rvateurs & [illegible]
tavantage. Q[illegible]
le mettre l'h[illegible]
herbe des ch[illegible]

» 2°. Les Animaux brutes n'ont-ils »pas (*a*) un ſentiment, un inſtinct, une »raiſon commencée, une meſure d'idées »& de mémoire ? ..... Or il n'eſt pas »vraiſemblable que ces Etres poſſédent »ce qu'on apelle *la Liberté* ; on peut »donc avoir des idées ſans être libre «.

Quoi ! vous mettez auſſi les bêtes parmi vos ſemblables ; vous leur donnez de la raiſon, des idées & de la mémoire ; vous ne connoiſſez de différence entr'elles & vous que du plus au moins ?

Oh, que nous ſommes bien plus fiers ! Nous ne croïons point du tout être de la nature des bêtes, nous ne leur donnons pas même un commencement de Raiſon, ni conſéquemment la Liberté, qui eſt une ſuite de Raiſon. Il faudroit leur ſupoſer une ame, & nous ſommes bien loin de le croire.

» 3°. Les hommes reçoivent & com»binent des idées dans leur ſommeil. »On ne peut pas dire qu'ils ſoient libres »alors. N'eſt-ce pas une nouvelle preu»ve qu'on peut avoir des idées ſans »être libre ? «

Si quelqu'un venoit vous faire cet argument : L'homme, quand il dort, a des yeux, des oreilles, un né, une

(*a*) *Voïez* le chap. ſur l'Ame, *tom.* 7. *pag.* 279.

que, & cependant il le voit, il
tend, il le entt, il le ja e, cette
ur avoir ses ieux, & l'on ne fu-
ilage, vous la chez bien tout,
sravez, apprenez à la connoître, il
arier à gens qui ont d'eux pour-
, & tachez que quelle ait la
ature de l'homme, où le vous
ours dans cet état de foiblesse qui
ire pour agir & pour être avec
mbiables. Ne croyez pas au rai-
rgument, que chez l'un soit le
à deux années pour marcher, &
ui n'aspire à deux années, parce

Femme n'a-t-elle pas ses vais-
ux me mettre à la voile, cette
ure est unique entre le toutes
pences. Et cette science comme
ux Anglois & aux Hommes
ient été produire à Lacédé-
le n'est pas d'elle seule que je
ens de parler, mais de toutes
ces. Si je dois parler, vous le pour-
ez, prendre ce ton-là, parce
e pour apprendre quelque chose de
ain, il faut être dans son esprit
ces qui ne savent pas, & qui ne
ignent pas se mettre dans l'
ure, comme dans la nature

toutes nos penſées. Je vous avo
cette Philoſophie eſt toute nc
pour moi. Comme je ne l'ente
trop bien, je ne ſais ſi elle ne ſer
contraire à ce que vous avez pr
en refutant les idées innées de L
tes. » Pour moi, diſiez-vous alor
»je me vante de l'honneur d'êtr
»point auſſi ſtupide que M. Lo
»ne me ſens pas plus diſpoſé qu
»imaginer que quelques ſemaine
»ma conception, j'étois une fort
»ame, ſachant alors mille cho
»j'ai oubliées en naiſſant, & ai
»inutilement poſſédé dans l'*Ut*
»connoiſſances qui m'ont échap
»que j'ai pu en avoir beſoin,
»je n'ai jamais bien pu rapren
»puis «. Il me ſemble que c'e
bien tourner en ridicule cette m
univerſelle & préexiſtante, qu
apellez ici la ſource de nos
Vos ennemis n'en pourroient
plus de mal.

» 5°. Les Hommes ne ſont-
»tous déterminés par *leur inſti*
»n'eſt-ce pas la raiſon pourqu
»changent jamais de caractèr
»inſtinct n'eſt-il pas ce qu'on a

(*a*) *Voïez* le chap. 34. ſur Loke, *pag.* 276.

ture ? Si l'on étoit libre, quel est
homme qui ne changeât ou n'altérât ?
ais a-t-on jamais vu sur la terre un
nimal qui changeât entièrement de
ut ? »

e savois bien que les hommes ont
eut des goûts & des désirs natu-
, suivant leur famille, leur race,
éducation, l'habitude & la dif-
ition de leurs organes, mais j'igno-
que ce fût un *animal*. Je crois
me qu'on avoit un vers natu-
ls opiniâtrement à un honnête homme ; qui
t aimoit ? Monsieur, votre *animal*
s donne du goût pour le gibier,
ur la chasse, pour les bêtes, ou pour
dame ; votre *animal* vous donne de
tour pour le jeu, la dame & ces pe-
ées. Allez apprendre à varier aux
s, me répondirent-ils. Vous vous
ez pour les chiens, des coups & des
ras. Il est vrai que je pourrois n'ex-
er, en disant la phrase que vous
ez pour servir d'éclaircissement à
comparaison [illegible] » Le loup
la perception
ndans un
tinct le p
voluntas
voyons

» *hir. Y a-t-il une grande différen*
» *ce loup & ce Prince ?* « Pour n
vous avoue que je ne me ſens
d'inſtinct pour ces raiſonnemens-
tant que je peux m'y connoître
ſtinct dans les Animaux conſiſte
diſpoſition particuliere de leurs
nes ; & dès-lors il en réſulte des i
ſions néceſſaires & uniformes da
que eſpéce. Mais ce que nous a
penchant & naturel de l'homme,
lui une inclination bonne ou ma
qui varie ſans fin dans les différ
jets, & qui y change tous les
Vous m'étonnez de dire que pe
ge changea jamais de goût. Tc
terre vous démentira.

» 6°. La volonté, dites-vous
» elle pas toûjours la ſuite des
» res idées que l'on a reçues ? «

Non, vous répondrai-je, ces
res idées ne nous plaiſent pas to
Les anciennes au contraire ont
plus d'empire ſur nous, & ce ſo
qui nous décident préférablement
nouveauté n'entraîne que les
foibles & volages, chez qui le
venu eſt preſque ſûr d'avoir raiſo
» idées étant néceſſaires, ajoutez-
» la volonté ne l'eſt-elle pas a

e encore une fois, percevoir toute
e ne nous accide pas intimement.
preuve en est sensible. Je coupe
e prendre la partie des armes ou de
de la robe. Vingt couleurs se peut à
lume s'offrent à mon choix, qui me
remplacent les avantages à ne reconnoître
nons de ces deux états l'abandonne
les qui les ont, et les autres. Je pre
e les autres qui m'attirent vers le
reau. À peine ces vingt couleurs ne s'y
a qu'une qui me contente, c'est la
mière chaque fois que j'ai besoin pour le
-ci. Cet exemple ne paroît-il pas ex
nent dans toutes les parties à des
ux immuables ?

Eh ! qui en doute ? Mais qu'entend
-vous par là ? Voulez-vous dire que
ure créait par le Créateur pour les
uvements réglés est invariable, que
ques hommes produit avec une com
mune intervalle son espèce particu
ere, que les corps graves tendent
rs vers leur centre commun, que
Lois du mouvement sont con
ns les mêmes ? Personne ne
conteste. Mais prétendez-vous
aussi que le mouvement altéré

* [illegible] Dialogue sur la mé
thaphysique des choses, tome 3, pag. 5

Loix immuables, qu'il en ſuit néce
rement le cours, de même que les E
phyſiques; qu'il eſt entraîné par ce
rent, comme un fétu eſt emporté
gré d'un tourbillon; que toutes ſes
tions ſont auſſi invariablement rég
que les périodes des aſtres & de la
ture; qu'il n'eſt pas ſeulement le
tre de cracher à droite ou à gauc
Il faudroit avoir perdu le ſens, p
avancer un paradoxe ſi hautement
menti par l'expérience & par la
ſience.

»8°. Si un homme pouvoit dirig
»ſon gré ſa volonté, il pourroit a
»déranger les Loix immuables «.

Eh, que dérangeroit-il? Voïons
ſoleil iroit-il ſe lever & ſe coucher
pôles? Le cumin s'éléveroit-il à la
teur des cédres, & les cédres ne s'
veroient-ils plus qu'à la hauteur du
min? Les fleuves ſe glaceroient-ils
été, & ſouffriroit-on des chaleurs é
fantes en hiver? Les ſaiſons ſeroi
elles dérangées, & les louves enfa
roient-elles des agneaux? Ce ſerc
un affreux bouleverſement des l
immuables; & vous croïez qu'il arr
roit ſi l'homme pouvoit diriger à
gré ſa volonté? Vous ne ſauriez l'a

rèrement ; & ce ne croiois pas
ait pût même l'écrire en plaisantant ;
ore moins qu'on pût l'avancer com-
une *troisième proposition*.

ce ? Mais par quel privilege, mes-
ez-vous, l'homme ne seroit-il pas
umis à la même necessité que les
tres, les animaux, les plantes & tout
reste de la nature ?

Si vous donnez cette exception com-
une fausse comme par votre De-
gorgon dans la comparaison de l'U-
ers, parmi nous on en juge tout
rement. Nous reconnoissons comme un
t de la Sagesse suprême, qui créa
mme à son image, capable de con-
ître son Créateur, de l'aimer, de lui
ir, de mériter par la soumission &
es bonnes œuvres des récompenses
rnelles. Il falloit pour cela qu'il fût
e, qu'il eût la puissance de faire le
l comme le bien, afin que le premier
t choisi, & préférant à tout la vo-
nté de son Créateur, [illegible]

Je n'en crois que la moitié de mes
marques sur les *anciennes traditions*
l'Oracle, quand [illegible] pour
ire que mes [illegible]
rcient pas ; &

vine (a) eſt un myſtère incompréhenſible à la Raiſon ; qu'il ne reconnoiſſoit rien de cette eſpèce ; » qu'une biſare »deſtinée (b) ſe joue de ce monde ; & »que rien ne juſtifie ſi complettement »ceux qui croient une fatalité à laquelle »rien ne peut ſe ſouſtraire, que cette »ſuite de malheurs, qui a perſécuté la »maiſon de Stuart pendant plus de 300 »ans«. (c) Il termina notre Entretien par quelques autres ſentences.

Le Sort aveugle, Roi des aveugles Humains (d),
Contredit la Nature, & détruit ſes deſſeins.
Il affoiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au haſard, & rien n'eſt à ſa place.

»A quoi tiennent (e) les révolutions ? »Un coup de pierre un peu plus fort »que celui que reçut Mahomet dans »ſon premier combat donnoit une autre »deſtinée au monde.... Mais des hom»mes qui penſent (f) peuvent-ils croire »que Dieu prenne parti pour un petit »peuple qui combat contre un autre

(a) *Voïez* une Satyre de la Providence dans le Roman de l'Hermite, *tom. 8. pag. 256.*
(b) *Tome 14. pag 173.*
(c) *Tome 17. pag. 310.*
(d) Encouragement des Arts.
(e) De l'Alcoran & de Mahomet, *tom. 7. pag. 431.*
(f) Des Menſonges imprimés, *tom. 8. pag. 99.*

» petit peuple dans un coin de notre » Hémiſphère ? «

Cette Converſation me ſurprit pour le moins autant que les deux précédentes. M. de Voltaire s'y étoit hautement déclaré Déiſte, ennemi des Ecritures & de tout culte religieux. Ici il vient de me prouver bien clairement qu'il eſt Fataliſte & Manichéen. Je ne pus même m'empêcher de m'en expliquer ironiquement avec le compagnon de mon retour, au riſque d'être encore decelé.

Si j'en croïois votre Oracle, lui dis-je, *Manès* ſeroit à mes yeux, non le S. Eſprit & l'Apôtre de Jeſus-Chriſt, comme cet Impoſteur croïoit devoir le dire, pour donner du poids à ſes dogmes impies ; mais un homme divin, le Prophéte de la Perſe & du monde entier. Le Ciel lui avoit ſans doute fait connoître la difference des deux principes, le combat perpetuel qui régne dans la Nature, & l'erreur où eſt le vulgaire de croire que *Tout y va bien*. Il penſoit en Philoſophe ſur la Fable de la Création rapportée par Moïſe, ſur la prétendue Théocratie des Juifs, ſur la Nature de leurs Loix, de leurs Sacrifices, de toute leur Religion, & ſur les Révé-

lations imaginaires faites à leurs
phétes. Il étoit ſagement perſuad
n'y a point de liberté ni dans D
dans l'homme ; qu'un aveugle l
eſt le grand mobile de la Nature
nos actions ; que les Juifs, les Chr
& les Païens adorent tous le
Dieu ; que cet Etre ſuprême eſ
tent du culte que les uns & les
lui rendent ; que ce n'eſt point
de fléchir le genou devant une
que les Païens mêmes ne ſont p
clus de la béatitude céleſte ; que
ame n'eſt point différente de ce
Bêtes ; que le Baptême ni la Foi
nullement néceſſaires ; & que n
devons rien croire que ce que la
a préalablement bien compris.
Manès eut ſes Elus favoris, qui
doient plus éminemment le ſec
ſes myſtères, & qui n'en com
quoient aux ſimples Auditeurs
qui étoit convenable à leur porté
là, dis-je à mon Introducteur, l
Doctrine des Manichéens ; & il n'
cune de leurs erreurs que votre
ne nous ait enſeignée. Que penſe
du parallele ?

J'avoue qu'il eſt frapant, ré
mon Gentilhomme. Mais à co

M. de Voltaire n'a pas prevu toutes les conſéquences de ce qu'il a dit.... Je changeai de propos, pour finir cette matière; & je priai qu'on ne lui rendit pas ma reflexion, parceque je ne voulois pas me brouiller avec lui.

VIe CONVERSATION.

Idée des nouveaux Philoſophes ſur la Vertu. M. de Voltaire ne la voit que chez des Païens ; & il n'en aperçoit aucun trait dans les Chrétiens. Selon lui elle compatit avec tous les vices. Satyres & maximes affreuſes contre les Rois. Il ſe déclare ennemi de tous les Tribunaux, de toutes les Nations, de tous les Etats, & du genre humain.

LORSQUE je retournai voir l'Oracle deux ou trois jours après, je ne m'aperçus pas qu'il eût été informé de ce que j'avois dit ſur la conformité de ſa Doctrine avec le Manichéiſme. Il n'auroit pas manqué de m'en témoigner ſon mécontentement ; mais il ne m'en parla pas.

Il faut, me dit-il, que je vous entretienne aujourd'hui de la VERTU, ſuivant les principes de la nouvelle Philoſophie.

a! lui répondis-je, vous m'obligeminiment. J'ai lû différens livres os Meſſieurs qui m'ont bouleverſé e ſur ce ſujet. Nos Docteurs diſent ſimplement que la Vertu eſt une ude de l'ame qui nous porte à des ns louables & religieuſes; comme ce nous porte à celles qui ſont uſes & mauvaiſes. Les vôtres au- aire me donnent des notions tou- fférentes, & auxquelles je ne com- men.

: lû . par exemple, dans un Livre mal intitulé, DE L'ESPRIT. Que rtu n'eſt autre choſe que le déſir nheur général; *p.* 134 *& ſuivantes.* par-là on nous en donne une idée & préciſe; Que les actes de la diffèrent ſuivant les païs, les ma- & les formes du Gouvernement; c'eſt une Vertu chez certains Sau- de faire mourir leurs ſexagenai- chez d'autres, de ne donner aucun rs à leurs malades à quelqu'âge e ſoit; de les étrangler à l'Iſle de otie, pour les arracher à la dou- parmi les Chin rture pronres enfans, nes ſe multipliant as fournir à leur no

faut ſacrifier à l'utilité publique ju
ſentiment de l'humanité, & que t
la perfection de la Vertu. *p.* 80

Ailleurs, l'Auteur renverſe
les notions qu'il avoit fait naîtr
mon eſprit. La Vertu, me dit-il, *
n'eſt & ne peut être fondée que
plaiſir phyſique, l'amour de ſoi
térêt perſonnel. Il m'aſſure, *p.* 27
ſans la ſenſibilité au plaiſir & à l
leur phyſique, il n'y auroit rien
ſte ou d'injuſte, & que toute
eût été indifférente. Que l'am
361, eſt le principe efficace de l
guériere. Que pour animer les
Officiers, & en faire des Héros,
droit leur promettre les plus bell
mes du Roïaume; laiſſer aller le
treſſes à l'armée, les placer à côt
au combat; que celles qui ne les a
pas ſuivis, devroient venir au
d'eux à leur retour dans ce d
d'habillemens & de parures que l
port leur inſpireroit; & qu'al
jeunes guerriers ſeroient ivr
tu. &c. &c. &c. Que la Pud
eſt une invention de l'
Volupté rafinée. Qu'e
prude & une femme ga
n'y a jamais que la beau

ctere distinctif de l'homme vertu

5°. La connoissance de nos princ
ci-dessus établis lui donne une idée
te & sûre de l'honnête.

6°. Elle arrache son ame à tout
pèce d'inquiétude.

7°. Elle assure le repos de sa c
science.

8°. Elle lui procure en conséqu
les plaisirs intérieurs attachés à n
Vertu.

9°. Conséquemment à ces princi
on pourroit, si j'ose le dire, comp
un *Catéchisme* de Probité, dont les
ximes simples, vraies & à la portée
tous les esprits, aprendroient aux
ples, que la Vertu, invariable dans
jet qu'elle se propose, ne l'est point
les moïens propres à remplir cet o

10°. On verroit dans cet admi
Catéchisme, qu'il faut regarder to
les actions comme indifférentes en
mêmes; que c'est au besoin de l'E
déterminer celles qui sont dignes
stime ou de mépris; & enfin au Lé
teur à fixer l'instant où chaque a
cesse d'être vicieuse, & devient
tueuse.

11°. Par ce moïen le Législateur
droit les torches du fanatisme &

Nouveaux Philosophes
flation. I. finiroient les abus, il
meroit les coutumes barbares, qui
être utiles lors de leur établiſſe-
, ſont devenues depuis d'funeſtes
nvens.
. En affoibliſſant le ſtyle ver-
r des peuples, on mettroit les Nou-
ns en état de purger la terre des
x qui la deſolent
e vous, pas n'allegue les anath-
de la Probité, de la Prudence &
bon-ſens. Leurs cris ne meritent
n'or les accuſe la Probité n'a rien
eu; être que l'habitude des actions
s à la Nature, comme naturelle,
rapportant au commerce de la ſo-
, elle n'eſt encore rien. Cette Pru-
ce n'eſt, l'avantage, n'eſt pas une
ſi déſirable qu'on l'imagine; elle
endroit même le don le plus funeſte
le ciel ait fait aux hommes, s'il
ſoit commun à tous les citoyens.
, ce beau bien commun que le me-
toujours, la prétendue
ne connoître ne ſont qu'
ce de la médiocrité
les qui font
les vils, les maux qu'ils
par les biens qu'ils
ours retenus par

reſſe dans le chemin de la Vertu, par qu'ils n'ont pas même la force de s'écarter. S'ils connoiſſent le plaiſir, n'eſt que pour le fuir. C'eſt néanmoi ſa préſence & ſa vue toute puiſſante q brave les malheurs éloignés, & anéa tit ſagement la prévoïance. Convene M, que l'Auteur de l'Eſprit embroui furieuſement les idées du genre h main ſur la Nature de la Vertu.

Oh, me répondit M. de Voltair ne me parlez pas de cet Ecrivain. S témerité nous a trop compromis; nous déliberons ſi nous ne le rétranch rons pas de notre Corps. Il a voulu faire un nom dans la poſtérité en co poſant un Livre, & il n'a que trop bi réuſſi pour ſon malheur & pour le nôtr Vous avez entendu nommer ce fo qui, voulant faire parler de lui dans l ſiécles à venir, s'en alla, la torche à main, mettre le feu au Temple de grande Diane. Au reſte les idées de c Auteur lui ſont propres, & vous n trouverez rien de ſemblable dans n autres Ecrivains.

Rien de ſemblable! repris-je, je n'a que trop lûs pour vous aſſurer le co traire. Eſt-ce pour faire des vertueux des familles heureuſes que l'Auteur d

mes Juives ſe prenoient à la Jeuneſſe.
l'Amour eſt un préſent de la Divi-
; qu'on ne doit point rougir d'y
ſenſible, ni d'en ſuivre les impreſ-
s naturelles, qui n'ont rien de cri-
el qu'autant que nous les corrom-
s par la débauche ?

ſt-ce la Vertu qui inſpiroit l'Auteur
ecrite & inſidieux de *Mœurs* quand
rivit ces paroles : « Les Moraliſtes
clament contre les paſſions, & ne ſe
lent point de vanter la Raiſon. Je
craindrai point d'avancer qu'au-
ntraire, ce ſont nos paſſions qui ſont
ocentes, & notre Raiſon qui eſt
inable (a) ».

ſt-ce une grande preuve de pudeur
e vertu que d'avoir mis pour fron-
ce aux *Contes Philoſophiques* une
me nue dans l'attitude la plus inde-
e, de commencer l'Ouvrage par
l'Apologie des Paſſions qui y ré-
dent, & de s'élever avec zele con-
les moyens que la Religion inſpire
les contenir ?

ſt-ce la Vertu qui parle ainſi dans
[illegible] « La Raiſon a
x ſeules perſonnes qu'il faut ê

(a) [illegible]
Les Mœurs, pag. 80.

»circonſpecte avec les femmes &
»avec les hommes ; & moi je v
»au contraire qu'il faut être fie
»les femmes, & facile avec le
»mes ?.... La Raiſon perd ſo
»ſur nous, pour nous avoir abu
»de fois. *p.* 236. Meres, mettez
vres de ces Meſſieurs entre les n
vos filles & vous verrez comme
deviendront bientôt *vertueuſes* à l
des nouveaux Philoſophes.

Ecoutez ce que dit l'Auteur bi
nu de l'*Hiſtoire de l'Ame*, *p.* 17
n'eſt pas ſans plaiſirs que la Raiſ
trompe & nous égare ; qu'ell
trompe toûjours ainſi..... P
un Philoſophe ſe réfuſeroit
plaiſirs, pour leſquels les ſens
faits ?

Mais laiſſons-là les maximes lic
ſes, les obſcenités & le Cyniſ
vos Ecrivains ſont remplis, &
me donnerai bien de garde de tra
Revenons à la promeſſe que vo
vez faite de me parler de la V
ſont vos principes que je déſir
voir, bien convaincu qu'ils ſo
oppoſés à ceux dont je viens c
donner une échantillon.

M. de Voltaire chercha d'abc

nos ſens. Liſez mes Lettres libres & ſi vous avez oublié les mœurs maximes des Epicuriens & des ques, vous les retrouverez toutes les miennes. J'en faiſois mon ſyſtê ma gloire.

Voïez mon Poëme du *Mondain* j'avois parlé ſi librement ſur la Rel & ſur les mœurs, que le Cardin Fleury me fit ſignifier un ordre de du roïaume ; & auſſi pour mon E à Uranie. C'eſt l'époque de mon mier voïage en Pruſſe en 1736. V mon *Apologie du Luxe*, où je con tout ce que j'avois dit dans le Mon Voïez mon *Epitalame* ſur le maria M. le Duc de R.... où je conſe ſa femme de ſe venger des infid qu'elle en recevra.

Il eſt en effet ridicule que les Lo l'Europe (*b*) répriment les inceſte adulteres & les divorces. Les Orie ont été beaucoup plus ſages de n' jamais gêné les particuliers ſur les mes que l'on pouvoit aimer. Voïe tout mon célébre Poëme ſur *la P d'Orléans*, auquel j'ai mis la der main depuis que je ſens & que je r

(*a*) *Tome 6. pag. 216. & ſuiv.*
(*b*) *Tome 11. pag. 239.*

ns celle qu'il me reste fort peu de
urs à vivre. Mais je me fais hâte de
finir comme un monument qui con-
atera à la postérité ce que j'ai toujours
ené sur la Vertu. Cherchez dans cette
ngue qu'il vous plaira, un Poëme aussi
mple de tout ce que vous trouverez ab-
orrent, je vous défie d'en trouver un
ui [illegible] vanité de l'avoir fait, et vous ne Dieu
ons & des Cagots qui ne valent pas
s gentilhommes qu'un Poëte immortel &
ami se donne la peine d'écrire [illegible]
[illegible] est vrai, Monsieur, dans [illegible]
t, que vous leur en avez donné cent
is les épîtres, & qu'ils ne s'en fâchent
is l'un de mot de Poëme. Entendez-le,
, de Voltaire entend : nous reconnoî-
ez que nous sommes *devenus* à Dieu,
la Religion, à ses Loix, car c'est-là
proprement ce qui est signifié par ce
me I. S. c'est-à-dire ce qu'il veut dire. Il
ous fait honneur. Nous voudrions qu'il
ous ressemblât. S'il confond ce titre
ec celui de *Cagnes*, nous [illegible]

[illegible] nom de M. [illegible]
[illegible] par haine
[illegible] que l
[illegible] qui précède, si le
[illegible] droit d'en
[illegible] à l'a peut même s'en

la calomnie, qui voudroit nous flétrir par des traits dont la haine & la noirceur l'arment contre nous. Les mœurs des vrais Croïans s'acordent avec leur doctrine. L'une & l'autre ſont le ton de la bonne compagnie, c'eſt-à-dire des honnêtes gens. Si vous en voulez la preuve, vos Philoſophes eux-mêmes vous la donneront. Lorſqu'ils ſe trouvent dans un monde décent & reſpecté comme tel, n'aïez pas peur qu'ils oſent ſe mettre à découvert ſur leurs principes & ſur leur morale, ni qu'ils avouent dans la converſation ce qu'ils ont publié dans leurs écrits. Vrais Geais de la fable, ils ſe parent de nos plumes, ils empruntent notre langage, & ils deviennent nos ſinges. S'ils penſent mieux que nous; pourquoi ne parlent-ils pas comme ils penſent? C'eſt donc eux qui méritent les titres d'Hypocrites & de Cagots.

C'eſt une lâcheté, répondit M. de Voltaire, dont je les ai ſouvent repris, & que je voudrois corriger en eux par l'exemple que je leur donne. La liberté mâle avec laquelle je ſuis né m'interdit toute politique; & ce que je penſe je le dis ouvertement.

Je laiſſe au vulgaire la foibleſſe de reſpecter les Rois, de les croire ſen-

bles, capables d'aimer la probité & la vertu, d'en donner dans un juste discernement, & de les animer par des bienfaits. Une experience personnelle ne m'a que trop convaincu du contraire, & elle m'a déterminé à faire un divorce éternel avec eux, & à dire hautement tout ce que j'en pense

Mais-moi, [illegible] à mes premiers [illegible],
J'ai vécu [illegible] de ces hommes vains
Dont l'ame, [illegible] de leurs noms,
Leur vaine [illegible] mes [illegible] dans [illegible].
Ou me dit [illegible] vous aimez, & [illegible] comme un fou,
Qu'il vient [illegible] que [illegible] de moi.
Je dis vrai : [illegible] la vaine soif de plaire,
La malheureuse [illegible] de me satisfaire,
Et persuadé [illegible], dois-je devoir [illegible] aimer,
J'allois [illegible] qu'un [illegible] pouvoit aimer,
Que mes [illegible] de cette erreur grossiere,
A peine de la Cour [illegible] dans la chaumiere,
Que mon ame [illegible] ouverte au [illegible],
N'eut à mieux [illegible] que d'un nouveau [illegible].
Infortunés, [illegible] ! & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux, vivez où vous êtes.

La connoi[illegible] les Cours, tant par l'hi[illegible], m'a convain[illegible] que con-

religion, de ſuperſtition, de foibleſſe ; de méchancetés, d'injuſtice & de cruautés.

Et vous de Borgia déteſtables maximes (*a*),
Science d'être injuſte à la faveur des Loix,
Art d'oprimer la Terre, art malheureux des crimes
Qu'on nomme l'art des Rois.

Leurs troupes, dont la fureur ou la licence dévaſte les campagnes, les villes & l'humanité » ne ſont pas (*b*) ce »qu'il faut punir ; *ce ſont les Princes mêmes*, ces barbares ſédentaires, qui du »fond de leur cabinet, ordonnent dans »le tems de leur digeſtion le maſſacre »d'un million d'hommes, & qui enſuite »en font remercier Dieu ſolemnellement«. Auſſi détournai-je leurs ſujets autant qu'il eſt en mon poſſible de porter les armes, pour combattre ſous les enſeignes & par les ordres de leur Prince. »Savez-vous (*c*) qu'à l'heure que je »vous parle, il y a cent mille fous de »notre eſpèce couverts de chapeaux, »qui tuent cent mille autres animaux »couverts d'un turban, ou qui ſont ma»ſacrés par eux. Il s'agit de ſavoir à q»apartiendra un petit tas de boue, a

(*a*), Ode au R. de P. *tom. 6. pag.* 103.
(*b*) Micromegas, Allégorie, *tom. 8. pag.* 346.
(*c*) *Ibid. pag.* 344.

uel mal d'entr'eux ne pretend mieux;
t presqu'aucun de ces animaux qui s'é-
orgent mutuellement, n'a jamais vû
animal pour lequel ils s'égorgent.

[redacted]

Mais pourquoi seulement exiger à
s Tyrans qui veulent se soustraire &
a desho[redacted] ? La section
s tuje[redacted] jamais
ui qu
e une
mme

[redacted]

couronne par voie d'élection, la
de à plus juſte titre que celui
tient par les droits de ſa naiſſance

Quand même, répréſentai-je à
cle, il y auroit du vrai dans ce que
avancez, peut-on le faire imprime
ſonner une eſpèce de tocſin ?

La liberté mâle, me répondi
dont je fais profeſſion, m'engage
blier tout ce que je penſe, au
de ce qu'il en peut arriver. Qu
j'euſſe l'honneur d'être Gentilh
ordinaire de ſa M. & d'avoir été n
Hiſtoriographe de la France ave
penſion que je recevois très-gra
ment, je pris tout-coup la réſo
de paſſer en Pruſſe, ſans autre
que les eſpérances plus avanta
dont le Prince me flattoit, & qu'il
plit généreuſement pour m'attach
perſonne. Là, d'autres vues s'em
rent de mon eſprit. J'ambitionn
réunir à la place de Chambelan ce
Préſident de l'Académie de Berl
falloit pour y parvenir faire voi
M. de Maupertuis, qui l'ocupoit,
méritoit pas, & que j'en étois plus
que lui. J'entrepris de le prouve
réfutant ſes idées, & en lui do
des ridicules dans ma Lettre du pr

Docteur Akakia, Medecin du Pa-
. & autres pieces ſavantes. Le
ſur indigne de voir ſon protege ſi-
le à vivement. Il en reſulta d'un ſe-
reur. Je lui fis ſentir. Mais à une
vaincu, en me proclamant le ſau-
ſit de mon Secretaire Francheville
Imprimeur avoit eu ordre de ſe
re. Voici à-peu-près les ſentimens
jattes que je tenois de la part du
ce. & le commencement qui ne
nt de ce ſtyle de ce Royaume. Avois-
ort d'ouvrir à une place qui étoit
à l'univerſalité de mes ſujets & de
t avoir? Et quoi la-t-elle vicie les
(de la nouvelle, de la reconnoiſ-
e & de la verité? Et comment pour-
-elle donner des nouvelles ſatisfactions,
ignes d'un homme tel que moi? Ma
ura-t-elle des pieces, je veux ne pas
ns exprimé de les effacer.

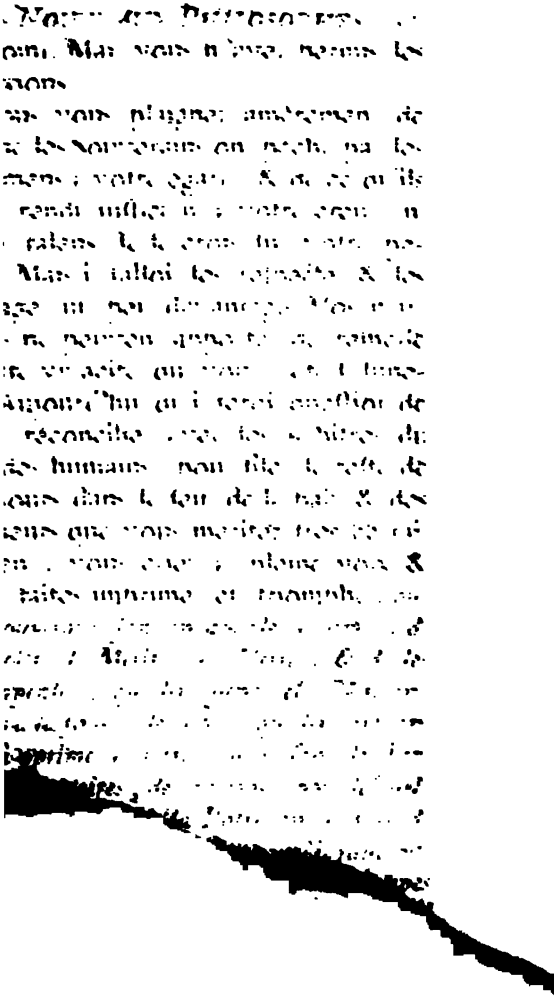
uſſi ma plainte n'en fut vengée par ces
s d'arrêts que j'ai donnés contre
Princes en general, & contre celui
n ordonnance. Je la vois ſi mal-
s fois que je le mettois au-deſſus de
men, de Titus, de Trajan, d'Antos
& de Marc Aurele. Mais je n'en
retracte aujourd'hui en le met-

tant au-deſſous de mes amis ordina

Vers les champs Hyperboréens (a),
J'ai vu des Rois dans la retraitte,
Qui ſe croïoient des Antonins.
J'ai vu s'enfuir leurs grands deſſeins
Au premier ſon de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des Rois.
Ils vont par de ſanglans exploits,
Prendre ou ravager des Provinces:
L'ambition les a ſoumis.
Moi, j'y renonce; adieu les Princes:
Il ne me faut que des amis.

Ce ſentiment, dis-je à M. de Vol
eſt digne de votre belle ame. Rien
plus précieux qu'un ami; & tout l'
neur que nous pouvons recevoir
Grands ne mérite pas de lui être
paré. Mais penſez donc que l'inte
prodigieux qui eſt entre le diadê
la condition des ſujets interdit les
ſons familieres & les intimités que
ci peuvent avoir entr'eux. Peut
que la ferme perſuaſion de votre n
vous y faiſoit prétendre. Le v
étoit favorable; vous ave
tes vos voiles; & là
ment trouvé l'écueil
de ſi fameux naufrage
de bien pardon, ſi je

(a) Epître à M. de Cideville,



lui qui l'ocupoit par le droit de ſa naiſſan ce. En tout cela, je vous défie de m trouver un ſeul mot qui puiſſe entre dans un *Placet* où vous demanderiez vo tre racomodement, une charge, un ai le ou une récompenſe.

Je ſuis cependant aſſez de votre avi quand je vous entens gémir en différen endroits de vos Ouvrages de ce qu'un aveugle faveur emporte tout, & n laiſſe rien pour le mérite prouvé. Mai j'en jette moins la faute ſur les Souve rains, que ſur ceux à qui ils ont confi la diſtribution de leurs bienfaits; quoi que ce ne ſoit point la magie noire pou les uns & pour les autres, de décou vrir les perſonnes, dont l'émulation à les travaux, utiles ou honorables à l Patrie, demandent d'être encouragés Néanmoins c'eſt ici principalement l'af faire des Miniſtres; & j'oſe dire que le graces qu'ils accorderoient par choix & par juſtice au mérite reconnu, leur fe roient mille fois plus d'honneur, qu les hautes places auxquelles ils ſon élevés.

Je ne ſaurois blâmer, me répondi M. de Voltaire, la ſageſſe de vos ré flexions ſur la conduite peu prudent que j'ai tenue; mais les choſes ſont fai

eſeſperez point de l'avenir. En
t, je vais vous continuer ma
n.

s rendu juſtice au Parlement de
r faiſant un digne eloge [illegible] de
ères, de ſa fermeté, de ſon
ent inviolable à la Maiſon de
, & de ſon oppoſition conſtante
eurs : autre tems, autres idées.
ujet de prendre de l'humeur
: Corps revere dans toute l'Eu-
i m'a fait: par différens Arrêts;
rement [illegible] qu'il avoit prêté ſer-
l'Evangile au Legat & à l'Am-
r d'Eſpagne, de ne jamais re-
e Henri IV. La calomnie eſt
oire, que la contrainction eſt
mais je ne crois pas avoir rien
e la Vertu. Je tâche des doutes
ncertes [illegible] ſur l'origine de ce
; j'en meſurois les droits & l'au-
tant qu'il m'eſt poſſible; j'en
es fondemens, en rejettant les
communes & certaines: je mets
ſolement au nombre des fautes
aux que commit Philippe le
ni cela ne me vaut pas plus les

[illegible]
[illegible] pag. [illegible]
[illegible] Hiſt. [illegible]

Loix d'un bon Citoïen, que quand
tourne en ridicule (*a*) les Libertés
l'Egliſe Gallicane. Enfin j'ai ſouvent
pété que tous les gens de Robe acq
rent le droit de juger les autres, com
ils achetent une Métairie, & qu'ils
uſent de même (*b*).

C'eſt une erreur de croire qu'on
moins vertueux & plus ennemi de l'
manité, parce qu'on injurie toute
Nature. Sous le nom de (*c*) *Scarm
tado*, je parcours toutes les Nations
l'Univers; je n'y vois aucune bo
qualité; je n'y découvre que des h
reurs. Les Italiens ſont des ſimoniaqu
des perfides, des empoiſonneurs,
aſſaſſins, des ſodomites. L'inconſta
eſt le caractère des François; ils ſ
toûjours en guerre entr'eux, ou avec
Etrangers, une chimère les fait co
aux armes; depuis ſoixante ans, l
Païs eſt déſolé pour deux pages de c
troverſe; ils ſavent brûler un Maréc
d'Ancre, & faire des SS. Barthélem
l'indifférence ſur la Religion comme
à les calmer; *Heureux le tems auque*

(*a*) *Tome* 8. *pag.* 359.

(*b*) *Voïez* ſur-tout, *tome* 8. *pag.* 296. l'indécen
tyre contre les Conſeillers & les Avocats du Parle
Elle eſt trop longue pour être raportée ici.

(*c*) Roman de *Scarmentado*, tom. 8. pag. ***

it qu'en plaiſanter. Le plus grand
e y eſt parvenu chez les Anglois ;
: eſt fanatique. Le Hollandois eſt
ıple flegmatique, groſſier, igno-
ui ne connoit que ſes intérêts &
juges, & qui verſe le ſang de ſes
ırs Citoïens, avant que d'avoir
ıe s'ils ſont réellement coupables.
rberie, l'oſtentation, la ſuperſti-
le reſpect pour le Monachiſme
r l'Inquiſition ſont tout ce que
ıit en Eſpagne, &c.

'ai point attaqué la Vertu, quand
ffame toutes les Communautés
ıuſes, quand j'ai raporté le motif
r inſtitution & de leur première
r aux Prêtres du Paganiſme, aux
s des Indiens, & quand j'ai dit
ſuperſtition & le fanatiſme en
t l'ame.

. ah, ah ! m'écriai-je ici ; grace,
ır pour ces pauvres Moines &
. Vous n'en connoiſſez aucun ; ils
ıs ont ja[illegible] mal ; eh, ne
ı faites [illegible] con-
:, en [illegible]
ıl, co[illegible]
vos au[illegible]
ır[illegible]

des ſeconds. Je me meurs de pe
vous n'envelopiez les uns & les
ſous le même anatême. Souvene
que tout ce qu'on apelle Corps o
munauté, eſt un animal particulie
manque le ſens de la gratitude
qui en eſt amplement dédomma
celui de la vengeance. Il mérite
moins des ménagemens & du
L'Oracle ſe moqua de ma prière

Je n'ai jamais ſû, dit-il, en quo
ſtoient les vertus des Cloîtres, n
cru qu'il pût y en avoir. La con
qui s'y obſerve, me paroît un
tend à précipiter la ruine de l'E
je l'ai répété cent fois. Quoique
dit (*a*), pour le plaiſir de con
M. de Monteſquieu, que le mo
infiniment plus peuplé aujourd'h
ne l'étoit il y a deux mille ans,
ſeroit très-difficile à prouver;
néanmoins quelques pages aprè
que» pour peu que nous con
»Europe à peupler les Co
»donne pas encore beauco
»à notre pauvre eſpèce
je loue fort & j'admire M

(*a*) *Tome 7. pag. 49*
(*b*) La même, *pa*
(*c*) La même, *pa*

breux & plus agiſſans. François d'Aſſiſe qui les fonda, étoit pour eux un homme au-deſſus de l'humanité. Ils le comparoient au Chriſt; ils lui attribuoient plus de miracles.... Ces Religieux étoient ardens à tout; Prédicateurs, Théologiens, Miſſionnaires, Quêteurs, Emiſſaires, courant d'un bout du monde à l'autre, & toûjours ennemis des Dominicains.

J'ai parlé trente fois de ceux-ci, & je n'ai rien oublié de ce que l'on peut dire au ſujet de l'Inquiſition & de la forme judiciaire qu'ils pratiquent dans ce Tribunal, dont ils ſont chargés en Italie & en Portugal.

Les Auguſtins ne ſont guerres connus du monde ſéculier que pour avoir été en poſſeſſion de prêcher & de vendre les Indulgences comme les Cordeliers & les Dominicains, & pour avoir eu Luther dans leur Ordre.

J'aurois dû, par une ſorte de reconnoiſſance, être plus indulgent en faveur des Jéſuites; premierement parcequ'ils m'ont élevé & donné du goût pour les Lettres; ſecondement parceque je ſuis redevable de ma place de l'Académie Françoiſe au Pere la Tour, qui eut la bonté de certifier que je profeſſois ſin-

ment tous les Dogmes de la Re-
Catholique, Apoſtolique & Ro-
e ; ce que perſonne ne vouloit
e. Mais les Jeſuites ont eu la tê-
te dans leurs Journaux de cenſu-
es Ouvrages, je me ſuis cru dans
gation de les cenſurer à mon tour,
; je leur renare avec uſure.
e monde s'eſt epuiſé à en dire du
& du mal, & moi je prens ce der-
parti. Leur fondation fut l'effort de
litique ; & l'inſtitut de S. Ignace
un deſſein forme d'aſſervir les con-
ces des Rois à ſon Ordre, de le
dominer ſur l'eſprit des peuples,
lui aquerir une eſpece de Monar-
univerſelle. C'etoit un Gentil-
Sacrifain ſans lettres, ne avec un
romanetique, entête de livres de
valerie, dispoſé à l'enthouſiaſme,
il avoit ſervi dans les troupes d'Eſ-
e. Il y fut bleſſé, ſe devoua à la
ſideration, s'arma Chevalier de la
ge, voulut combattre contre un
re, qui avoit parle peu reſpectueu-
nt de celle dont il etoit Chevalier.
andonna la choſe à la decision de
cheval, qui prit un autre chemin
celui du Maure. Tout ignorant qu'il
, il prêcha de village en village, &

vint enſuite commencer ſes études à trente-trois ans, dans l'Univerſité de Salamanque. L'Inquiſition l'ayant fait mettre en priſon parcequ'il dirigeoit des dévotes, & en faiſoit des pélerines, il eut l'adreſſe de s'en retirer, & d'aller continuer ſes études à Paris. Il étoit errant & pauvre; il y trouva des Eſpagnols dans le même état, & ſe les aſſocia. Ignace & ſes compagnons avoient de la vertu; ils étoient déſintéreſſés, mortifiés, pleins de zéle. On doit avouer auſſi qu'Ignace brûloit de l'ambition d'être Chef d'un Inſtitut. Cette eſpéce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le ſacrifice des autres paſſions, & agit d'autant plus puiſſamment qu'elle ſe joint à des vertus. Si S. Ignace n'avoit pas eu cette paſſion, il ſeroit entré avec les ſiens dans l'Ordre des Théatins, comme le Cardinal Cajetan l'en ſollicitoit. Mais l'envie d'être Fondateur l'empêcha d'être Religieux ſous un autre. Enfin, Ignace & ſes compagnons, pour arracher du Pape une Bulle d'établiſſement, furent conſeillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatriéme vœu particulier d'obéiſſance au Pape. Voilà comme l'eſprit du monde le moins poli-

tique donna naiſſance au plus politique de tous les Ordres monaſtiques.

Les Jéſuites ſe conſacrerent à enſeigner les enfans, & le firent avec un très-grand ſuccès. Mais ce ſuccès même fut une ſource de troubles. Ils eurent à combattre des rivaux dans les Univerſités où ils furent reçus; & les villes où ils enſeignerent, en concurrence avec l'Univerſité, furent un théâtre de diviſions. On les a vu gouverner dans les Cours de l'Europe, ſe faire un grand nom par leurs études & par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeuneſſe, aller réformer les ſciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon Chrétien, & donner des Loix aux peuples du Paraguai. Ils ſont actuellement dix-huit mille dans le monde, tous ſoumis à un Général perpétuel & abſolu, liés tous enſemble uniquement par l'obéiſſance qu'ils vouent à un ſeul. Leur gouvernement eſt devenu le modéle d'un gouvernement monarchique. Ils ont des maiſons pauvres, mais ils en ont de très-riches. Je n'ai pas manqué de raporter la fameuſe Lettre de Don Jean de Palafox Evêque du Mexique, qui écrivoit en ces termes au Pape Innocent X..... *J'ai trouvé entre les mains des Jé*

preſque toutes les richeſſes de ces provinces. Deux de leurs Colléges poſſèdent trois cens mille moutons, ſix grandes ſucreries, dont quelques-unes vallent près d'un million d'écus. Ils ont des mines d'argent très-riches; leurs mines ſont ſi conſidérables, qu'elles ſuffiroient à un Prince qui ne reconnoîtroit aucun Souverain au-deſſus de lui. Ces plaintes paroiſſoient exagérées, mais fondées.

Cet Ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France, & cela devoit être. Il naquit & s'éleva ſous la maiſon d'Autriche en Eſpagne, & fut protégé par elle. Les Jéſuites du tems de la Ligue étoient les penſionnaires de Philippe II. Les autres Religieux qui entrerent tous dans cette faction, excepté les Bénédictins & les Chartreux, n'attiſoient le feu qu'en France; les Jéſuites le ſouffloient de Rome, de Madrid, de Bruxelles au milieu de Paris, &c.

Il ſe peut néanmoins, quoique je ne l'ai pas dit, qu'il y ait de la Vertu dans ce Corps comme il y a du mérite. Mais on ne peut me faire un procès d'avoir diſſimulé le bien & apuïé ſur le mal. J'avois mes raiſons; & l'une des principales eſt la conviction où je ſuis, que l'homme eſt un animal pétri d'un limon

grace, ſi jamais j'avois été capable d'en demander pour quelqu'un. J'entendois & je laiſſois dire à mes côtés, qu'un Favori qui aproche du Trône ou de ſes environs n'eſt pas digne de vivre, s'il n'emploie ſa médiation, quand il le peut, pour y faire apercevoir ceux qui le méritent, & qui ont beſoin d'être annoncés. Loin de déplaire aux Princes, les Princes lui en ſauront bon gré. Ils l'en eſtimeront davantage pour la bonté de ſon cœur & pour la droiture de ſes vues.

Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpéce,
Qui des Mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés ſur ces rapides ſphéres,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un ſentiment?
A leur lever, preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler, ſans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Vous voïez ſi j'ai raiſon d'être courroucé contre tout le genre humain. C'eſt que je n'y découvre que les vices de l'eſprit & du cœur, nul attachement ſolide, nul trait de cette amitié ſince-

[illegible] Vertu que j'adore. Et qui
[illegible] cherchere. Je ne dis s'il est un
[illegible] homme-homme que moi dans le
[illegible].

[illegible] nom de Dieu, [illegible] pere,
[illegible] que nous dans ma [illegible] volonté:
[illegible] vive & [illegible] dans [illegible] nous.
[illegible], qui ne le connoît pas.
[illegible] nous à [illegible] tentation
[illegible] à [illegible] & [illegible] à nous délivrer.

[illegible] première fois que nous nous ver-
[illegible] vous parlerai des Procedures
[illegible] ingenieuses d'être raisonnable.

des ſeconds. Je me meurs de peur que vous n'envelopiez les uns & les autres ſous le même anatême. Souvenez-vous que tout ce qu'on apelle Corps ou Communauté, eſt un animal particulier, à qui manque le ſens de la gratitude ; mais qui en eſt amplement dédommagé par celui de la vengeance. Il mérite néanmoins des ménagemens & du reſpect. L'Oracle ſe moqua de ma prière.

Je n'ai jamais ſû, dit-il, en quoi conſiſtoient les vertus des Cloîtres, ni même cru qu'il pût y en avoir. La continence qui s'y obſerve, me paroît un vice qui tend à précipiter la ruine de l'Etat, & je l'ai répété cent fois. Quoique j'euſſe dit (*a*), pour le plaiſir de contredire M. de Monteſquieu, que le monde eſt infiniment plus peuplé aujourd'hui, qu'il ne l'étoit il y a deux mille ans, ce qui ſeroit très-difficile à prouver ; j'aſſûre néanmoins quelques pages après (*b*), que »pour peu que nous continuyons en »Europe à peupler les Couvens, je ne »donne pas encore beaucoup de ſiécles »à notre pauvre eſpèce «. Cependant je loue fort & j'admire M. Newton (*c*)

(*a*) *Tome 7. pag. 493.*
(*b*) La même, *pag. 501.*
(*c*) La même, *pag. 298.*

de

qu'il a gardé toute ſa vie un célibat
e. A l'exception des Peres de l'O-
re & de la Merci, je regarde tous
utres gens de Communauté (*a*),
ne des colomnes de la Papauté,
nt à la fin produit celui par qui la
uté fut exterminée dans la moitié
Europe, *Luther.*

n'ai jamais rien eu à démêler avec
rdres religieux ; il n'y a aucune ri-
e entr'eux & moi ; j'abhorre la ca-
ie ; j'ai fait une fort belle Epitre en
contre ce vice ; mais cela ne m'em-
e pas de maltraiter tous ces Corps,
je laiſſe reſpecter à d'autres que
Les richeſſes, l'orgueil, l'ambition
Benedictins ont fait oublier & effa-
out ce qu'il pourroit y avoir de
ble parmi eux. Leur érudition eſt
e à rechercher (*b*). Si les Circaſſiens
runterent autrefois des Arabes la
ode d'inſérer la petite vérole. Ce
t d'Hiſtoire ſera un jour éclairci
quelqu'un de ces Savans, qui ne
quera pas de compoſer là deſſus
eurs volumes *in-folio* avec les
ves.

es Franciſcains étoient plus nom-

(*a*) Eſſai ſur l'Hiſt. chap. 117. pag. 299.
(*b*) Sur l'Inſertion de la petite vérole, n. 7. p. 458.

Si une fois ſeulement j'ai rendu quelque juſtice à Deſcartes, le peignant néanmoins en pigmée pour rehauſſer Newton, dix fois je l'ai traité de *Viſionnaire*, lui avec ſes diſciples, & le Pere Mallebranche à leur tête. Ma raiſon eſt qu'ils ne penſoient pas comme moi.

Les ſavans Phyſiologues, à qui les Belles Lettres prétendent avoir des obligations infinies, ſont le premier objet de mon mépris. Je les comprens tous (*a*) ſous les noms ironiques de *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocraſſus*. Tels les Daciers (*b*) & les Saumaiſes, gens hériſſés de ſavantes Fadaiſes.

J'ai ménagé *M. de Fontenelle*, qui n'a jamais critiqué perſonne, ni même répondu à ſes Critiques. Je me ſuis contenté de lui donner ce petit avis en paſſant :

Votre Muſe, ſage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art.
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur eſt aſſez brillante.

Le Cardinal de Polignac a manqué de

(*a*) Temple du Goût, *tom. 6. p. 273. & ſuiv.*

(*b*) M. de Voltaire fait une ample réparation d'honneur à M. Dacier, dans les Ecrivains du *Siécle de Louis XIV*. Ces contradictions marquent peu de ſolidité dans le jugement, & l'Auteur y eſt très-ſujet.

DES NOUVEAUX PHILOSOPHES [illegible]
crement tous les Degrés de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, de quelque personne se veuille couvrir. Mais ces Paroles ont été remarquées dans les Journaux de remuer les Chrétiens, & ne les ont pas laissés [illegible] de se soumettre à leur tour, & de se rendre [illegible]

Le Monde a été étonné de voir du bien & du mal, & n'a pas pu se former par. Leur Fondateur fut [illegible] la politique, & [illegible] de S. Ignace étoit un [illegible] pour [illegible] les consciences des Rois & des Grands, de les faire dominer [illegible] des peuples, & de la [illegible] une espece de Monarchie universelle. C'étoit un Gentilhomme Basque de [illegible] de un esprit [illegible], [illegible] de Chevalerie, [illegible] & qui [illegible] dans les Troupes d'Espagne. [illegible] Siege, [illegible] la Mere de Dieu, Saint Chevalier de la Vierge, voulut [illegible] contre un Maure, qui [illegible] empêcher [illegible] & [illegible] de [illegible] que celui [illegible]

mer jamais. Je n'excepte pas même mien, qui eſt un des plus foibles.

Celle des Belles-Lettres devroit p aprofondir les matieres & n'en pas ti ter de frivoles.

Il eſt à croire que celle des Scie *produira enfin* quelque choſe qui ſer au bien de l'Univers.

Le fils du célébre Racine, (un plus honnêtes hommes du monde) impoſé au public (*a*) quand il a dit M. Pope lui avoit écrit; & M. de R pſai à menti d'avoir dit qu'il avoit r la lettre. Cependant M. Racine la n tre à qui veut la voir; Mais il fa auſſi le décrier, parce qu'il eſt Poëte.

Ce fut ſur les ordres de quelques chands de papier & d'encre, qu metteurs en œuvre compoſeren *Mémoires d'Artagnan*, *de Pontis*, *de dac*, *de Rochefort* & tant d'autres. *Pontis* mis parmi les mauvais Aute *Charles Rollin* eſt le premier homm l'Univerſité qui ait écrit puremer françois. Encore eſt il deſcendu des minucies où il a manqué de go

Tout le monde n'a pas le do l'invention. *M. Rollin* a fait impr

(*a*) Sur M. Pope, *tom. 7. pag.* 375.

, les Fables de l'Hiſtoire ancienne,
toient ci-devant [illegible].
le Regent [illegible] paru magnifique-
les barbouillages de [illegible].
lieau (
du fonds de ſon cabinet
des ridicules à Alexandre, qu'il
t fatigué d'encens, comme Louis
s'il eût vecu tous lui. On dit que
urois fait encore plus que Boileau
gard de Charlemagne & de tant
es excellens Princes, contre leſ-
je me fais dechaîne ſans raiſon.
nes Lettres au Roi de Pruſſe mon-
que je fais flatter qui me flatte;
que je ne fais pas de quartier quand
e deplait. Voiez comment je traite
ince dans ma derniere Epître en
qui commence par ces mots: *O Sa-*
t du Nord, &c.
s meilleurs vers de *Moliere*, le
ier Poete de notre langue, ſont
es & ſans imagination.
Syſtême des [illegible] a pro-
: celui de *Spinoſa*; & j'ai connu
coup de perſonnes que le Carte-

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Tome 2. pag. [illegible].

»ſianiſme a conduites à n'admettre d'au-»tre Dieu que l'immenſité des choſes «. Mais qu'on ne me demande pas de les nommer.

Pluche (*a*) a fait réellement de Moïſe un Phyſicien. Si c'eſt ſimplicité, il faut le plaindre ; s'il croit avec cet artifice groſſier rendre odieux ceux qui ne ſont pas de ſon ſentiment, il faut le plaindre davantage.

Je n'ai donné tant d'éloges à *M. le Cardinal de Polignac* dans mon Temple du Goût que par manière d'aquit, & parcequ'il étoit flatteur pour moi d'avoir le ſufrage d'un ſi grand homme. Mais dès qu'il eut ceſſé d'être, je devins ſon Minos, & je le jugeai comme les autres. »Je ſuis (*b*) encore étonné qu'il ait pu »écrire un ſi long ouvrage en vers dans »une langue étrangere, lui qui auroit »à peine fait quatre bons vers dans ſa »propre langue.... Son *Antilucrèce* eſt »trop diffus & trop peu varié. Une auſſi »belle ame que la ſienne devoit rendre »plus de juſtice aux Mœurs d'Epicure, »qui étant à la vérité un très-mauvais »phyſicien, n'en étoit pas moins un »très-honnête homme, & qui n'enſeigna

(*a*) *Tome 5. pag. 113.*
(*b*) Sur l'Anti-Lucrèce, *tom. 5. pag. 358. & ſuiv.*

»jamais

ais que la douceur, la tempérance, ıodération, la juſtice; Vertus que exemple enſeignoit encore mieux... véritable Epicurien étoit un hom- doux, modere, juſte, aimable, du- l aucune ſociété n'avoit à ſe plain- , & qui ne païoit pas des boureaux r aſſaſſiner en public ceux qui ne ſoient pas comme lui. Epicure pou- : même mériter ſa grace ſur l'im- talité de l'ame en diſant : Plaignez , d'avoir combattu une Vérité ré- e (*a*) cinq cens ans après ma naiſ- e. J'ai penſé comme tous les Lé- teurs du monde, qui tous igno- nt cette Vérité. J'aurois donc vou- que le Cardinal de Polignac eût nt Epicure en le condamnant. A rd de la Phyſique, l'Auteur a per- eaucoup de tems & beaucoup de à réfuter la declinaiſon des atò- . C'eſt emploïer de l'artillerie pour uire une chaumiere. Pourquoi en- vouloir mettre à la place des ré- es de Lucrece les réveries de Deſ-

(*a*) Il faut être de bien mauvaiſe foi, ou bien ignorant pour dire qu'on ne connoiſſoit pas l'immortalité de l'Ame avant l'Evangile. Un Chrétien même, un Livre qui a pour titre : *De l'Ame & de ſon Immortalité*, a démontré le contraire par une foule de faits.

»cartes ? &c «. Voilà comment je reviens ſur mes pas contre celui que j'avois fait le premier favori du Dieu du Goût. J'ai cru devoir ajouter ailleurs (*a*) qu'il avoit conſpiré contre le Régent.

Mais il s'agiſſoit de vers, & je ſuis convaincu qu'il n'y a qu'un ſeul vrai & bon Poëte dans le monde. Le Pere Commire, Jéſuite (*b*) ne réuſſit que parmi ceux qui croient qu'on peût faire des vers dans une langue qu'ils ne ſavent pas même prononcer. Santeüil auroit été un excellent Poëte latin, ſi on pouvoit l'être. Il ne ſavoit pas ſeulement faire des vers françois.

Ceux qui ont paſſé pour avoir reçu ce don du ciel, n'en poſſédoient que l'aparence, & ſe flattoient follement de me faire ombrage. » *Iro* (Roi) poëte (*c*) »médiocre, & qui n'étoit pas médiocre»ment dur, fit de mauvais vers à ma »louange, dans leſquels il me faiſoit »deſcendre en droite ligne de Minos. »Mais mon pere aïant été diſgracié, il »fit d'autres vers, où je ne deſcendois

(*a*) Siécle de Louis XIV. Article de [illegible]

(*b*) Là même dans le Catalo[illegible] faut ſe ſouvenir que M. de Vol[illegible] latins au Pape, pour mettre [illegible] ſainteté.

(*c*) Voïage de *Scarmentado*

que de Paſiphae & de ſon amant.
oit un bien méchant homme que
bro, & le plus ennuïeux coquin qui
amais «.

uſſeau jouiſſoit deja d'une brillante
ation lorſque je commençois à pa-
. Il eut l'audace de mépriſer ma
ſie, & de ſe plaindre de ce que je
epriſois à mon tour. Je l'attaquai
rtement ; & de ma vie, je n'ai
une bile ſi noire que contre ce
, que j'acuſai de m'avoir calomnié.

[redacted]

r rimeur, couvert d'ignominies (a)
impur de tant de calomnies;
rem du Public outrage,
ns ceſſe, & jamais corrige;
Rouſſeau, que jadis votre pere,
pire, ſut de la miſere,
ſien-ci, ſerpent envenimé,
le ſein qui l'avoit ranimé:
, mêlant la rage à l'impudence,
Themis accuſa l'innocence.
ur Rouſſeau, loin de cacher ſa honte
ſes triſtes de honte & de fureurs.
allumer aux marais de Bruxelles
[redacted] les pâles étincelles,
[redacted] injecter l'affront
[redacted] front.

[redacted] du

Et que feront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié François, & moitié Germaniques,
Pétris d'horreur, & de haine & d'ennui ?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces Recueils d'impure médiſance ?
Le malheureux, délaiſſé des Humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.
. . . . . .
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de ſon ſouffle cauſtique,
Je ſais jouir, en dépit des Cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

Vous m'étonnez bien, lui dis-je traitter ſi mal le célébre Rouſſeau ne crois pas qu'il ſoit poſſible de ger plus impétueuſement le plus in des ſcélérats & le plus mépriſab tous les Poëtes. Comme le public i de quel genre de forfait il s'eſt coupable envers vous, on ne ſoupç que quelque querelle ou rivalit métier, qui ne méritoit pas les i plus qu'atroces dont vous l'avez blé. Si vous avez voulu venger le ſonnes attaquées par les fameux plets, il en a fait un déſaveu ſi ſc nel, que les honnêtes gens ne cr plus aujourd'hui qu'il en ait été l'Au

s lui reprochez tout à la fois a
e, la langueur & la dureté de
s. Veanmoins il a beaucoup de
s, & même d'admirateurs. Je ne
terai à ce propos que le plus
e tous vos adorateurs, l'auteur
[illegible] *Héloïse*. Voici
nt il s'exprime [illegible] Rousseau, [illegible]
[illegible] Que rien, que rien enfoui dans
es images Que de richesse & de
& d'accès Que d'heureux désirs!
rougir Que de nobles écarts!
es ressorts de l'imagination le
nt-ils à volupté dames? Qu'ils
nnent aux petites âmes des so-
de la grandeur, semblable à ces
eau, dont le diamètre est trop
petite vitesse & reconnue partie de
n'est devenu-elle pas en
de force plus énergique, & par-là
rre & plus magnifique dans ses
ets? Qu'en doute &c.
ut-on juger que vous me crie-
ez l'Orateur avec [illegible]
riante, qui [illegible]
gance, [illegible]
ble, & veut
reur les hor
[illegible]

décidant de leur mérite reſpe
déclamateur, qui ne connoît q
du cor; un Médecin toûjours
grands mots de ſon art; un Né
qui fourniroit lui ſeul à pluſieu
gues de Mathanaſius, & qui,
ſervir de ſes termes, ne ſe me
à hauteur d'apui; un Anatomiſt
naire qui s'eſt imaginé avoir vû
& diſſequé notre ame dans cet
du cerveau où aboutiſſent les
qu'il apelle le *Senſorium*. Je
pour gagner mon ſuffrage il m
(*a*) juſqu'à la fadeur. Mais je
un Juge de cette eſpèce, aſſez
connoiſſeur pour me mettre au
d'un Poëte barbare, & pour
ma proſe (*b*) vaut mieux que m
Ses ouvrages en faveur du Maté
du Déiſme moderne & peut-
l'Athéiſme, lui avoient aquis b
d'eſtime parmi nous. Mais il l'a
en rétractant to[illegible]timen
de la mort en P[illegible]
miſérablement.

Il avoit plus

(*a*) Son Eloge com
qu'à 276.

(*b*) [illegible]eau dit
beau
[illegible]Ver

nerai en lice avec lui ; & je lui aprés à cet âge la faiſon des vers eſt paſſée. eſt le Dieu du Goût qui m'en avoit ené à ſon ſujet.

Mais n'imite pas ce Gabaſſe, qui
Qu'on ne dira rien de ſes vers,
Les traits des rimes de Perrault
Ne croiſent qu'au dans le parterre.
Et le trouve & trifle vers ſoit
N'eſt fait que pour le bon vin

Je ne ſuivis pas affez fidélement le te conſeil que me donna le Dieu ; & vous que les vers que j'ai faits de ſus une ſoixantaine d'années, ſur-tout puis que ma ſanté eſt ſi chancelante. paroiſſent pas être de la même main de la même imagination que ceux de Bernarde. L. m'en a puni par quelques échappées d'impruidence que le bon ne devoit pas me permettre, & il m'ont cauſé de grands chagrins. Je rois aujourd'hui tranquille & honoré ns le ſein de ma patrie, ſi j'avois fait de ce que j'ai écrit contre M. de ains. « C[illegible] ne [illegible] ne parle [illegible] voit que tous [illegible] ous faiſons

»à tous ceux qui le ſont un compliment »de condoléance. « Qu'ils ne s'en plaignent qu'à eux-mêmes.

Comme eux, un autre Brigand de la litérature mérita également mon courroux. »J'avois (*a*) je ne ſais comment, »rendu à l'illuſtre *Abbé Desfontaines* un »léger ſervice. Mais comme ce ſervice »ne lui donnoit pas de quoi vivre il ſe »mit d'abord un peu à ſon aiſe au ſortir »de la maiſon (de Biſſêtre) dont je l'a»vois tiré, par une douzaine de libelles »(ou feuilles d'obſervations) contre moi, »qu'il ne fit à la vérité que pour l'hon»neur des lettres, & par un excès de zèle »pour le bon goût. « C'étoit bien à un Juge de ſa trempe à cenſurer un homme comme moi. Auſſi a-t-il mérité que je l'accolaſſe par-tout à l'affreux *Rufus*.

Oh ! pour cet Abbé Desfontaines, dis-je à l'Oracle, je vous l'abandonne. Faites-en tout ce que vous voudrez; il a mérité par plus d'un titre l'indignation des honnêtes gens. Il auroit fait d'excellentes choſes dans le genre de critique qu'il avoit embraſſé, ſi la paſſion & la vénalité n'euſſent infecté ſa plume. Prenez ſeulement garde à ne vous pas rendre auſſi coupable que lui,

(*a*) Des Menſonges imprimés, *tom. 7. pag. 30.*

nt trop d'ingreur dans votre
Avec la meilleure de toutes les
commence à avoir tort quand
end par les injures. L'Oracle
ron avisé répondit en ces termes:

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ux ingrats m'ont fait
. l'Abbé de Marcy
ir le moins aussi

tre le public en garde contre ce
& l'autre d'avoir eu le faire ch
chez le Comte de Bonneval, afin q
donne tort ou plus le rire, en
tant avec autant de confiance q

Qu'un Hibernois, loin de la France
Aille enfouir dans Byzance
Sa rame & l'aine ni roulliane ;
D'un œil tranquille & sans colère,
Je vois fuir crime & la misère ;
Tu n'emporte que mon argent.

Quoique je sois bien convain
les connoisseurs rendent assez de
à mon ame pour me croire parfai
insensible aux indignités de mes
amis, j'ai cependant dévoué la
à tout l'Univers, & je ne pense pa

contre moi ſes languiſſantes mains
qu'il deſtinoit au relief des humains.
fois par mois un ignorant *Zoïle*
remiſſant une voix imbecille,
pour leurs cris que la haine a formés,
pour leurs pas dans la fange imprimés.
tout-puiſſant or la Philoſophie
ſprit ſage au-deſſus de l'envie.
au haut des cieux que *Newton* s'eſt ſoumis,
r effet s'il a ſes ennemis,
onnois plus.

onvenoit-il pas bien à cet Abbé
taines d'oſer prononcer ſes ar-
toutes les matières qui concer-
s arts, les ſciences, le bon goût ?
extravagance en lui de vouloir
mme moi, Poete, Hiſtorien, Li-
r, Mathematicien, Algebriſte,
en, Aſtronome, Politique, Ro-
r, Cenſeur de tous les Savans &c ?
écrit en tous ces genres. J'avois
res devant les yeux, & je ne me
point moi-même, quand j'ai pro-
cet arrêt de l'experience & de la
:

oit eſt d'un [illegible] eſt ſon partage : (a)
ation eſt le [illegible] ;
ſes goûts, [illegible] ſes plaiſirs,
à ſa conſo[illegible] ſes déſirs.

(a) pag. 25.

Que ne penſoit-il comme moi de ces téméraires ſujets, manqués dans tous les genres; qui par une folle ambition, veulent embraſſer mille objets dont ils ne peuvent toucher que la ſuperficie? Je l'ai dit. » Il eſt impoſſible (*a*) qu'il ſe »forme des Savans univerſels, parce »que chaque ſcience eſt devenue im»menſe. Il faut néceſſairement que cha»cun ſe réduiſe à cultiver une petite »partie du vaſte champ que le ſiécle de »Louis XIV a défriché. «

L'expérience m'en a convaincu. Avant elle, je reconnois que j'ai trop étendu mes vues, & que je me ſuis cru capable d'exceller en tout, malheureux effet de je ne ſais quel dépit ou dégoût de la volupté, ou de contradiction dans ma conduite.

L'Amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines: (*b*)
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté;
J'ai paſſé l'heureux tems fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands Dieux! Il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encore aſſez pour remplacer l'amour.

(*a*) Ecrivain du Siécle de Louis XIV, à la fin.
(*b*) Réponſe à une Dame, ou ſoit diſant telle, pag. 139.

Si vous voulez, je ferai plus ſincere aujourd'hui, & je vous avouerai franchement que l'envie de devenir un homme univerſel & unique me prit dès ma jeuneſſe (*a*), & bien avant que la paſſion de l'amour me quittât. J'effleurai toutes les ſciences; & croïant, ou voulant faire croire que je les avois aprofondies, j'en donnai au public quelques légéres eſquiſſes, où je jugeai & cenſurai les maîtres en tous les genres, les ſavans du premier ordre, les Ecrivains ordinaires, toutes les nations, tous les états, juſqu'aux fâchets du ſieur Arnou. Voilà ce qui m'attira la haine des uns & le mépris des autres, ſur-tout des connoiſſeurs en Newtoniſme. Voilà ce qui me fit nommer aſſez plaiſamment par un Hollandois *le Chien rogneux*, & ce qui fit dire à d'autres, *Chien enragé*, qui mord à droite & à gauche. Néanmoins j'eus toujours des ſectateurs zelés, & des amis fidèles, que l'on connoît, & dont l'attachement fut cimenté par la Vertu la plus pure. Ma reconnoiſſance eut la gloire de ne leur céder en rien. Ce témoignage mutuel eſt un des plus touchans endroits de mon Poë[illegible] *Vertu* dont je me piqu[illegible]

(*a*) Voïez le com[illegible]

Je rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injuſtice ;
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur ;
Du fanatique ardent, du ténébreux *Zoïle*,
Du Miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans, bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui pendant quarante ans pourſuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont conſolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Ces motifs de conſolation, dis-je à M. de Voltaire, ſont flatteurs pour vous. Mais comment ne trouviez-vous pas dans votre philoſophie des reſſources de courage & d'héroïſme, capables de mettre à vos piés les vaines clameurs de ces Critiques pigmées, qui oſoient ſe jouer à vous? Je m'étonne encore de ce que vous êtes deſcendu juſqu'à faire la guerre à tant d'Ecrivains, qui n'étant pas de votre force, ou n'exiſtant plus, ne ſe trouvoient pas en état de ſe deffendre. On a tant admiré la belle modération de M. de Fontenelle, qui, non-ſeulement n'a jamais critiqué perſonne ; mais, ce qui eſt peut-être ſans exemple, n'a pas même voulu répondre à ſes Critiques les plus offenſans. Il s'eſt

ou retracté, & il en eſt demeuré
nment n'avez-vous pas ſuivi un
modéle, vous qui pouviez le
ec tant d'avantages ?
e Fontenelle, reprit l'Oracle ;
n caractère, & moi j'ai le mien.
de ce Berger galant & douce-
: me va nullement ; & ſi je n'a-
réhendé de me brouiller avec
vec ſes partiſans, je ne l'aurois
s épargné que les autres. Après
ue voiez-vous de ſi merveilleux
perſonne ?
diſciples ont plus oſé que moi ;
le ſon vivant. En convenant (a)
oit une érudition moderne très-
& qu'il ſavoit même beaucoup
)ſophie, ils lui ont refuſé nette-
: titre de Philoſophe. » C'eſt un
eux compendiaire des penſées
: ſont point à lui. Il a écrit les
vertes des autres, ſans en avoir
icune. Il a loué les morts avec
: chaleur, pour faire ſourire les
s. Borné à peindre la nature, il a
en vain de la meſurer ; ou s'il
trepris, ce n'a été qu'avec le
as d'autrui, encore l'a-t-il éclip-
ar l'art qu'il y a voulu mettre.

(a) Hiſtoire de l'Ame, *pag.* 264, *& ſuiv.*

»Faut-il qu'insensible au vrai beau, & »que sourd aux cris de la nature, il l'ait »fait disparoître sous le fard dont il a »prétendu l'embellir ! Pourquoi tant »d'art dans l'expression des choses les »plus simples ? Pourquoi courir sans »cesse après l'esprit ? Pourquoi me faire »remarquer sans cesse combien vous en »avez, combien vous en semez par»tout. «

Ces ombres, propres à obscurcir le portrait de M. de Fontenelle, n'y sont jettées si fortement que, pour faire briller les clairs du mien qui est à côté. Il est trop flatteur & peut-être trop flatté, pour que j'ose le mettre sous vos yeux. Mais si mon rival a manqué de goût dans l'art d'écrire, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ait commis une faute réelle, en négligeant de critiquer tous les Ecrivains qui lui étoient amenés par son sujet, & principalement ceux qui l'avoient critiqué lui-même ? Il a craint de s'attirer des ennemis : & moi, comme vous voiez, je n'ai point apréhende de m'en faire dans quelqu'ordre que ce soit. Mon nom & la liberté mâle, dont je me glorifie, me mettent au-dessus de tout.

Je répondis que cette conduite étoit d'un homme qui se pique d'une probité vraie

raie & généreuſe ; & ce fut par-là que nit notre entretien.

Quel ſingulier mortel, dis-je à mon entilhomme, en quittant M. de Vol-ire, il nous traitte de fanatiques & e perſécuteurs, parce que nous refu-ons les égaremens des *Nouveaux Philo-phes* ; car je vous ai fait voir que cette rétendue perſécution ne peut pas tom-er ſur leurs ſentimens perſonnels & le-rets. Et le voilà lui, qui attaque le ciel t la terre. Papes, Rois, Reines, Mini-res, Magiſtrats, Prêtres, Moines, Ar-ſtes, Philoſophes, Poëtes, Gens de ettres, Nations entières ; en un mot e Créateur, la Religion, la Nature, il aut que tout ſoit terni de ſa façon & breuve de ſon fiel. Si par haſard on enoit à le cenſurer, qu'auroit-il à ré-ondre, ſi ce n'eſt qu'en premier il a at-aqué toute la terre ? Il nous a donné on portrait bien au naturel, dans celui l'un autre homme d'eſprit fort connu. Buffi, dit-il (*a*), parloit purement ſa langue ; il avoit du mérite, mais plus d'amour propre encore ; & il ne ſe ſervit guerres de ce mérite [illegible] pour ſe faire des ennemis [illegible] O [illegible] ommes, que tu es bien [illegible]

(*a*) *Tome 19. pag. 14.*

VIIIe CONVERSATION.

Examen de ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale.

EH bien, me dit M. de Voltaire, je vous ai dévelopé tous mes principes & mes ſentimens ; je n'ai rien eu de caché pour vous. Etes-vous content ? Aſſurément, lui répondis-je, j'ai tout ſujet de l'être. Vous m'avez apris mille choſes ſingulières & admirables, qui ne s'effaceront jamais de mon eſprit, tant elles l'ont frapé. Mais il eſt une autre matière ſur laquelle vous ne m'avez rien dit, & qui mériteroit bien d'être éclaircie.

Vous avez beaucoup écrit en vers, & donné encore plus d'Ouvrages en proſe. Je ne ſais quel Ecrivain s'eſt plus diſtingué par la ſingularité de ſes vues, l'étendue de ſes recherches & la hardieſſe de ſes ſentimens. C'eſt principalement dans le païs de l'*Hiſtoire*, [illegible] vous avez fait des d[illegible] aucun voïageur ni [illegible] core aperçu. Tous [illegible] peu-près de la mên même face. Les n[illegible]

Nouveaux Personnages.

qui ont donnés à la poésie de
vont aller vous être vus, avec
dans les diverses qu'ils nous
ront, dans le caractère des prin-
personnages, dans les mots qui
ont été retenus, & dans les choses
mêmes qu'ils ont servi. Vous vous
, aimés d'abord avec eux. Ou ils
ut des Vers, vous y trouvez
des vices. Vous vous dites mille
raisonnables ils l'ont dû faire
, en allez d'autres qu'ils doivent
t complettement. Vous les jouez
bus. Voilà un modèle que je ne
us comprends, daignez m'en don-
explication.

ous l'avez vu, & bien pour qui sera
ne on imitable, ne cherchez qu'à
, ne me faites aucune de vos cri-
es où on dit, cela devoit être
il n'est pas pour vous
vous introduire dans le cabinet
es Auteurs, & même vous en faire
e, pour en faire usage, vous
vous serez utiles des choses mêmes
vous rencontrerez dans mes Ou-
Examinez donc, & ne
pas.

L'Histoire comme un
tout

que je vous ai fait de l'Angleterre, chacun penſe comme il veut, & dit toute liberté ce qui lui convient. C' *le Temple du Menſonge;* & j'ai voulu offrir un ſacrifice plus éclatant que tc ceux qui avoient jamais été préſenté ce Dieu.

Le Menſonge réſide au Temple de Mémoire. (*a*)
Il y grave des mains de la Crédulité,
Tous ces faits des tems, deſtinés pour l'Hiſtoire
Et pour la Vérité.

Ce qui devoit ſervir de matériau l'Hiſtoire, n'étoit donc que le Menſc ge conſacré dans les Archives du Te ple de Mémoire où il réſide, & où nous preparoit des principes & des ſo ces d'erreurs.

Suivez-moi. Si les anciens monume ceux même des Auteurs contemporai n'ont rien de certain, & peut-être r de vrai, pourquoi voulez-vous que m'attache ſcrupule[illegible] les ſuivi Je me contente d'[illegible] peu-p le fonds. Mais je que je juge à pro- mes idées. En fait loſophie, j'ai abju

(*a*) Ode pour MM. de l'A

is dement, contredit, combattu
ire occasion, vous l'avez vu. Mais
de commencer à écrire l'Histoi-
me fais d'un plan; & j'ai vou-
les choses marchassent comme je
bis conçues & arrangées. Ne soiez
pas surpris d'en trouver d'inouies
non Essai.

Je laisse aux Auteurs vulgaires, la
ise de n'oser s'écarter de ce qu'ils
nt follement la vertu de l'Histoi-
a regle est de semer hardiment
rivains originaux; de les faire par-
mme je veux qu'ils parlent. J'a-
leur recit tout ce qui est con-
à mon but, & j'en retranche
ce qui ne peut s'y ajuster. J'ai tout
, & je me fais dire: le commun
nde qui me lira, n'en fait pas assez
démêler si je lui en impose ou non.
presenterai un fonds d'Histoire,
quelques-uns auront une idée res-
se, & que le plus grand nombre
totalement. Je n'en donnerai que
, & je l'embellirai d'un stile &
magique. J'y sèmerai des maxi-
ifiantes, suivrai avec har-
ce du
ème & de
ouvent de
ui il se

pour tout ce qui sort de ma
l'honneur qu'il y a de penſer
moi, & d'être au rang des vrai
ſophes & de mes Diſciples, le
bel eſprit que l'on y gagne, &
des eſpérances auſſi flatteuſes, p
je apréhender de n'être pas cr
parole, & de n'avoir pas les tro
& demi du monde pour mes
& mes admirateurs ? Il ne faut
d'amorces pour les faire tombe
piége.

3°. Si des Savans ou des Con
ont la curioſité de lire ce que
ſur l'Hiſtoire, je m'attens bien
trouvant totalement dépaïſés,
ront à l'impoſture. Mais qu'en
t-il ? Oſeront-ils me réfuter ?
défie. Je vous l'annonce en cor

Nous avons Peintres et
tantes. Il y en a grand nombre de
bles, qui chacun de leur tour
en a eu jusqu'à trente; le n'en
e que d'une phrase ou d'une ligne
en avancer deux de cette espece,
faudroit plusieurs pages pour les
e chacune en particulier, claire-
& nettement. Nos Savans trouvent
e d'en venir souvent à des Diffi-
s entieres, qui demanderoient la
e quatre hommes pour écouter la
re à fin, qui les entreprendra, & qui
ra? Nous ne connoissons l'exacte-
sur aucun sujet aussi immense. Si l'on
en a une connoissance vague, elle
trompe rien. Le partage est pour
qui lui vient le premier, & on ne
ra, point sans le témoignage des
ux oreilles & leur admirer. Je
dans leur fin que personne ne le
ra jamais.

Je confesse dans un degré supérieur
ion de faire usage de tout ce que
, & de le dégager tellement, que
n me le rendre ancien, par l'ar-
ouveauté & de singularité que j'y
e. Une table des Chapitres, mé-
au bas [illegible] qui en est contenu
le Li[illegible], le re-
ntiq[illegible] ublions

pour nommer dans mes Ouvrages les originaux mêmes, quoique j'en ignore juſqu'à la forme. Eſt-il ſeulement poſſible ou probable que j'aie lû & digeré tous les Auteurs qu'il faudroit avoir combinés pour mon *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* de toutes les Nations de l'Univers? On ſait que je n'ai jamais eu de Maiſon ni de Bibliothéque. Et quand j'aurois poſſédé en propre tous les Livres néceſſaires, ma vie errante, inquiéte, diſſipée, voluptueuſe m'auroit-elle permis de les lire & de les méditer? Croïez-vous qu'il y ait bien du monde en état de faire ces réflexions, qui prouvent que je n'ai pu prendre qu'une légére teinture de l'Hiſtoire, dont je donne une idée encore plus légére? Qu'importe. Le plus pur encens m'eſt adreſſé de toutes parts. Les Grands, les beaux Eſprits, ceux qui ſe piquent de l'être, ſans en avoir l'aparence, les jeunes femmes ſur-tout me comblent d'éloges, & publient de concert que je ſuis le plus ſavant homme de mon ſiécle. J'en ai la réputation; que puis-je ſouhaiter davantage? Nous autres Oracles nous ſommes un peu faits pour en impoſer, & pour tromper les dupes qui veulent l'être, & que le clinquant de l'eſprit ſéduit comme celui d'une étoffe.

is c'eſt le jugement de vos Mei-
que je voudrois ſavoir ſur cette
de mes Ouvrages. Quoique mes
ens ſoient fort éloignés des leurs
aucoup de points, je ſuis néan-
perſuadé qu'il eſt parmi eux de
Literateurs & de judicieux Criti-
Je ne peux leur refuſer cette ju-
Dites-moi ce qu'ils ont penſé de
hiſtoire, & ce que vous en penſez
même.

e vous aſſurer, répondis-je, que
l'poſition des ſentimens, ils
nnent qu'elle eſt écrite avec tou-
ureté, l'élégance, & la rapidité
on peut demander dans le ſtile hi-
e. Ils ne déguiſent ni n'affoiblif-
ont les louanges que vous mé-
cette partie. Ils vous regardent
e un modèle accompli pour les
s de la diction; & je ne ſais s'il
un qui n'ambitionne l'éminente
orité de votre talent.

me font honneur, dit M. de V.
viens qu'il y a chez eux quelques
le goût, à qui il ne manque qu'un
e notre Philoſophie. Car celle de
Univerſité, dans laquelle partie
l'envisage qu'à
l'eſprit, [illegible]

préjugés. Je penſe ſur cela comme Bacon, »qui (a) avoit mépriſé de bonne»heure, ce que des fous en bonnets »quarrés enſeignent ſous le nom *de Phi»loſophie* dans les petites maiſons apel»lées *Colléges*. « Mais les choſes obligeantes que vous me raportez de vos Meſſieurs, ne regardent que le ſtile de mon Hiſtoire. En eſtiment-ils également le fonds ?

Ils ont trouvé des choſes intéreſſantes & judicieuſes dans vos *Réſumés des Siécles*. On y voit en effet d'excellentes remarques ſur les Loix, les Coutumes, les Uſages, les Arts & les Siences.

Ils ont raiſon ; mais ce n'eſt pas encore-là ce que je vous demande. Je voudrois ſavoir nettement ce qu'ils penſent de l'Hiſtoire même, & de la méthode que j'y ai ſuivie.

Vous n'ignorez pas que le Livre le plus univerſellement aprouvé trouve encore des Cenſeurs. L'*Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet*, ce chef-d'œuvre inimitable de l'eſprit humain, vous a paru eſſenciellement (b) repréhenſible; parce que ce grand homme, qui avoit ſi bien lû, & ſi profondément médité

(a) Sur le Chancelier Bacon, *tom.* 7. *pag.* 266.
(b) De la gloire, *tom.* 7. *pag.* 181.

nre. n'y a pas lû un mot des Chi-
que vous apellez le plus ancien
nus ingé de tous les Peuples. &
trop loué, à votre avis, à la ri-
res Egyptiens. D'autres que vous
nt qu'il a bien fait. Comment
les suffrages de tout le monde ?
reins l'impudence. & c'est pour
même que je vous demande en-
une fois le jugement de vos cen-
urs sur mon histoire. Jusqu'à pre-
ous ne m'avez donné que des re-
. parce que vous prétendiez ne
re veut-être des choses ridicules.
. Je suis très-sensible à votre po-
. mais je vous veux mettre à l'é-
: vous prenant une belle maxime
n semble sur un sujet pareil à ce-
à vous embarrasse. Je parlois de
dent *Eſſai de M. Nelon sur le Com-*
. & il me [illegible] Cependant il y
n des erreurs dans ce bon Chi-
e, dans le chemin de la Vérité ait
ple. Il est bon de relever les *mé-*
qui se trouvent dans un Livre
c'est même que la qu'il les
corriger. C'est *apprendre* un bon
rige que de le *contredire*. Les in-
ne peuvent pas se *tromper*.

pouvez donc m'aprendre tout ce que l'on a dit de mon Hiſtoire ; je ne ſuis plus en droit de m'en fâcher.

Sur cette régle, répondis-je, perſonne aſſurément ne mérite plus que vous *l'honneur d'être contredit.* Vos talens & votre réputation vous ont acquis ce privilége préférablement à tout autre. Je vais donc, pour vous donner des marques de mon *reſpect*, relever, d'après nos Meſſieurs, quelques-unes de vos *mépriſes.*

L'idée que vous avez donnée de l'Hiſtoire, leur a paru fort ſinguliere. Vous la regardez comme un Païs de liberté, où il eſt permis de croire & d'écrire tout ce que l'on veut. Vous prétendez que le Menſonge réſide au Temple de Mémoire, dont les Archives ſont compilées par les mains de la Crédulité. Eh que deviendra donc cette ſience, ſi les fondemens en ſont auſſi ruineux que vous le dites ? Quelle confiance pourrons-nous y prendre ; quelle différence en faites-vous d'avec la Fable & le Roman ; avec quel mépris recevra-t on les leçons que les Sages en ont tirées ; quelles ténébres répandez-vous ſur tous les ſiécles, ſur toutes les Nations ; quelle illuſion ſera-ce d'en faire une étude ; &

ieroit en faveur de ceux qui ont
dé l'invention de cet art. S'il ét
ceſſaire de multiplier les preu
cette vérité, j'en trouverois
lentes, dans ce que vous dite
Inconvéniens attachés à la Litéra
dans vos deux Chapitres *ſur les*
ges imprimés. Ces changemens d'
baraſſent vos Lecteurs, qui le
nent pour des contradictions.

»Mais, ajoutez-vous (*a*), pa
»menſonges dont les Hiſtorie
»remplis, n'y a-t-il pas quelqu
»tés ? Oui, comme il ſe trouve
»de poudre d'or dans les ſables
»fleuves roulent. (C'eſt vraimen
»re la choſe à des infiniment peti
»demandera donc le moïen de re

oudre d'or que vous cherchez. «
Maitres dans l'art n'ont rien com-
cette régle. Car enfin, ont-ils dit,
yſique n'eſt pour rien dans l'Hi-
; & quand on nous raportera
Prince, un Général d'armée, un
ulier ont fait des choſes contraires
iſon, à l'honneur, à la probité,
devoir, à leur état, à la trempe
ur humain, il ne faudra donc pas
oire. Cette régle de critique a paru
opoſée à la conduite des hom-
ſi ſujets à s'écarter de la Raiſon ;
eſt démentie par les preuves que
n voïons tous les jours.
tte régle, ont-ils dit, nous eſt d'au-
lus incompréhenſible, que M. de
ire déclare hautement, & répéte
propos, que l'Hiſtoire n'eſt que
ſu & l'enchainement de tous les
ts dont les hommes ſont capables.
la ſienne, & vous n'y trouverez
es crimes & des horreurs. Il veut
idant qu'on les croïe ; & c'eſt dans
cations principalement qu'il vous
e qu'il y a de certain.
reſpect, dont nos Meſſieurs ſont rem-
our un Livre auſſi célébre que vo-
ſſai ſur l'Hiſtoire Générale, leur a fait
une autre réflexion non moins en-

jamais converſé avec Xénopho
cydide, Polybe, Platon, Tac
Thou, Guichardin, Tillemont,
Boſſuet & Rollin, on voit da
Ouvrages ce qu'ils étoient. T
Ecrivains, en nous aprenant l'I
ont eu ſoin de faire plus remar
belles actions & les vertus des
hommes, que les vices de c
monſtres particuliers, qui ont
noré la Nature; & qu'il n'auroit
me fallu nommer, s'il avoit ét
ble. C'eſt que ces Hiſtoriens ain
Vertu & le genre humain, par
avoient le cœur droit.

Comment ſe peut-il faire qu
Voltaire, qui a vu paſſer de
veux des milliers d'hommes, en

lans la bouche ? La haine pour
:n qui tout le monde l'a admirée,
t-elle porté à les flétrir générale-
' Quoi ! n'auroit-il aperçu aucun
e vertueux parmi les Chrétiens
s des premiers ſiècles, ni parmi
e Pontifes ou autres Docteurs cé-
, qui ont illuſtré ou éclairé l'E-
Tous les Papes, depuis le règne
nſtantin, auroient-ils mérité d'è-
ittés comme des fourbes, des am-
, des uſurpateurs, des ſimonia-
des impudiques & des ſcélérats ?
eur des premiers Proteſtans (a)
tenu ce langage ; mais leurs ſuc-
rs en rougiſſent aujourd'hui pour
ious ſommes bien éloignés de dire
Auteur a pris dans ſon eſprit &
on cœur, les couleurs dont il
ervi pour peindre le genre hu-
depuis les Souverains aſſis ſur
ne, juſqu'aux ſimples ſujets qui
it les armes pour le bien de la Pa-
ou qui cultivent les arts & les ſien-
pour éclairer & ſervir l'Etat. Ja-
e pinceau d'un honnête-homme ne
ouvrir de couleurs odieuſes les
de la droiture & de la probité, dit

uricux prétendoit que, depuis S. Léon, tous
s avoient été des Antechriſts.

un de vos Freres dans ſa Réponſe
d'Alembert, *pag.* 59. Il faut que l
V. ait eu devant les yeux quelque
magique, qui lui a fait voir des
ſtres à la place des hommes. No
ſommes d'autant plus ſurpris, q
donné à tous ceux qui écrivent
ſtoire cette belle leçon, ſi favor
l'humanité, de ſe ſouvenir qu'il
hommes. » C'eſt-là (*a*) que chaque
» vain doit ſe dire : *Homo ſum.* «

Mais la ſincérité n'eſt pas moi
ceſſaire à un Hiſtorien que l'hum
L'Auteur de l'*Eſſai* a trop mépriſé
& l'autre. Après qu'il s'étoit tant d
& ſi hautement déclaré contre le
ſtianiſme dans ſes Vers & dans ſe
vres mêlées, falloit-il s'attendre
en parleroit équitablement dans ſo
ſtoire ?

Ici les premiers coups de l'at
ont porté ſur les monumens de la
lation, que M. de Voltaire met bi
deſſous des Livres (*b*) Indiens &
nois pour l'ancienneté, la certitu
la ſageſſe. Mais ſur qui tombe l'hu
tion ? Eſt-ce ſur nos Lettres ſainte
ſur celui qui auroit voulu les infir

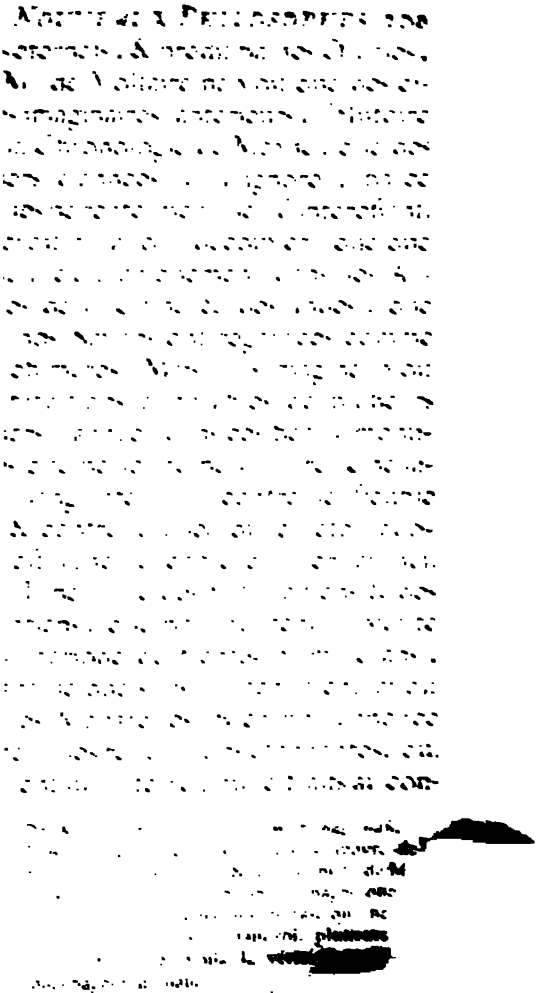
(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 71.
(*b*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 1, 2 & 3.

us laiſons repondre les Savans, ou
rs moindres Ecoliers, de quelque
igion qu'ils ſoient, n'en euſſent-ils
me aucune. Il nous ſuffit de dire que
ais perſonne ne fut aſſez peu jaloux
la reputation, pour hazarder un pa-
oxe auſſi inſenſé. Si l'Auteur a quel-
s preuves de ce qu'il avance, qu'il
s les faſſe connoître dans la premiere
ition de ſes Œuvres. Nous le prions
rendre ce ſervice à la Literature.
C'eſt au 5e chapitre de ſon *Eſprit*, qu'il
ſarre de donner un violent aſſaut à
Religion Chrétienne, & de lui ravir
loire de s'être établie par des torrens
ang, qui devoient mille fois l'étein-
& l'anéantir, ſi Dieu n'y avoit ré-
ndu la fecondité. Sur la foi de Dod-
, auſſi peu ſincere qu'il étoit lettré, il
beaucoup plus loin que ſon guide, &
ait preſqu'à rien les perſécutions &
martyrs. Il n'héſite pas de démentir
rement toute l'Antiquité eccléſiaſti-
& profane, les Ecrivains mêmes de
e & de l'autre claſſe, qui parlent d'a
s le témoignage de leurs yeux. Ou
s ce ſeul chapitre, nous ſommes en
t de lui compter plus de cent fauſſe-
groſſieres; & nous ſavons de ſcience
taine, que quelque jour on les lui

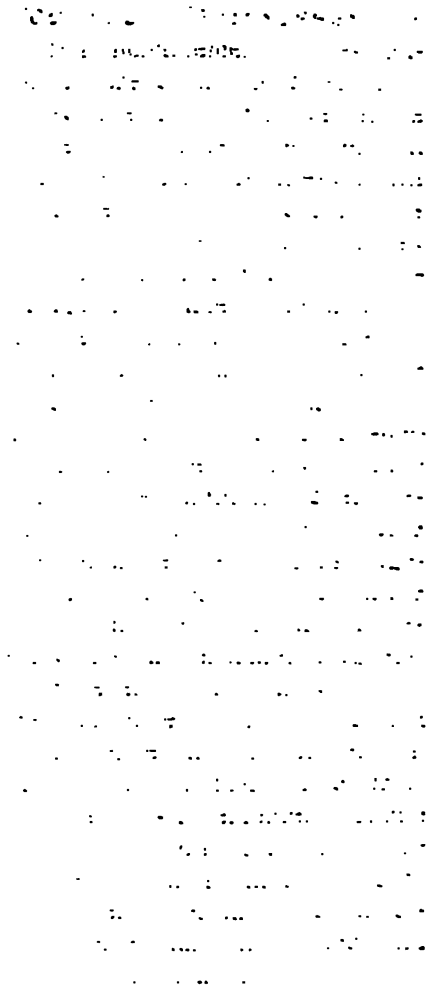
montrera bien clairement. Que ſeroit-ce par proportion, s'il falloit le ſuivre dans le labyrinte de ſes autres écarts ? On verroit un beau Recueil de *Menſonges imprimés*. Il ſemble qu'on eſt en droit de croire qu'il ne les a ſi fort multipliés, que pour en rendre la réfutation impoſſible.

Il avoit ſi judicieuſement reconnu avec tout l'Univers, que » l'illuſtre (*a*) » *Boſſuet*, dans ſon Diſcours ſur une par» tie de l'*Hiſtoire univerſelle*, en a ſaiſi le » véritable eſprit. « Eh pourquoi ne pas marcher ſur les traces d'un homme que l'on admire, & dont on veut être le Continuateur ? Ce ſont toujours les réflexions de nos Meſſieurs. Ou M. Boſſuet, diſent-ils, a vû le monde ſortir des mains de Dieu par un éclat de ſa Toute-puiſſance ; l'homme né pour être juſte & heureux, frapé de malédiction ; ſon Libérateur promis & annoncé dans tous les ſiécles aux Patriarches & aux Prophétes ; ſa venue dans ce monde au tems marqué ; ſa Religion prêchée & reçue dans tout l'Univers : ou il a vû les Empires s'élever & ſe détruire ſucceſſivement, ſelon que l'Arbitre des événemens l'avoit décidé dans ſes Dé-

(*a*) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Géner.* pag. 3.

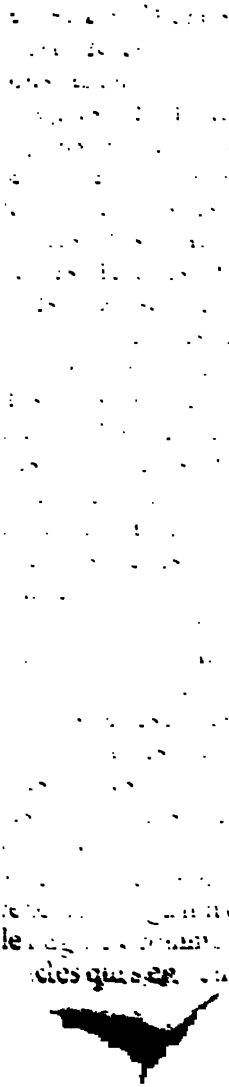


ſion des Empires juſqu'à la chûte
lui des Romains, M. de Voltaire
voit pas entreprendre de remai
ſujet, après le dévelopement
avoit été fait par un ſi grand h
Mais puiſqu'il ſe donne pour ſo
tinuateur, pourquoi n'a-t il pas
plan de celui qu'il avoue avoir p
ment ſaiſi le véritable eſprit d'u
ſtoire univerſelle ? Pourquoi a-t
une route & des maximes tota
contraires ? De quel ſecours éto
lui un modéle exécuté ſi digne
Quand il n'en auroit pas atteint t
perfection, ſes talens ſupérieurs
roient aproché de plus ou moin
s'il étoit entré dans les vûes de ſ
ginal ; & ſes vûes étoient marqué



»haut ; c'eſt-à-dire, dans un Conſeil »éternel, qui renferme toutes les cau»ſes & tous les effets dans un même or»dre. De cette ſorte, tout concourt à »la même fin, & c'eſt faute d'entendre »le tout, que nous trouvons du haſard »ou de l'irrégularité dans les rencontres »particulières. «

Quelle différence de l'*Eſſai* que nous avons, à celui que nous aurions eu, ſi M. de Voltaire avoit commencé par ſe remplir de ces vûes divines, & s'il les avoit enſuite déploïées avec la beauté de ſon génie dans le cours de ſon Ouvrage ! Ce flambeau brillant à la main, il ſe ſeroit élevé comme l'aigle au-deſſus de ſon ſujet ; & ce ſujet, il l'auroit élevé avec lui au-deſſus de nos têtes. Il l'auroit raproché du Soleil éternel, la ſeule lumière capable de l'éclairer & de diſſiper les ténébres qui le couvrent ſi ſouvent ; il auroit répandu ſur le fond & ſur les parties, tout le jour dont il a beſoin. Il nous auroit fait voir le ſouverain Arbitre du tems & des hommes, conduire de ſa main toute-puiſſante toutes les révolutions qui arrivent ſur la terre, qui nous rempliſſent d'étonnement, & que nous ne comprenons point parce que nous ne les voïons pas.



erreurs & les déréglemens de ceu
ont infecté tous leurs diſciples ; m
l'exemple pervers, ni la mauvaiſe
ctrine de quelques Paſteurs n'a i
ſur la croïance de la véritable Eg
parce qu'il eſt un premier Paſteur
du haut des Cieux, veille ſur les b
qui habitent encore la terre ; parce
eſt cette pierre ferme & fondame
ſur laquelle porte l'édifice de ſa
gion : *Super hanc petram* (*a*) *ædi*
Eccleſiam meam... Petra autem (*b*
Chriſtus. A l'éclat de cette lumière
ſcandale & les invectives continu
de M. de Voltaire auroient diſparu
fin, en s'attachant aux principes a
rables de M. Boſſuet, qu'il con
avoir parfaitement ſaiſi le véritabl
prit de l'Hiſtoire, il auroit vû la ſa
& l'accompliſſement des Décrets
nels dans les révolutions éclatantes
ſont arrivées aux Empires depuis C
lemagne juſqu'à nous ; comme M.
ſuet l'a montré dans celles des Pe
des Babyloniens, des Grecs, des
ptiens & des Romains.

Quelle gloire immortelle ſeroit r
nue à M. de Voltaire, s'il étoit e

(*a*) MATTH. 16. 18.
(*b*) I. AD COR. 10. 4.

dans ces grandes vûes, fondées sur le vrai, & dignes d'un esprit sublime ! Il auroit moins marché à la suite qu'à côté de l'illustre Evêque de Meaux. Mais qu'a-t-il substitué à la place de ces idées solides & majestueuses ? Un pitoïable Fatalisme, qui l'aveugle à chaque pas, qui le conduit d'erreurs en erreurs, & qui, à tous momens, le fait tomber d'un precipice dans l'autre. Les incursions des Barbares, les progrès du Mahometisme, l'etablissement d'une nouvelle Monarchie, son elevation & la chûte sont autant d'objets qui l'etourdissent & le deconcertent. Il n'y apperçoit ni raisons superieures, ni denouement, & il ne soupçonne pas même qu'il puisse y en avoir.

Il est obligé d'aller chercher aux extrémités du monde la tête egarée d'un (a) Brachmane Fataliste, pour y trouver ces absurdités qui ne peuvent point être ailleurs ; & lui faire dire ce qu'il seroit trop revoltant d'hasarder en son propre nom. On s'apesantit, autant que l'on peut, sur les raisons que le Brachmane aporte pour prouver l'enchaînement naturel, necessaire & inevitable de tout

(a) Voyez le Dialogue entre un Brachmane & un Juif, & le suivant, *tom.* 5.

ce qui ſe paſſe ici-bas ; & l'on fait raiſonner pitoyablement le Jéſuite qui réfute ces abſurdités. Il en eſt de même du Dialogue de Lucréce & de Poſſidonius. Voilà les principes & le ſyſtême que M. de Voltaire a jugé à propos de s'établir, avant de commencer ſon Hiſtoire. N'eſt-ce pas en avoir bien ſaiſi l'eſprit ? Je ne ſaurois me conſoler, diſois-je un jour, de voir une ſi belle main écrire dans les ténébres, où elle ne peut déployer que le quart de ſon talent, & faire de faux traits. M. de Voltaire a commencé ſa carriere par mériter un premier titre à l'Immortalité. Qu'il ouvre les yeux, & je lui en promets un ſecond, plus ſûr encore & plus brillant que celui qu'il s'étoit juſtement acquis. Quelle honte y auroit-il de revenir ſur ſes pas, quand il eſt clair qu'on s'eſt égaré ?

Puiſque vous me l'avez ordonné, permettez que je continue encore un moment les réflexions par leſquelles nos Meſſieurs comptent *faire honneur* à votre Hiſtoire, comme vous dites que les Journaliſtes & les Critiques en font aux Auteurs, lorſqu'ils cenſurent leurs Ouvrages.

M. de Voltaire, diſent-ils, parcourt

; les ſiécles & toutes les Nations, &
: nous apprend rien. C'eſt où devoit
eſſairement aboutir le ſyſtême nou-
u, qu'il s'eſt fait ſur la manière
rire l'Hiſtoire. Il s'éleve avec for-
a) contre tous les Ecrivains qui ſont
·és dans les détails. L'ordre chrono-
que des Rois n'eſt, dit-il, qu'une
ce de mots, propre à charger inu-
nent la mémoire. Qui ſauroit par
ır la ſuite des Rois de France, le
s & la durée de leur régne n'en ſe-
pas plus avancé. La connoiſſance
intérêts, des Loix & des Coutumes
ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, ne
droit pas plus ſavant. Celle des Guer-
& des Traittés n'eſt pas moins inu-
: il ſuffit de ſavoir l'eſprit, les mœurs,
uſages des Nations principales, &
tains faits qu'il n'eſt pas permis d'i-
rer. A l'égard de l'*Hiſtoire Ancienne*,
t un tiſſu (b) de fables & de contes
riles. Il ne faut proprement com-
ncer l'étude de l'Hiſtoire que vers le
ıs de François I. &c. Voilà aſſûré-
nt des leçons toutes nouvelles, qui
égent prodigieuſement le travail, &
reduiſent cette ſience à bien peu de

a) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Génér.*
b) Remarques ſur l'Hiſtoire, *tom. 7. pag. 481.*

choſe. Reſte à décider ſi, en ſe renfermant dans des bornes auſſi étroites, on pourroit ſe flatter de ſavoir l'Hiſtoire, & ſi on l'aprendroit dans des Livres écrits ſuivant cette méthode.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'épuiſer en longs raiſonnemens, pour faire voir avec quelle rapidité un tel ſyſtême nous précipiteroit dans l'ignorance d'une des plus belles parties de la Litérature, ſi amuſante dans ſon étude même, ſi facile à acquérir, ſi flatteuſe dans l'uſage que l'on en fait, ſi convenable à toutes les portées d'eſprit, ſi remplie de leçons pour tous les états & pour toutes les circonſtances de la vie, ſi féconde en exemples propres à nous faire aimer la Vertu, & à nous donner de l'horreur pour le Vice. Voïez combien de reſſources vous raviſſez à l'eſprit & au cœur, en réduiſant toute la connoiſſance de l'Hiſtoire Ancienne, Grecque & Romaine à une *légére teinture*; c'eſt à-dire, en l'anéantiſſant, & en faiſant renaître l'ancienne barbarie.

Quand il arriveroit que tous ceux qui l'écriront dans le goût que vous voulez introduire, s'en aquitteroient avec autant d'élégance que vous, il eſt évident que cette ſience ne périroit pas moins.

e prenons pour exemple, disent nos
nouveurs, que l'Histoire de France,
aquelle on etoit en droit d'attendre
oins une trace suivie, legere, si
veut, dans les règnes peu impor-
; mais plus enfoncée sur ceux qui
prennent des evenemens dignes de
arques. Voilà ce qui auroit pu en
ner quelqu'idee claire & solide aux
eurs qui cherchent à s'instruire.
; c'est ce dont vous ne trouverez
dans M. de Voltaire. Vous ne ver-
que la refutation d'une verité très-
aine sur la manière dont Pepin le
parvint au Trône; des injures atro-
répetees sans fin contre l'illustre
rlemagne, parce qu'il souhaitoit
endre le Christianisme aussi loin
ses conquêtes; rien de lumineux
l'etab'issement de l'Empire d'Occi-
: par les François, sur les Rois qui
ossederent, sur l'usurpation qui en
finite par les Germains, & que les
es favoriserent indignement; un seul
sur l'affoiblissement incroïable, où
bu la posterite de Charlemagne; au-
éclaircissement capable de satisfaire
élevation de Hugues Capet, & sur
it déplorable, où il trouva les af-
s; presque rien sur les moïens que

ſes ſucceſſeurs prirent pour rétablir les droits & l'autorité du Sceptre ; rien ſur le zéle de Philippe-Auguſte, pour ériger l'Univerſité & d'autres Ecoles dans le Roïaume ; rien de modéré dans toute l'Hiſtoire des Croiſades ; rien de vrai dans la fixation intéreſſante du Parlement de Paris, que l'Auteur regarde comme un grand mal ; rien qui nous découvre ſuffiſamment l'origine des guerres longues & cruelles des Anglois en France, & qui nous aprenne la ſuite de leurs viciſſitudes & de leurs progrès. On ne nous en parle que de loin en loin ; & depuis Pepin juſqu'à ce tems, on ne donne que cinq ou ſix dattes.

Où & comment veut on que je place tant d'événemens, qui ſe ſont ſuccédés plus ou moins près les uns des autres ? Comment puis-je les mettre en ordre dans mon eſprit, & en converſer, ſans faire des anacroniſmes groſſiers & continuels, qui m'attireront la riſée des perſonnes inſtruites ? On ne me parle de Louis XI, & des autres Rois, que pour m'en raporter quelques traits de perfidie ou de cruauté, ſans me dire un ſeul mot des bonnes qualités qu'ils ont eues, ou du peu de bien qu'ils ont fait pendant leur régne.

Demeurons-en

demeurons en là : c'en eſt aſſez pour
: voir un ſquelete d'Hiſtoire, auſſi
orme que ſec & decharné. Je plain-
s fort M. de Voltaire, s'il n'en avoit
is lu que de pareils, & il s'en faut
t bien qu'il fût auſſi inſtruit. Pour-
t veut-il que les autres ne puiſent
dans des ſources auſſi foibles ? Que
x qui ont lu ſon *Eſſai*, nous diſent
nonne foi, quel ordre & quel ſon ils
t eſt reſté dans leur memoire.
écoutons le motif pour lequel il répu-
tous les Hiſtoriens, & ſe ſubſtitue
à leur place. La plûpart, dit-il,
nt écrit [1] que des Batailles, des
ires, ou les Revolutions du Trô-
& moi je conſidere le ſort des hom-
.

Où eſt donc le grand mal que Xé-
hon, Thucydide, Polybe, Denys
alicarnaſſe, Ceſar, Tite-Live &
d'autres ont commis, en nous de-
ant des combats memorables ? De-
idez-le au Chevalier Folard, au
rechal de Saxe, aux grands Capi-
es, qui nous ont laiſſé des Memoi-
ſur leurs Campagnes, à tous ceux
ont embraſſé la profeſſion des ar-
s, & qui veulent l'étudier fondement

[1] *Eſſai ſur l'Hiſtoire*, chap. 71.

par les principes & par les exemples. Tous ſeroient au déſeſpoir que l'on eût ſuprimé les deſcriptions de campemens, de marches, de batailles & de diſcipline militaire. S'il y a des Lecteurs qui s'en ennuient, d'autres en feront leur profit. Ne ſert-on dans un grand ſouper que ce qui flatte également le goût de tous ceux qui ſont à table ? Lorſqu'un mets ne me plait pas, j'en ſuis quitte pour le laiſſer : d'autres en mangeront avec plaiſir. Comment M. de Voltaire peut-il blâmer aujourd'hui ces variétés de matières & leurs détails, quand les Auteurs ne s'y ſont pas trop apéſantis, lui qui en a ſi bien fait voir les avantages, pour répondre aux différens états ou genies des Lecteurs ? » L'Hiſtoire, dit-il judi» cieuſement, eſt (a) un vaſte magaſin, où » vous prendrez ce qui eſt à votre uſa» ge «. Oui : mais pourroit-on le dire d'une Hiſtoire auſſi ſeche que la ſienne ?

On ne ſait plus ce qui doit entrer dans l'Hiſtoire des Empires, ſi l'on en exclut les articles principaux des Traittés de paix, & les Revolutions du Trône, comme M. de Voltaire veut qu'on les retranche, & les a en effet ſuprimés dans ſon *Eſſai*. Il me ſemble qu'on ne

(a) Avant-propos de l'*Eſſai ſur l'Hiſt.*

connoît une Monarchie que lorsqu'on
a vû son origine, ses progrès, ses re-
vers, son élévation, ses pertes, ses mal-
heurs, ses affoiblissemens & sa décaden-
ce. Connoître seulement quelques traits
historiques, comme M. de Voltaire s'y
est borné, c'est savoir des histoires, &
non pas l'Histoire. Il est vrai que M. Ro-
bertson est connu entre tous les génies
ainsi que Corneille et Racine; & M.
Voltaire a prétendu faire une Hi-
stoire sous le nom modeste d'Essai.

L'ordre des matières, dans cet ou-
vrage, est le vrai des hommes; les
faits ne sont que des chaînes particulières,
les exposent et les font voir, des mœurs,
des usages, des arts & des sciences dans
leurs liens. & il n'a pas cessé de
me sembler avoir le service impor-
tant que rend, et doit au Public. Mais
temps-là pas qui a trouvé la Pier-
Philosophale, & qui est l'Inventeur
cette méthode? M. Fleury, Mezer-
ay, aucun même Père, le P. Daniel,
M. même tout récemment, M. Ro-
bertson, regardé comme un fabuliste &
tout ce qu'on produit; tandis d'autres
trop qui ne le valent pas, ont fait
tremblante en vain. Pourroit-on donc
attribuer à gloire de l'invention?

quelquefois ſes remarques ſont plus amples que celles de chacun d'eux en particulier, c'eſt qu'il les a toutes raſſemblées, & qu'il s'eſt fait honneur de leur travail. Il ne ſeroit pas difficile de lui nommer ſes ſources.

Nous lui faiſons volontiers grace ſur ce plagiat, diſent nos Meſſieurs, en faveur du coloris de nouveauté, par lequel il a ſçu rajeunir les recherches & les anecdotes de Serres & de Pâquier. Mais nous ne pouvons lui paſſer de les avoir altérées auſſi hardiment qu'il en a uſé envers tous les autres Ecrivains tant anciens que modernes; funeſte effet du malheureux principe qu'il s'eſt mis dans la tête, que l'Hiſtoire eſt un païs de liberté, le Temple du Menſonge, & les Archives de la Crédulité. Ce qui nous étonne par-deſſus tout, c'eſt qu'il l'ait mis en pratique, ne pouvant pas douter qu'il y auroit des gens aſſez inſtruits pour s'en apercevoir & pour le relever. Parmi les railleries qu'il a faites ſur M. de Maupertuis, qui s'attendoit à des critiques, il l'aſſure qu'il ſera un jour au nombre des grands ou des petits Prophétes, parce qu'il a deviné juſte. Oh pour lui, il eſt bien ſûr d'avoir mérité ce titre, après la grande &

aire Propheſie qu'il a faite de ſa perſonne, de ſa reputation & de ſes Ouvrages. Voici l'oracle qu'il en a prononcé [a] :

> Voltaire imprimera ſes
> Il aura beaucoup d'honneur de ſa
> Qu'on reconnoîtra bientôt.
> Mais on ſera ſa tombeau.
> A la Cour on l'admirera.
> Et dans Paris on le verra
> Pour un vain Docteur de village
> Qui vous dit d'un air ingénu,
> Ce qu'il a lu dans un bouquin.
> Et qui vous bâille à chaque page.

Il faut, me dit-on, M. de Voltaire avec peu de vivacité, mais nous qu'il paroiſſoit y en avoir au-dedans de lui-même, il faut que vos Meſſieurs lisent & examine mes Ouvrages, pour en voir ſi parfaitement bien l'eſprit, & sur-tout me prendre par-tout par mes propres paroles. Il ſeroit trop long de vous dire tout ce que je pense ſur leurs ſavantons. J'y reflechirai, & je verrai alors que je dois prendre, ou je me corriger, ou l'abandonner mon Hiſtoire, comme d'autres pieces qui étoient dans mes Volumes precedentes, & que j'ai ſupprimées dans celle-ci, parce que

[a] Temple du Goût, [illegible] page [illegible].

j'ai bien ſenti qu'elles ne valoient rien. J'ai encore la reſſource de dire, comme à la première Edition de mon Hiſtoire, qu'un fripon m'a volé une copie de mon manuſcrit, & l'a fait imprimer, avant que j'y euſſe mis la dernière main. Le tems me décidera : en attendant, avouez-moi ſi ce ſont-là toutes les réflexions que vos Critiques ont faites.

Non ; ils ont remarqué encore quelques autres bagatelles, ſemblables à celles que j'ai eu l'honneur de vous expoſer.... Bagatelles, reprit l'Oracle, elles ſont plus ſérieuſes que vous ne le penſez : mais en quoi conſiſtent-elles ? Je veux que vous me le diſiez.

Ce ſont quelques endroits, où ils croient voir des fauſſetés, des contradictions, des bévues conſidérables, ou autres pareilles *mépriſes*. Je vais vous en raporter quelques-unes, comme elles ſe préſenteront à ma mémoire.

Par exemple, ce que vous contez ſur l'ancienneté des Chinois, vos héros favoris, nous paroît d'autant plus admirable que nous ne le comprenons pas. Je vais le ſimplifier & l'éclaircir de mon mieux.

Vous prétendez (*a*) qu'Alexandre,

(*a*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 1.

selon une Calathene [illegible]
[illegible] envoie le Bouvone [illegible]
les observations des Chasseurs [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
es les Chiens. A vous [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible]

haut que le Déluge, arrivé 2348 ans avant Jeſus-Chriſt. Cela commence à devenir un peu ſérieux; mais ce n'eſt pas tout.

3°. Deux cens trente ans, dites-vous, au-delà des obſervations Chinoiſes: il y avoit dans ce Pais un très ſavant Empereur nommé *Hiao*, qui réforma l'Aſtronomie.... Il etoit donc monté ſur le Trône en 2385 avant notre Ere, 37 ans avant le Déluge. Mais ſa gloire ni ſes obſervations n'en furent point troublées, puiſqu'il régna 80 ans; par conſéquent pendant le Déluge, & encore 43 ans après. Son habileté dans l'Aſtronomie, remarquez-vous judicieuſement, prouve qu'il étoit né chez une Nation déja très-policée. Ce n'eſt pas tout; ne vous impatientez pas.

4°. Avant lui, cet auguſte Trône avoit été dignement occupé par ſix autres Rois, qui jouirent agréablement de la vie, chacun environ 900 ans, comme on vivoit avant le Déluge. Voilà une belle ſuite de Rois, non interompue peut-être de 6000 ans avant l'Ere chrétienne. Cela mérite bien d'être remarqué; parce que, du commencement de notre Ere juſqu'à la Création du monde, on ne compte que 4004

ſont donc bien petites. Car, de c
la Chine eſt aujourd'hui diviſée en
ze Roïaumes, s'enſuit-il qu'elle
déja au tems de *Fohi*, 6000 ans
l'Ere chrétienne ? Autant vaudr
nous dire que tant de Provinces d
gne, qui ont porté le nom de
mes en différens tems, l'avoient
quand les Phéniciens vinrent s'y
parmi les Celtes qui l'ocupoient
Les enfans ſavent le contraire,
tent la foibleſſe de votre argu
pour prouver l'antiquité de la Cl

7°. Si nous voulions vous en c
vous nous méneriez encore bie
loin, & même ſi loin, que notr
gination s'y perdroit avec la
Après nous avoir aſſurés que la
étoit très-peuplée & très-poli
tems de *Fohi*, deux mille ans a
Création, vous enchériſſez encc
ces paroles ſi remarquables : »
»peut que, *long-tems avant* l'Em
»la Chine, elle ait eu des Nati
»ſtruites, polies, puiſſantes, q
»déluges de Barbares auront enſu
»plongées dans le premier état
»rance & de groſſiereté, qu'on
»l'*état de pure Nature*«. Quoi, vo
ptez ici cet état primitif des h

Notre très Philosophes, etc
ges. Ah, vous l'avez rejetée comme
traire à la Raison & à votre Sy-
tême sur la Loi naturelle, quand vous
es exposée par J. J. Rousseau. Voi-
ne encore une nouvelle contradic-
, & la preuve que vous n'êtes ja-
s rien : mais laissons-là cette que-
, Sommes-nous à ces mendications
rodares, qui ont reçu les Chinois
ns avoir été dans l'ignorance &
ilerege. Qui vient nous dire que
ces Barbares, il n'y en a pas eu
res, comme eux, destructeurs des
s & de l'humanité, & pas encore
res devant eux, qui leur auront mis
me zere ? Ainsi j'encore en encore
nous rencontrerons ensemble, tant
nous plaira, sans que rien nous in-
Permettez-moi de vous dire, Ni-
reur de respect à votre mérite,
l'ecrivain du monde eût une pensée
vaguante, qui n'eût jamais encore
ians la tête folle & ignorante de
ues Philosophes Païens. Nous vous
ns tous les Savans de l'Europe,
n exposer un seul, qui nous vous
t que le monde a commencé avec
vant Père des Chrétiens. Excusez
us n'avons pas de meilleure autori-
à opposer à la vôtre. Quand vous

aurez détruit leurs raiſons, & que vous nous en aurez donné de plus convaincantes, nous nous rangerons volontiers à votre ſuite.

Mais abandonnons l'Hiſtoire, dont le détail nous méneroit à l'infini, comme vous le voïez par la diſcuſſion de votre premier Chapitre, où certainement je n'ai fait qu'ébaucher la matière. Les contradictions formeroient encore un long article, & elles étoient inévitables. Vous écrivez ſur tant de ſujets diſparates, vous courez tant de liévres, & vous allez ſi rapidement, qu'il falloit néceſſairement s'attendre à des oublis & à des écarts. Je les paſſe ſous ſilence, pour vous indiquer ſeulement quelques-unes de ces *mépriſes*, qui, en d'autres ouvrages que le vôtre, paſſeroient pour des défauts de jugement.

Nos Critiques ont regardé comme telle, certaine Epître galante (*a*), que vous avez adreſſée à une Princeſſe, qui vous avoit demandé des vers. Vous y traittez d'une manière peu convenable les Perſonnes auguſtes, de qui on ne doit parler qu'avec un profond reſpect. La grandeur, dites-vous, laiſſe un vui-

(*a*) Epître à S. A. R. Mad. la Princeſſe de..... *tom. 6. pag* 147.

ureux dans leur cœur, l'ennui est
entre leurs mâchoires, ils font ci-
rent grande chere, dans lire & dans
ier rien, on le leve au milieu du
, dans savoir ce que l'on va faire,
on le couche, dans savoir ce que
faire..... Permettez-moi de vous
ntenter qu'il n'est pas permis d'en-
rer des navires comme les Souve-
s. Si la bienséance poétique ne
s'empêcher d'en faire, la Sagesse
nme de les ensevelir dans le pas
ond Océan.

'avez-vous de donner de si grandes
nges à la Souveraine Secte des
kers, qui n'auroit pu être tolerée
n Angleterre, parce que l'Athéisme
le y est permis? Il est peu d'inve-
s & de calomnies dont vous ne
gez les Chrétiens à tous propos.
vous faites bien leur éloge, quand
dites qu'ils sont coupables de tous
en bon sens.

us prétendez que les Mahométans
nt autant de Philosophes par la pa-
que par l'épée, mais il se peut vous
Les ont le sens de leurs Maximes
s. Premièrement, nous regarderons

ceci comme le plus grand parado
ait jamais été avancé. Ailleurs (*a*
avez dit vous-même tout ce qu
pour le détruire.

Vous aviez raiſon de tourner
cule (*b*) le ſyſtème de quelques
ſophes modernes, qui prétende
la mer & les rivieres ont ſucceſſiv
couvert la terre ; ils n'en donne
des conjectures pitoïables. Mai
falloit donc plus ſoutenir, comme
conſtante, que l'Océan (*c*) a c
tour à tour, & abandonné de vaſ
reins. Vous nous obligeriez bea
de nous en donner la plus petite
tes les preuves. Elle conſtateroit
rablement le beau raiſonnemen
vous faites ici ; que, comme il
de grandes révolutions dans le
moral, il faut qu'il y en ait eu d
blables & de fréquentes dans
phyſique ; d'où vous concluez q
céan a dû inonder pluſieurs fois
ſtes terreins : la conſéquence ne

. . . . . .

Laiſſe autour du Soleil les Planettes errer ;
Voltaire, tu naquis pour peindre la Nature ;
Eſt-ce à toi de la meſurer ?

Convenoit-il à l'Auteur ſub
immortel de la *Henriade*, de ſe
à compoſer vingt petits Roman
Borgne, *le Nez*, *le Chien*, *le Ch*
Bucher, *le Souper*, *les Rendez-*
Pécheur, *le Baſilic*, &c. &c. On
la plûpart ſont des allégories
avantures, & que vous avez vo
croire par-là, que vous poſſéd
les talens comme toutes les
Mais quel eſt le grand homme,
bitionna jamais de voir ſa vie é
Roman, fut ce même de ſa faç
anecdotes, qui en ſont la clé, s'o

de raporter vos propres paroles. « Tou-
» tes ces petites mignatures (a) ſe conſer-
» vent une generation ou deux, & pé-
» riſſent enſuite pour jamais. On négli-
» ge pour elles des avantages plus ſo-
» lides & plus durables ». Telle auroit été la gloire de votre immortelle *Henriade*, dont il ne falloit pas degenerer.

D'ailleurs il n'eſt pas neceſſaire d'écrire ſur tout, & encore moins de faire imprimer tout ce que l'on ecrit. Je ne crois pas qu'Eraſme ait donné lui-même l'ample recueil de ſes Lettres; ſes héritiers ou ſes admirateurs ont pris cette peine. On peut leur paſſer, en faveur de l'heureux préjuge qu'ils avoient pour leur maître, d'en avoir mis grand nombre de fort indifferentes & fort plates: mais on ne pardonneroit point à Eraſme de les avoir publiées de ſon vivant. Je crains qu'on ne porte le même jugement ſur pluſieurs des vôtres, entr'autres de celle ou vous parlez ainſi au premier Commis de la Librairie, ſous M. Rouille. « Puiſque (b) vous êtes, M
» à portée de rendre ſervice aux Belle
» Lettres, ne rognez pas de ſi près l-

(a) Nouvelles conſiderations ſur l'Hiſtoire, pag. 411.

(b) Lettre à un premier Commis, &c.

„ailes à nos Ecrivains, & ne faites pas „des volailles de Baſſe-cour de ceux „qui, en prenant l'eſſor, pourroient „devenir des aigles, &c «. Un pareil ſtile ne donnera jamais droit au *Temple du Goût.*

En voilà aſſez, me dit M. de Voltaire, & la nuit aproche. Je vois bien que vos Meſſieurs ne ſont contens ni de mes Poëſies, ni de mon Hiſtoire, ni de mes Ouvrages philoſophiques. Heureuſement qu'ils n'ont pas critiqué mon *Siécle de Louis XIV*, d'où je conclus qu'ils en ſont contens; car vous n'en avez pas relevé un ſeul endroit. Mon ſilence, acompagné d'un ſourire léger, lui fit comprendre qu'il s'étoit un peu trop avancé. Vous ne répondez point, me dit-il: auroit-on trouvé quelque choſe à redire ſur cet Ouvrage, qui a tant fait de bruit? Mais.... Quoi! Encore des réflexions? Je ne m'y ſerois point attendu. Il eſt trop tard pour entâmer la matière. Revenez demain; car je veux ſavoir tout ce que l'on dit de moi.

X[illegible] CONVERSATION.

[illegible]

[illegible] fait [illegible] Ta
[illegible] à apprendre
[illegible] per-
[illegible] a
[illegible] cher-
[illegible] pen-
[illegible] tout ce
[illegible] derniere
[illegible] Dites-moi donc
[illegible] voient encore de reprehensi-
[illegible] ainsi
[illegible]

[illegible] vous me l'ordonnez, je vous
[illegible] franchise tout ce qui s'est
[illegible]

[illegible] annoncé comme le
[illegible] Comete qui est jamais
[illegible] durant un mois que
[illegible] exemplaires, envoiés [illegible] une
[illegible] Ministre [illegible] re-
[illegible] premiers rangs [illegible] Cour.
[illegible] strategême [illegible] &
[illegible] pour faire desirer le Livre

[illegible]

avec plus d'avidité. L'artifice réuſſit. Inſenſiblement on en lâcha quelques exemplaires, qui furent vendus au poids de l'or ; & cette premiere Edition produiſit une ſomme conſidérable. Mais l'honneur ne fut pas ſi flatté que la bourſe.

On ſe récria contre les fauſſetés dont le Livre étoit rempli, ſur la foi & contre l'honneur des perſonnes les plus reſpectables. Pluſieurs familles illuſtres ſe plaignirent de diverſes imputations qui les offenſoient. Les gens inſtruits ne ſe retrouverent point dans ce qu'ils ſavoient d'origine ou de bonne part : & qui s'y ſeroit attendu ? Un ennemi déclaré publia une Edition de l'Ouvrage, accompagnée de notes critiques, ſur le fonds, ſur la juſteſſe des jugemens, ſur la pureté du langage ; & de ſa plume ſortoient des vérités aſſaiſonnées du fiel le plus amer.

Néanmoins, diſent les Juges équitables, l'Ouvrage étoit admirablement conçu ; il montroit un génie vaſte, méthodique, lumineux. A peu de choſes près, il embraſſoit la matière dans toute ſon étendue. Les ſeuls titres des Chapitres la dévelopoient déja à l'eſprit. Il falloit ſeulement les convertir en Li-

& leur donner toute l'etendue
remandement. Pour commander
e en grand maître, il ne s'agissoit
remplir un canevas si habilement
& l'Auteur en etoit parfaitement
e.

il s'est negligé dans l'execution,
punie qu'il devoit soigneusement in-
les Lecteurs. *L'Introduction* par
e il entre en matière, est d'une
ur extrême. Elle etoit munie, &
peut être donne que pour un
forman du college. Le premier
re de *l'Histoire*, qui regarde le
de Conde & M. de Turenne, est
nuée lumineuse, formee par des
es plus rares & les plus grands;
n'y en a pas un de rempli. Trois
les *Memoires du Cardinal de Retz*
prennent plus que trois longs
res, qui traitent des troubles de
rue, & du ministere du Cardinal
n. Rien de vif & d'interessant dans
meres campagnes de Louis XIV.
eux passage du Rhin, si poeti-
mante par Boileau; la conquete
Franche & d'une partie de la Hol-
ne presentent ici qu'une guerre de
sieges, ou l'expedition tumultueu-
ximus, de Sicile & de leurs trou-

pes, qui vont conquerir les Indes. Il
ſemble que c'eſt une main ennemie &
jalouſe, qui jette des ridicules, pour
faire tomber les couronnes que méri-
toient le jeune Monarque & les Héros
qui combattoient ſous ſes Enſeignes: la
ſuite répond à ces premiers Chapitres.
Qu'on liſe avec attention, diſent nos
Connoiſſeurs; & l'on verra ſi nous en
impoſons.

Au lieu de s'attacher à ſon ſujet, M.
de Voltaire ſemble avoir fait ſon capital
d'embellir les ornemens poſtiches qu'il
y ajoute. Pourquoi, a-t-on dit, voler
dans un extrait ſucceſſivement en Ale-
magne, en Eſpagne, en Hollande, en
Suéde, en Angleterre, pour nous en
raconter quelques traits ou anecdotes
qui n'ont qu'un raport éloigné, ou qui
n'en ont aucun avec le ſujet princip
Pourquoi ne lui donner que le quart
l'eſpace qu'il demandoit? Il vouloit
repréſenté dans ſa grandeur nature
& l'on n'en a fait qu'une migna
Quelle néceſſité y avoit-il de re
ainſi les membres d'un ſi beau c
pour lui faire ocuper ſi peu de p
Encore dans ce terrein étroit qu'
acorde, il s'y trouve tellement of
par les objets adjacens, qu'à p

eſt-il aperçu. On preſente à mes yeux avec une rapidité incroiable, une ſuite de faits importans que je voudrois entendre; & l'on ne me dit qu'un mot de chacun; on écrit pour m'inſtruire, & l'on ne m'aprend rien. C'eſt une foule d'éclairs, qui m'ebloüit & me laiſſe dans les ténébres. Le regne de Louis XIV ne méritoit-il pas bien la peine que l'on avoit priſe pour celui de Charles XII? Mon eſprit ſaiſit l'un & le conſerve, parce qu'il a du corps: dans l'autre, ce ne ſont que des illuſions magiques, que je voudrois embraſſer, & qui m'échapent. Il n'y a donc rien dans la plus belle partie de cet Ouvrage, qui merite l'éloge pompeux qu'en fait l'enthouſiaſte *Interprête de la Nature*; ainſi que de quelques autres écrits auxquels il a part: & qui encore ne valent pas celui dont nous parlons.

Des amis ſinceres, répondit M. de Voltaire, m'ont fait la même obſervation que vous. Les evenemens y ſont trop ſerrés, & leur narration trop conciſe. J'avouerai même, que quiconque n'a lu que mon *Siecle de Louis XIV*, n'eſt nullement en état de ſoutenir une converſation ſur ce ſujet: & que mon *Hiſtoire de Charles XII* n'a pas cet incon-

vénient. J'ai voulu briller par la légèreté; j'ai prévu que j'amuſerois ceux qui ſe bornent à lire, & je me ſuis peu embaraſſé de ceux qui cherchent à ſe meubler l'eſprit. Mon objet eſt de plaire, & mes vûes ne s'étendent pas plus loin.

C'eſt dans cet eſprit que j'ai fait ſuccéder trois longs Chapitres des particularités ou anecdotes du régne de Louis XIV. »Il m'a paru que ces petits détails »intéreſſent le Public, quand ils concer»nent des perſonnages illuſtres... Mais »je n'ai admis pour vérités hiſtoriques, »que celles qui ſont garanties... J'ai uſé »de la plus grande circonſpection; j'ai »écarté le frivole, réduit l'exagéré, & »combattu la ſatyre«.

Le projet eſt beau, répondis-je à M. de Voltaire; mais ne l'avez-vous point perdu de vûe?

Je ne le crois pas, me dit-il; & je défie tous vos Critiques de prouver que je m'en ſuis écarté. Vous me ferez plaiſir de m'aprendre les réflexions qu'ils ont faites ſur ce ſujet.

Soit. 1° Ils ont dit que ces Anecdotes, ſur le prodigieuſement vous êtes dées que ſur ſent preſque t

nbattus par la notoriété publi-
ui n'apprennent rien, qui n'ont
autorité que les grands noms
rts dont vous dites les avoir
, & qu'il n'eſt plus poſſible de
r, pour ſavoir la vérité des
ont ils n'ont jamais dit un mot
e que vous : en voici quelques
es.

feu M. de Caumartin (a),
is aſſure qu'on a trouvé dans
ment du Cardinal de Mazarin,
ms après ſa mort, une armoire
e, qui tenoit du haut juſqu'en
ond de ſon cabinet, toute rem-
quadruples, de jettons d'or &
lailles d'or. Nombrez, ſi vous
ez, à combien de millions & de
monteroit la ſomme contenue
e ſi vaſte armoire, & ſi riche-
armie. Il falloit, pour le faire
aſſurer que feu M. de Caumar-
s l'avoit dit & l'avoit vû.

le Marquis de Miremont (b),
s a dit à Londres qu'il y avoit
aiſon ſecrette de la diſgrace de
nt, mais [illegible] celui-ci ne
[illegible] en exp[illegible]. Eh bien,

une anecdote de cette eſpéc
a-t-elle pas rendu bien plus ſ
Lecteur auſſi ?

C'eſt un ancien domeſtiqu
la maiſon de Madame Henri
gleterre, ou de ſon mari, q
dit le nom de celui qui, ſelc
voit empoiſonnée avec de
de diamant, miſe au lieu de
des fraiſes ; quoique la Cour
cruſſent que cé fut dans un v
de chicorée ; & tout de ſuite
voir la fauſſeté & l'impoſſibil
& de l'autre. Que deviennen
necdote & la judiciaire ?

Ce ſont les domeſtiques
Louis XIV (*b*), qui vous c
que jamais le Roi n'avoit d
pant que la Reine d'Eſpagn
avoit été empoiſonnée dans
d'anguilles. Comme ſi les O
la maiſon du Roi ſavoient
ment tout ce qu'il dit ; ſi la
s'étoit pas paſſée, lorſqu'ils
pas de ſervice ; ou s'ils peuv
venir de tout, cinquante o
ans après.

C'eſt M. le Cardinal de

(*a*) *Ibid. pag.* 72.
(*b*) *Ibid. pag.* 82.

conte la manière dont il fait que
oi a donné la première pension à
me de Maintenon ; & auſſi-tôt
donnez un démenti au Roi & au
inal par les lettres mêmes de Ma-
: de Maintenon. Pourquoi avoir
fait parler ainſi le Prince & le
tre ? &c. &c. &c.

Public a cru voir dans cette ac-
ion de citer toûjours des témoig-
s muets, originaux & de la plus
: volée, la manie d'un homme
eut dire des choſes extraordinai-
& qui cherche à les apuier de
ves plus merveilleuſes encore ;
faire croire qu'il a eu des liaiſons
ières avec tout l'Univers, depuis
rands & les Têtes couronnées juſ-
leurs domeſtiques.

. Il a paru à nos Connoiſſeurs que
ſipart de vos Anecdotes renfer-
tout ce qui devoit être banni de
: Ouvrage, ſuivant le ſyſtême que
vous avez ſagement propoſé. On
ve preſque à toutes les pages des
rs ſecrets domeſtiques, qui amu-
: ſeulement la curioſité ; des foi-
ſes qui ne plaiſent qu'à la malig-
. Vous avez oublié d'écarter le
le, de reduire l'exagere, & de

combattre la ſatyre, comme vous l'aviez promis.

Dans un ſujet auſſi noble & auſſi ſerré que devoit être celui-ci, falloit-il s'apéſantir ſi long-tems ſur les Spectacles, les carouſels & les fêtes galantes dont s'amuſoit un jeune Prince, qui auroit dû s'occuper de choſes plus ſérieuſes? Paſſeriez-vous à un autre Ecrivain de nous détailler un de ces carouſels, où le Roi repréſentoit *Roger*, où tous les diamans de la couronne brilloient ſur ſon habit & ſur ſon cheval; où la cavalcade étoit ſuivie d'un char doré, de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long. Les quatre Ages, d'or, d'argent, d'airain & de fer, les Signes céleſtes, les Saiſons, les heures, ſuivoient à pied. Des bergers portoient les piéces de la barriere, qu'on ajuſtoit au ſon des trompettes, auxquelles ſuccédoient par intervalles les muſettes & les violons. N'eſt-il pas bien intereſſant pour nous, qu'au commencement de la nuit, quatre mille gros flambeaux éclairerent l'eſpace où ſe donnoit la fête; qu'à ſouper les tables furent ſervies par deux cens perſonnages qui repréſentoient les Saiſons, les Faunes, les Sylvains, les

ies, avec des Pafteurs, des Ver-
urs, des Moiſſonneurs, &c. &c.
pour diſtinguer les principaux
ians, le Roi avoit inventé des
nes bleues, brodées d'or & d'ar-
, qu'alors on portoit des caſaques
deſſus un pourpoint cramoiſi de ru-
, & ſur cette caſaque paſſoit un
ier, auquel pendoit l'epée; ce
ſembloit aux cent Suiſſes d'au-
hui. Reconnoît-on l'Auteur de
nnale dans le recit de ces pitoia-
rivoiſes? lui qui ne veut pas ſeu-
nt qu'un Hiſtorien s'arrête à rapor-
s moindres details militaires, ni les
s d'alliance & de paix, qui aprend
a poſitions, la gloire & l'etendue
Empires.
importe à l'Hiſtoire d'un auſſi
Roi que Louis XIV, qu'on ait ſo-
lé ſon mariage par l'Opera Italien
Proſa amante; qu'on y ait joué *Lifi*
perie; que Quinault ſe ſoit deja
t celebre par le ſiege *Troyes*;
Cour ne ſut qu'un enchaînement
mirs, de fêtes & de galanteries
s le mariage du Roi; qu'en inſe-
ſocieux Moliere ait joué la *Pra-*
Elide, la farce du *Mariage forcé* &c.
rez-vous dit je plus, à vous

aviez eu à décrire les folies d'une troupe de jeunes gens, qui ont été passer le carnaval à la campagne ? L'Hiſtoire d'un Monarque tel que Louis le Grand ne permettoit certainement pas d'entrer dans de pareils détails.

Mais convenez que votre ame ſe dilate quand vous parlez de ces fêtes bruïantes, & quand vous nous exaltez les avantages ineſtimables que le Théâtre & ſes progrès nous ont procurés. Vous prétendez même que quand un chef-d'œuvre tel que le *Tartuffe* fait l'ornement des fêtes roïales, elles laiſſent après elles une éternelle mémoire par l'honneur qu'elles en ont reçu. A vous entendre, voilà ce qui a ouvert le génie des François, ce qui a donné de la délicateſſe aux ſentimens, adouci les mœurs, diſſipé les vices, fait connoître la vertu, & proſcrit le goût barbare qui régnoit auparavant dans la nation. L'abolition des Spectacles ſeroit, à votre avis, une idée digne du ſiécle d'Attila. (*a*)

Vous verrez tout à l'heure que ceux qui ne les fréquentent pas ſont des ſtupides & des idiots, qui n'ont aucune ouverture d'eſprit. Vous verrez que

(*a*) Siécle de Louis XIV, *tom.* 13. *p.* 11.

inquent des ſentimens qui ſont
parent, l'ami, le citoïen; que
des gens groſſiers & intraitables
ſociété; que leur ame eſt le
e tous les vices; qu'ils ignorent
ix loix de la vertu; que leurs
retracent aujourd'hui celles des
& des Viſigoths; & tout cela,
qu'ils n'ont point été à l'Ecole
ve des Spectacles.
; verrez encore que les oiſifs &
ateurs du plaiſir, qui vont ſe
: de ces chimères, pour rem-
elques heures de leur inutilité &
ennui, ſont tous gens de beau-
eſprit, de ſcience, de bon goût,
at de porter un jugement ſain
es ſortes d'ouvrages. Vous ver-
:, graces aux leçons qu'ils ont
du Théâtre, aucun ne pécha
contre les loix ſacrées du ſang
amitié; que l'horreur du vice
preinte dans leur cœur; qu'ils
noiſſent ni le langage ni les œu-
: l'amour impur; que toutes les
s ſont détruites dans leur ame;
pratique de la vertu la plus épu-
leurs délices, & qu'ils ſont d'une
inviolable dans le commerce.
ſerez-vous croire les paradoxes

Beaumont de Péréfixe, Précep
Louis XIV, & depuis Archevé
Paris (a), ait aprouvé les Spe
comme vous l'avancez. Vous a
plus haut que les acuſations
être conſtatées. C'en eſt ici un
daleuſe pour la mémoire de ce
On vous défie d'en donner la
preuve; & nous vous ſoutenons
traire; parce que dans tous les
qui furent imprimés alors & dep
tre les Spectacles, on ne voit
moindre trait qui atteſte ſon apro
dont on n'auroit pas manqué de
des reproches. Comment n'av
pas cité quelqu'un de ſes ancien
Vicaires, qui vous auroit rend

toutes les femmes avec lesquelles
t des liaisons particulieres pendant
ems plus ou moins considerable ?
quoi repeter tant de fois qu'il dan-
ins tous les bals publics jusqu'à
le trente-deux ans ? Convenoit-il
ager le rôle voluptueux avec le-
vous prendriez qu'il fit la campa-
ne : vîte, suivi de toute la Cour,
elles de M. le Dauphin, de Mada-
de Mademoiselle, & de Madame de
rsan ? Pourquoi dire que ce voia-
t une fête continuelle, dans l'spa-
plus pompeux, qu'on imitoit par-
ans les lieux où l'on couchoit les
beaux meubles de la Couronne ;
trouvoit dans chaque ville un bal
ne, ou parc, ou des feux d'artifi-
Ce n'est pas ainsi que les vrais Hé-
marchent à la tête de leurs armées.
l est vrai, dont je doute fort, que
s XIV remercia dans cette occasion
ne, dont il n'y avoit point d'exem-
epuis les anciens Perses à qui il fit
reste, il falloit le dire. Appelle-le
a bien de grâce de prendre Philippe
ère qu'un Archer, mécontent avec
r, lui avoit crevé l'œil d'un coup
eche. Le médaillon avoit deux fa-
Vous avez mis un grand cœur celle

qui devoit être voilée ; & vous avez caché celle qui devoit être exposée aux yeux de l'Univers. Si les cendres de Louis pouvoient vous parler, quels reproches auroient-elles à vous faire?

Il semble que la Satyre que vous aviez promis de combattre, est ce qui coule plus naturellement de votre plume. Pourquoi répandre des ridicules sur la retraite de Madame de la Valliere, admirée de toute l'Europe, & l'attribuer seulement à la tendresse de son cœur; ajoutant des réflexions indignes d'un parti si édifiant & si héroïque? Pourquoi rendre si peu de justice à la Vertu de Louis XIV, qui eut le courage de renvoïer enfin Madame de Montespan, pour s'attacher par des liens légitimes à Madame de Maintenon, sur qui il fixa désormais son estime & son cœur à l'âge de quarante-huit ans?

Puisque vous aviez promis de ne point accuser sans preuves, & de ne flétrir personne sans fondemens bien averrés, pourquoi avez-vous fait tant d'efforts pour trouver Madame de Maintenon coupable d'ingratitude envers sa bienfaitrice, d'ambition & d'hypocrisie envers le Ciel? Le Roi, touché des scandales que ses amours avoient donnés au

. rentra sérieusement en lui-mê-
envoia de son propre mouvement
ne de Montespan, & ne laissa de-
s soupçonner aucun crime dans
sement qu'il avoit conçu pour
ne de Maintenon. Tout y étoit
sur l'abîme & sur la vertu. Elle
isse ses sentimens du Roi pour
lui, comment se l'être pas, sur-
pres l'espece d'éloignement qu'il
ui témoigne quand il commença
connoître ? Mais supposez-lui tout
ison qu'il vous plaira, jamais elle
n'a pu prévoir le haut degré de
auquel elle parvint. Un esprit
le sens, un caractere solide & ver-
, enchaînerent le cœur du Roi, &
me soudaine, qui ne le démentit
, le firent mille fois applaudir à la
e de son choix.

is même êtes forcé de le recon-
, & de conclure par cet aveu tout
e vous aviez hasardé de combattre.
vinces de Madame de Maintenon
-vous ? ne fut pour elle qu'une
ire. Renfermée dans son appar-
t, qui étoit de plein pied à celui
oi, elle se bornoit à une société
eux ou trois Dames, retirées

»comme elle ; encore les voïoit-elle ra-
»rement. Le Roi venoit tous les jours
»chez elle après ſon dîner & avant le
»ſouper, & y demeuroit juſqu'à minuit.
»Il y travailloit avec ſes Miniſtres, pen-
»dant que Madame de Maintenon s'oc-
»cupoit à la lecture, ou à quelqu'ou-
»vrage des mains ; ne s'empreſſant ja-
»mais de parler des affaires d'Etat ; pa-
»roiſſant ſouvent les ignorer ; rejettant
»bien loin tout ce qui avoit la plus lé-
»gére aparence d'intrigue & de cabale ;
»beaucoup plus ocupée de plaire à ce-
»lui qui gouvernoit, que de gouverner
»elle-même ; & ménageant ſon crédit, en ne l'emploïant qu'avec une cir-
»conſpection extrême. Elle ne profita
»point de ſa place pour faire tomber les
»dignités & les grands emplois dans ſa
»famille .... Elle ne poſſédoit que la
»terre de Maintenon .... Ce qui peut
»ſurprendre, c'eſt que le Roi ne lui
»avoit preſque rien aſſuré quand il mou-
»rut ; il la recommanda ſeulement au
»Duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une
»penſion de 80000 livres, qui lui fut
»exactement païée juſqu'à ſa mort, ar-
»rivée en 1719 le 15 d'Avril. «

Voilà peut-être le ſeul fait intéreſſant qu'il y ait dans toutes vos Anecdo-

Le reste ne contient que des minu-
comme le *Magique de ...*, que tout
onde savoir, au dénouement près,
vous ne nous apprenez pas.
...mment, me dit l'Oracle, vous
ez fait entendre que vous ne ve-
ni que pour profiter de mes le-
. Je voilà que vous m'en donnez
es sérieuses : je ne m'y serois point
tu.
es observations ne sont pas de moi,
mais-je, elles viennent du Public,
ne fais que les répéter. Jamais je
ois été assez téméraire pour les ha-
r, si vous ne m'aviez expressément
mé de vous dire les jugemens que
Critiques ont portés sur vos Ou-
es . . .
Bien, est-ce là tout ce qu'ils en

on : Ce que vous avez écrit sur le
...ce, *la Poésie*, *les Lois*, *la Dyna-*
...mique, *la Marine*, &c. a paru
Connoisseurs en tous ces genres,
enir beaucoup de choses représen-
s & hasardées par un homme qui
it pas au fait de toutes ces parties.
l'inconvénient qu'il y a de vouloir
universel. Chacune de ces matières
uroit un homme du métier, ou

devoit néceſſairement être manquée. Laiſſons ces détails, ils nous conduiroient trop loin. Je me borne à un autre point qui a particulièrement révolté nos Meſſieurs.

On voit à chaque page de vos Ouvrages, une affectation marquée de revenir ſans ceſſe à l'éloge d'une certaine *Philoſophie*, que vous regardez comme un flambeau divin, qui éclaire admirablement l'eſprit, l'éléve au-deſſus de tous les prejugés, les fait évanouir à ſes yeux, lui donne de l'éloignement & du mépris pour tout ce qu'il ne comprend pas, en quelque genre que ce puiſſe être, & le fixe aux ſeules lumiéres de la Raiſon. Voilà ce que vous apellez *l'heureuſe Philoſophie*, qui fait tous les jours de grands progrès dans notre ſiécle & par toute l'Europe.

Vous avez raiſon; car on ne voit & l'on n'entend que l'éloge de cette Philoſophie. Une foule de gens s'en piquent aujourd'hui, & s'imaginent que c'eſt un titre aſſuré pour ſe mettre au-deſſus du vulgaire, & ſupléer aux études & aux connoiſſances, qui ont, juſqu'à préſent, été regardées comme le fondement du vrai mérite. Il faut ſavoir raiſonner, diſent les eſprits merveilleux, & ſe-

ıer le joug que la foibleſſe & la cré-
lité de nos peres nous a impoſé. J'en
mande pardon ; mais je ne ſaurois
empêcher de le dire, parce que le
t eſt trop public. Ce langage s'eſt in-
›duit parmi un grand nombre de jeu-
s femmes, à qui il eſt devenu naturel
même honorable ; parce qu'on le
ɜarde comme celui du bon ton & du
l air, *Madame... eſt une Philoſophe... faut de la Philoſophie, Madame, il ut de la Philoſophie...* Vous voïez que
›s leçons n'ont pas mal opéré dans un
rtain monde.

Mais encore, qu'eſt-ce que c'eſt donc
ıe cette Philoſophie ſi vantée, ſi dé-
ée, & dont on ſe fait tant d'honneur ?
:roit-ce cette force Stoïcienne, qui
nd l'ame ſupérieure aux maladies,
x ſujets de chagrin, à tous les évé-
:mens fâcheux de la vie ? Pas un mot.
:roit-ce la Philoſophie de Deſcartes,
ı P. Mallebranche, de Newton, de
ɛibnitz ; le Naturaliſme de MM. de
ıffon & d'Aubenton ; la Phyſique
ɾpérimentale de M. l'Abbé Nolet ?
ien de tout cela. Nos aimables Philo-
›phes n'en connoiſſent pas même les
ivres, & l'on peut aſſûrer que cette
ıude, trop longue & trop ſérieuſe,

ne leur va pas. Leur Philoſophie eſt beaucoup plus courte & plus facile. Qu'eſt-ce donc que cette Philoſophie ? Le voici. C'eſt un mot ſynonime à ceux *de Force d'eſprit, d'Incrédulité, de Licence, de Tolérantiſme & d'Indifférence pour toutes ſortes de Religions.*

Vous leur avez donné le ton dans la plûpart de vos Lettres (*a*) imprimées, dans votre Ode ſur le *Fanatiſme*, dans le portrait que vous avez tracé de Chapelle & de l'Abbé de Chaulieu ; dans les éloges que vous avez faits de ceux que vous dites avoir fini leurs jours en *Philoſophes*, tel que ce célébre Abbé, Poëte licencieux, Chantre, Buveur & Voluptueux, qui vous diſoit regarder la mort comme un voïage à la campagne, & que vous apellez un homme divin, mort avec beaucoup de courage d'eſprit ; S. Evremont, ſi connu par des ſentimens tout ſemblables ; M. de Catinat, que vous louez, parce qu'il étoit Philoſophe en tout, à ſa mort comme dans ſa vie, & tant d'autres. Vous avez pris ſoin de nous marquer les Ouvrages que vous eſtimez à titre de bonne Philoſophie, entr'autres le Livre, heu-

(*a*) Au R. de P. à M. de Sulli, au Prieur de Vendoſme, à l'Abbé de Chaulieu, &c.

reuſement peu connu, de M. (a) de Vauvernagues, dégagé de tout eſprit de parti (on entend ce que cela veut dire) & dont vous avez extrait quelques maximes, qui vous paroiſſent dignes d'être écrites en lettres d'or : les Voici.

La Raiſon nous trompe plus ſouvent que la Nature.... La conſcience des mourans calomnie leur vie..... La fermeté ou la foibleſſe à la mort dépend de la derniere maladie.... La penſée de la mort nous trompe ; car elle nous fait oublier de vivre. &c. Je ne me donne pas la peine de raporter les autres belles penſées que vous conſeillez tant de lire. Ceux qui aiment la Philoſophie du bon Sens ne verront dans ces adages à l'Oracle que l'élixir du libertinage & de l'impiété.

A l'égard de nos Ecrivains qui ont une Morale toute différente, & qui l'enſeignent clairement, vous gémiſſez de la foibleſſe & de l'aveuglement où ils étoient. Je ne vous en citerai qu'un exemple. » Le Livre (b) de M. Rollin, »dites-vous, auroit été bien meilleur, »s'il avoit été Philoſophe. « Souffrez que

(a) Voïez tom. 5. pag. 447.
(b) Voïez l'Article des Ecrivains du Siécle de Louis XIV. à leurs Articles.

nous vous disions tout le contraire. Des critiques & des mépris qui n'ont d'autre fondement, sont pour nous des titres de noblesse.

Voilà vos injustes préjugés, reprit M. de Voltaire. Vous vous représentez nos Philosophes comme des hommes dangereux pour la Religion, les Mœurs & l'Etat; & tout au contraire ce sont des Ames privilégiées, en qui résident toutes les vertus les plus pures & les plus éminentes. Pour vous en convaincre une bonne fois & sans réplique, écoutez le beau témoignage que je viens de leur rendre tout récemment dans la complainte amère qui suit mon ode sur la mort de la Princesse BAREITH. »Un Philosophe, ai-je dit, p. 22, fait »son premier devoir d'aimer son Prince »& sa patrie; il est attaché à sa Reli»gion, sans s'élever outrageusement »contre celle des autres peuples; il »gémit de ces disputes insensées & fata»les, qui ont couté autrefois tant de »sang, & qui excitent aujourd'hui tant »de haines. Le Fanatisme allume la dis»corde, & le Philosophe l'éteint; il »étudie en paix la nature; il paye gaie»ment les contributions nécessaires à »l'Etat; il regarde ses Maîtres comme

deputés de Dieu sur la terre, & conséquemment comme les freres, mari, bon pere, bon maître, il leur faut aimer... il est permis de haïr les méchans ne peuvent aimer. Prêt à tous les devoirs, le Philosophe se repose sur l'innocence de sa vie. Il est pauvre, il rend la pauvreté honorable, s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. Sait des lois, comme tous les hommes en font, il s'en repent & il les corrige, s'il a commis librement dans la société, comme Platon, il cultive la vérité, comme lui, dans un âge avancé, il meurt en pardonnant à ses ennemis, & en implorant la miséricorde d'un être suprême... Plus il est connu, plus les esprits contentieux & aigres redoutent son mépris. Et voilà toute la secrette & véritable cause de cette fureur que l'on a inspirée aux plus pacifiques & aux plus estimables des mortels... Il n'y a pas dans l'Histoire Romaine un seul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ses opinions. Et bien croirez-vous encore nos Philosophes sont des hommes vertueux, qui se veulent à la Religion, mœurs & à l'Etat ?

Je me rendrois coupable de la plus noire injuſtice, répondis-je à l'Oracle, ſi je perſiſtois à m'élever contre des hommes reſſemblans au portrait que votre plume vient de tracer. Mais ne vous ſeriez-vous point fait illuſion, & ne l'auriez vous pas fait au public, en nous peignant ici les ſujets tout autres qu'ils ne ſont ? On ſe voit toujours en beau, de même que les perſonnes avec leſquelles on eſt lié d'eſprit, de cœur & d'intérêt. Vous avez compté faire votre apologie & votre éloge, en rendant ce double ſervice à vos diſciples les nouveaux Philoſophes. Rien de plus naturel ; & je ne doute nullement qu'une partie des lecteurs, ſéduits par la beauté des couleurs, n'y ait été trompée. Pour moi, je vous déclare nettement que je ne vois dans cet admirable tableau que les Philoſophes dirigés par la lumière, l'eſprit & les maximes de l'Evangile, bien différens de ceux qui l'abjurent, & dont vous vous déclarez le Panégyriſte. Examinons les caractères, & nous jugerons des hommes & des reſſemblances.

1°. *Un Philoſophe*, dites-vous, *fait ſon premier devoir d'aimer ſon Prince & ſa Patrie.* Cela eſt vrai d'un Chrétien con-

eu, qui demeure fermement atta-
à l'un & à l'autre. Mais pouvez-
s le dire de ceux qui abandonnant
ouverain legitime & naturel, auquel
rovidence les avoit soumis, en les
nt naître & les enchaînant tous ſes
, en ont volontairement fecoué le
; qui ſe ſont d'eux-mêmes expa-
; qui ont été ſe mettre ſous des do-
ations étrangères ou ennemies; à
ils ont contacté leurs arts, leurs ta-
, leurs ſervices & leurs armes; &
qui ces transfuges ont obtenu des
es honnorables, des charges & des
ions, en recompenſe de leur zéle
e leur félonie? De tels Philoſophes
ont-ils pas bien leur premier devoir
mer leur Prince & leur patrie? Qu'en
ſez-vous, ou du moins qu'en penſe
aiſon?

. Un Philoſophe eſt attaché à ſa Reli-
. Temoins ces *mille familles Fran-*
is que vous certifiez s'être retirées
enève, où, ſi l'on en croit M. d'Al-
s ſe ſont familiariſées avec le ſocia-
ſme. Temoins encore *les vingt mille*
rsonnes, réfugiées dans les provinces de
naſſau & de Pruſſe, auxquelles, contin-
-vous, *le Souverain donne des ſe-*
s, & qui les mérite bien, en ayo-

tant chez lui tant d'arts utiles. Vous vous contrediriez bien vous-même, ſi vous entrepreniez de nous prouver que tous ces Transfuges françois ſont demeurés inviolablement *attachés* à la Religion & au culte de leurs peres, dans des Etats où le Catholiciſme eſt odieux, où l'exercice en eſt ſi rare, où, graces à vous en grande partie, toutes les Religions ſont permiſes & à-peu-près égales. Vous-même, quoique né dans le ſein de notre foi, qui avez tant catéchiſé & prêché pour y établir la liberté de conſcience; vous qui la regardez comme la gloire & le bonheur d'un roïaume; vous qui avez ſolemnellement félicité le Prince d'avoir répondu à vos vues & à vos travaux, comment pourriez-vous dire que tous ces expatriés ne ſe ſont point éloignés de la croïance qu'ils profeſſoient parmi nous? Vous êtes trop convaincu & trop aprobateur du contraire. Auſſi n'eſt-ce pas là ce que vous prétendez quand vous dites: *Qu'un Philoſophe eſt attaché à ſa Religion.* L'unique ſens que ces mots vagues puiſſent recevoir, c'eſt que vos Philoſophes n'aïant qu'un fantôme illuſoire, un néant de Religion dans leur prétendue *Religion naturelle*, ils y demeurent mal-

nnement attachés, parce qu'elle permet tout, qu'elle ne les gêne en, qu'elle rend tout arbitraire, ils ne veulent pas ouvrir les yeux mière de l'Evangile, qui captive it, le cœur & les sens; mais qui en dédommagera par des recom- s éternelles. *Momentaneum & leve tionis nostræ æternum gloriæ pondus ur in nobis.* (a)

Le nouveau Philosophe *ne s'élève ouragement contre la Religion des Payens.* Le fait est certain. Et si en voulez savoir la raison, je vous que c'est principalement depuis vous leur avez enseigné qu'il suffit connoître un Dieu; que la manière l'adorer lui est indifférente; & *nous avions un peu plus de charité*, excuserions les Chinois à genoux nt les Autels & les Images de Con- s; les Indiens prosternés dans leurs des, aux pies de leurs Idoles abo- bles, &c. Faut-il s'étonner après que vos disciples voient tranquil- nt les cultes les plus impies?

Le Philosophe gémit de ces disputes fes & vaines qui couvrent ses rivaux de fange. Oui, il en gémit, comme

(a) 2. Ad Cor. IV. 17.

vous, par pitié & par dédain. Mais le Chrétien en gémit dans l'amertume de ſon cœur, parce qu'il voit les plaies que ces funeſtes diſputes font à la Religion. Si l'ignorance, la mauvaiſe foi & *le Fanatiſme allument la diſcorde*, il léve des mains pures au ciel, pour le conjurer d'éteindre l'incendie, d'éclairer les eſprits, de calmer les paſſions, & de rendre la paix à l'Egliſe. Dites que ce ſont là les diſpoſitions & la conduite de vos diſciples.

5°. *Le Philoſophe étudie la Nature en paix.* Cela peut être ſans grande merveille. Mais il s'y prend de manière à ne la jamais connoître; parce qu'il n'y cherche & n'y croit voir que le mouvement naturel & fortuit de la matière, auquel il attribue follement toutes les merveilles qui s'opérent ſous nos yeux. Comme il ne veut pas reconnoître la main toute-puiſſante & toûjours miraculeuſe du Créateur dans l'origine & dans la ſageſſe de ſes ouvrages, contre leſquels il blaſphème, en les cenſurant avec impiété, qu'il ne ſe flatte pas de pénétrer dans le Sanctuaire de la Nature, dont l'Auteur ſeul poſſéde la clé. Mais il ne la donne qu'à ceux qui la cherchent en lui & par lui.

Tels

que les Philoſophes du Paganiſme,
s'aviſent pas de la lui demander ;
comptent que ſur leurs lumières,
à-dire ſur leurs ténébres. De-là
multitude d'erreurs groſſières dans
elles ils ſe précipitent aveuglé-
, à la honte de la Raiſon humai-
& d'un ſiécle auſſi éclairé que le
. *Quia cùm cognoviſſent Deum, non*
Deum glorificaverunt, aut gratias ege-
ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis,
uratum eſt inſipiens cor eorum : di-
enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti
(a)

Le Philoſophe paye gaiement les
butions néceſſaires à l'Etat. Je vou-
que vous euſſiez été avec moi dans
ompagnie, où ſe trouverent plu-
de vos Meſſieurs, & où il fut
on de cette matière ; vous les au-
ntendu s'expliquer en termes plus
ergiques, pour qualifier les taxes
elles étoient impoſées leurs ter-
autres poſſeſſions. Je vous aſſure
a gaieté ne fut nullement de la

Le Philoſophe regarde ſes Maîtres
les Députés de Dieu ſur la terre.
ntiment eſt admirable. Mais ju-

(a) ROM. I. 21.

geons du fait par vous-même. J'ai pris la liberté de vous répréſenter le peu de décence avec lequel vous avez fait imprimer les plus ſanglantes ſatyres contre les Rois que vous traittez de barbares ſur qui il faut courir, d'hommes ſans foi, ſans reconnoiſſance, incapables d'aimer, de diſcerner le mérite, & de le récompenſer. Et leurs Miniſtres, comment en parlez-vous? Si c'eſt ainſi que vous regardez vos Maîtres comme les Députés de Dieu ſur la terre, on pourroit vous dire que vous ne reſpectez guère la Divinité qu'ils repréſentent.

8°. A vous entendre, le Philoſophe de votre goût *eſt bon mari, bon père, bon maître, & il cultive l'amitié.* Je ne dis pas qu'il n'y a point de vertus naturelles. Mais je ſoutiens qu'elles ſont bien fragiles & leur fondement bien caduc, quand elles ne portent que ſur des ſentimens humains & ſur des motifs d'intérêt. C'eſt à l'occaſion critique, c'eſt à l'épreuve que j'attens ce ſujet, cet ami, ce mari, ce père & ce frère. Le premier coup de vent ſouflé par l'intérêt, la jalouſie, l'ambition, la rivalité de quelqu'autre paſſion, renverſe bien-tôt cet édifice qui vous paroiſſoit inébranlable. Le

bon mari, le bon père, le bon maître, le bon ami s'évanouiſſent pour jamais. La haine & le vice diſſipent les vertus humaines, & viennent en prendre la place. Avouez-le ; mille exemples divers qui ſe ſont paſſés ſous vos yeux, & qui vous ont peut-être été perſonnels, vous obligent d'en convenir. Oui, M. je vous ſoutiens que les ſeuls principes de la Religion, l'amour effectif du Créateur, & la vraie charité envers ſes frères ſont capables de cimenter la vertu & l'union des cœurs. Mais comme vous & vos diſciples rejettez hautement l'Evangile des Chrétiens, parce que, dites-vous, il a ajouté des loix à celles de la Nature, je ne ſais plus ce que c'eſt que les vertus de votre prétendue Philoſophie. Ecoutez ſur ce ſujet une belle rétractation de votre ami J. J. Rouſſeau, que le Ciel commence à éclairer : *Je n'entens point (a) par-là qu'on puiſſe être vertueux ſans Religion. J'eus long-tems cette opinion trompeuſe, dont je ſuis trop déſabuſé.*

9°. *Le Philoſophe*, dites-vous, *fidèle à tous ſes devoirs, ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie.* Je viens de vous prouver que cette ſeule vertu humaine ne peut pas ren-

(a) Réponſe à M. d'Alembert, pag. 180.

dre l'homme conſtamment fidèle à tous ſes devoirs ; ainſi détachez-vous de cette idée. J'admire le ſecond trait de ſécurité avec lequel vous ſoutenez que votre Philoſophe ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie. Qu'entendez-vous par cette innocence ? Suffit-il, pour s'en vanter, de n'avoir pas ravi le bien d'autrui, ou trempé ſes mains dans le ſang de ſon frère ? Il ſemble en effet que c'eſt ce que vous enſeignez dans ce vers dogmatique de votre Poëme ſur la RELIGION NATURELLE (a) :

Qu'on ſoit juſte, il ſuffit : le reſte eſt arbitraire.

Mais comptez-vous donc pour rien les écarts ſur le dogme & ſur les mœurs ? Quoi, un Ecrivain qui aura blaſphémé contre le Créateur & contre une Religion autoriſée par des miracles ſans nombre & de toute eſpece ; qui aura réduit

(a) Dans ce petit Ecrit qui vient de paroître, & dont j'examine le portrait du Philoſophe, M. de Voltaire donne ſeulement ſon Poëme ſur la Religion Naturelle. Mais toute la Terre ſait ce qu'il en eſt. Il a toujours refuſé juſqu'à préſent de la mettre dans l'édition complette de ſes Œuvres dans ſon vers à Genève. Il en eſt cette de Paris même, que lui-même a ſingée. On ne croiroit pas qu'il pût ne pas faire attention que ce refus de lui-même annonce de ſon Poëme ouvrage. Voilà à quoi l'on s'expoſe quand on mutile de mauvais Livres. On en fait ; mais le Public ſait à quoi s'en tenir.

yſtème la Morale la plus corrom-
& la plus pernicieuſe ; qui aura
loïé tous les ſophiſmes d'un art infi-
ix, pour rendre ſpécieux & agréa-
e poiſon de ſes maximes ; qui aura
ié à la Jeuneſſe l'apologie de toutes
paſſions, & ſoutenu qu'il faut bien
onner de garde de lui en interdire
bre uſage, non plus que celui des
ſirs Phyſiques ; un tel Ecrivain peut
:poſer ſur l'innocence de ſa vie ? Ce
t pas tout ; allons au fait. Autant le
ır réſiſte à l'eſprit, quand il eſt que-
ı de mettre en œuvre les pratiques
a Vertu, dont l'eſprit lui prouve la
eſſité ; autant ils ſont aiſément d'a-
l, dès qu'il s'agit de flatter les ſens.
près cette vérité reconnue & ſentie
tous les hommes, voudriez-vous
ıs ſoutenir que vos Philoſophes pra-
ient une morale ſévère, & toute
érente de celle qu'ils enſeignent ? Si
ıs l'avanciez, très-certainement ils
ıs démentiroient bien-tôt, & vous
ondroient qu'ils ſeroient bien fâchés
on les prit pour des ſcrupuleux &
rigoriſtes. Voïez donc comment ils
ıvent ſe repoſer ſur l'innocence de
r vie.

10°. *Si le Philoſophe eſt pauvre*, il

rend la pauvreté respectable. Vous vous êtes trompé dans cette phraſe. Il falloit dire : Si notre Philoſophe eſt pauvre, il ſe déchaîne contre la Providence, qui, ſelon lui, diſpenſe les biens ſans ordre, ſans juſtice & ſans ſageſſe. Il s'en prend à ſa mauvaiſe Etoile, au Deſtin, à la Fatalité. Il déraiſonne dans ſes emportemens ; il invective contre les riches ; il eſt furieux de ne pouvoir pas ſe mettre à leur niveau ; & voilà comment il rend la pauvreté reſpectable.

11°. *S'il eſt riche*, continuez-vous, *il fait de ſes richeſſes un uſage utile à la Société.* Et moi je vous répondrai que ſi c'eſt ici la régle à laquelle on reconnoît un Philoſophe, celui-là ne l'eſt donc pas, qui d'un patrimoine médiocre eſt parvenu à acumuler près de cent mille livres de rente, à force de petites économies, & d'empreſſemens à faire travailler ſon argent.

12°. *S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent & ſe corrige. S'il a écrit librement dans ſa jeuneſſe, comme Platon, il cultive la Sageſſe, comme lui dans un âge avancé.* Nous ſerons les premiers à louer ſa conduite, quand nous verrons des preuves de ſon repen-

tir & de ſon changement. Si l'un & l'autre ſont ſinceres, les temoignages en doivent être precis & autentiques. Il ne lui ſuffit pas de dire vaguement ; *Qu'il n'eſt l'Auteur* (a) *d'aucun des Ouvrages que l'ignorance & la mauvaiſe foi lui attribuent depuis ſi long-tems.* Cela ne ſignifie & ne dement rien. Il faut qu'il déſavoue de lui-même & qu'il retracte ſolemnellement tout ce qu'il a avancé contre le Createur, contre la Religion, contre la Juſtice divine dans la diſtribution de ſes peines & de ſes recompenſes, l'apologie qu'il a faite des Païens & de leur culte, la preference qu'il leur a donnée ſur ceux qui adorent les trois Perſonnes divines en eſprit & en verité. Il faut qu'après avoir abjuré ces horreurs & les maximes pernicieuſes de Morale qu'il a inſpirées, il y oppoſe ſur chaque chef une déclaration contraire, & que ſa conduite ſoit le garant de ſes paroles. Mais tant que nous verrons dans le Recueil de ſes Œuvres les mêmes pieces & les mêmes ſentimens qui ont ſcandaliſé tous les gens de bien, nous dirons avec larmes & ſondement, que dans ſa vieilleſſe même, il n'a pas encore commencé à

(a) *Ibid.* pag. 13.

cultiver la ſageſſe, & qu'il ne s'eſt ni repenti ni corrigé.

13°. *le Philoſophe meurt en pardonnant à ſes ennemis, & en implorant la miſéricorde de l'Etre ſuprême.* Ce n'eſt pas-là ce que vous aviez dit autrefois, *mourir en Philoſophe*, ou, *aller faire un voïage à la campagne;* & ce qui vous paroiſſoit digne d'un véritable eſprit fort. Mais dites-moi, je vous prie, à quoi bon implorer en ſortant de ce monde la miſéricorde de l'Etre ſuprême, puiſque vous avez répété tant de fois & avec enthouſiaſme, que s'il eſt infini ce n'eſt que dans ſes récompenſes; que s'il eſt juſte, il ne peut pas punir éternellement ce que vous apellez des foibleſſes paſſageres; que tous les Païens ſeront dans l'autre vie au même rang que les Chrétiens &c. Il n'y a ni ſuite, ni ſyſtème ni bon ſens dans les principes & dans la conduite de votre Philoſophie. Vous voïez tout ce que je pourrois ajoûter ici. Mais avançons.

14°. *Plus le Philoſophe eſt éclairé, plus les eſprits contentieux & abſurdes redoutent ſon mépris.* Je vous proteſte en honneur que nous ne redoutons ni vos mépris, ni vos raiſonnemens, ni vos perſonnes. Vous êtes nos agreſſeurs; nous ſommes

Notre Réponse :—
pour vous répondre, & le public
sera qui de vous ou de nous se dé-
ra des contradictions perpétuel-
s par des absurdités.

Le nous par ces grands mots,
vous croyez que l'emphase va nous
ander des Romains, de nous le
Republica, ou bien, nos voi-
s, nos maîtres & nos législateurs, ne
sera comme un tuteur absurde, qui
voudroit que l'on dît à nos enfans : *Ho-*
mines, nati, non pro se, sed pro alienis
usibus, omnia, non pro suis commodis, &
c.

Il ne s'étonneroit de voir qu'on
propose ici pour modèle, à une
nation, un peuple religieux & sage, une
ion qui adoroit des milliers de Dieux
imaginaires, & limitez à leur tête?
mépriions l'injure & l'indécence
comparaison. Nexaminons que la
se, & voyons si elle prouve le Te-
time universel que l'on en veut
re. On nous dit qu'il n'y a pas
Sultane Romaine un seul exem-
un seul citoyen Romain comme pour
nuver à la raison en cet bien clair
est qu'aucun Citoyen ne pouvoit
ment à s'écarter de la Religion
nante. Toutes les sectes des Phi-

loſophes, je n'en excepte pas même les Epicuriens, reconnoiſſoient & adoroient les dieux, du moins extérieurement; elles ſe conformoient au culte général, aux fêtes, aux cérémonies publiques; perſonne ne s'aviſoit de publier des livres pour les contredire & les blâmer. Quelles raiſons auroit donc eu le ſénat pour oprimer des citoïens qui n'attaquoient ni la croïance des anciens, ni la religion de l'état, ni ſa police? Que les nouveaux Philoſophes nous diſent s'ils ſont dans ce cas par raport à la religion du roïaume qu'ils habitent comme nous. Ils n'entreprendront pas même de le ſoutenir, eux qui font tous leurs efforts pour la renverſer juſques dans ſes fondemens. Qu'ils ne s'étonnent donc pas, non de l'opreſſion, car nous n'oprimons perſonne, mais de la réſiſtance que nous leur oppoſons. Voïez dans cette premiere face la juſteſſe de votre comparaiſon, & combien elle vous eſt favorable. Achevons de l'examiner.

Si un Citoïen eût oſé ſe déclarer ouvertement ou écrire contre la Religion de la République, penſez-vous que le Sénat fût demeuré tranquille ſpectateur d'une pareille entrepriſe? Sans attendre

te réponte, je vous rapelle le zele
n d'ardeur & de feu qu'il montra,
nd les Apôtres & les premiers Chré-
s commencerent à s'élever contre
ulte des Dieux & de leurs Idoles.
: de décrets fulminans, que de tu-
es, que d'horreurs, que de barba-
, que de torrens de sang coulent
ant trois siecles par toutes les pro-
es de l'Empire ! Je ne m'embarasse
ni vous en convenez ou non. Je m'en
s à la multitude des monumens con-
porains qui me l'attestent, & dont
entricité est reconnue par tous les
ns du premier ordre. Permettez-
de vous dire que leur autorité vaut
: la vôtre. Venez après cela me citer
Tolerantisme des Romains, & récla-
leur exemple en votre faveur. Ou
ériez-vous, vous & vos disciples,
s Princes catholiques imiroient la
duite du Senat que vous leur pro-
z pour legislateur & pour modèle ?
re sort seroit bientôt décidé. Reflé-
fez donc sur ce que vous dites, &
encore sur ce que vous faites.
Mais ce qui a indigné nos Messieurs,
ont les efforts redoublés que vous
s pour enroller dans votre parti les
eminens de nos Ecrivains, en leur

prêtant les ſentimens de votre ténébreuſe Philoſophie.

On (*a*) *prétend*, dites-vous, que le grand *Boſſuet* avoit des ſentimens philoſophiques différens de ſa Théologie; à-peu-près comme un ſavant Magiſtrat, qui jugeant ſelon la Lettre de la Loi,

(*a*) Il y a dans cet article de M. Boſſuet deux de ces *On* remarquables & ſi familiers à M. de Voltaire. 1°. » *On* a imprimé pluſieurs fois, dit-il, que cet Evêque a vécu marié, & S. *Hyacinthe*, connu par la » part qu'il eut à la petite plaiſanterie de *Manteufle*, » a paſſé pour ſon fils; mais il n'y en eut jamais la » moindre preuve. Une famille, conſidérée dans Pa» ris, aſſûre qu'il y eut un Contrat de mariage ſecret » entre Boſſuet encore très-jeune, & Mademoiſelle des » Vieux; que cette Demoiſelle fit le ſacrifice de ſa paſ» ſion & de ſon état à la fortune, que l'éloquence de ſon » amant devoit lui procurer dans l'Egliſe; qu'elle con» ſentit à ne jamais ſe prévaloir de ce Contrat, qui » ne fut point ſuivi de la célébration; que Boſſuet, » ceſſant ainſi d'être ſon mari, entra dans les Ordres; » & qu'après la mort du Prélat, ce fut cette même » famille qui régla les repriſes & les conventions ma» trimoniales. Jamais cette Demoiſelle n'abuſa du ſe» cret dangereux qu'elle avoit entre les mains; elle » vécut toûjours l'amie de l'Evêque de Meaux, dans » une union ſévère & reſpectée. «

Peut-on raſſembler plus de fauſſetés & de contradictions en ſi peu de paroles? 1°. On défie M. de Voltaire de citer, non pas *pluſieurs* Livres, mais un ſeul, où il ſoit dit que M. de Meaux a vécu marié. 2°. Le conte populaire, qui fait S. Hyacinthe ſon fils, a été refuté ſans réplique dans le Journal de Verdun, Avril 1758. 3°. Le témoignage d'une prétendue famille conſidérée eſt une pure fiction, imaginée pour donner à cette fable un air de vraiſemblance & d'autorité. 4°. Il eſt faux qu'il y ait jamais eu de Contrat de mariage entre M. Boſſuet & Mademoiſelle des Vieux. On défie tou-

s'éléveroit quelques fois en ſecret au-deſſus d'elle par la force de ſon génie.

Vous dites au ſujet de *M. de Fenelon* Archevêque de Cambrai : » Rampſai » ſon Eleve m'a écrit ces mots : *S'il avoit* » *né en Angleterre, il auroit développé ſon* » *génie, & donné l'eſſor ſans crainte à ſes*

re la terre ne le produiſe, ni de dire où il a été paſſé. 4°. Quand il y en auroit eu de la part de M. Boſſuet *encore trois fois rien*, on eſt forcé de reconnoître que Mademoiſelle des Vieux en fit le ſacrifice, & que *ce Contrat ne fut point lacéré ni déchiré*. 5°. C'eſt donc une contradiction & une puérilité, de dire que M. *Boſſuet a fait dater ſon mari*, comme s'il n'eut jamais été, & comme s'il ſuffiſoit, pour la réalité du mariage, d'avoir ſigné des Articles & un Contrat, quand même on auroit eu la vertu de celui-ci. 6°. Après la rupture, *M. Boſſuet eut à cœur les Ordres*. Il étoit donc nul & de nul effet, puiſque il n'y avoit point eu de conſommation. Le fait & le droit ſont Catholiques. 8°. Il eſt donc faux qu'après la mort du Prélat, cette famille totale *reprit ſes repas & ſes entretiens de mariage*. Voudroit-on bien nous dire ce qu'il falloit régler à cet égard dès qu'il n'y avoit point eu de mariage ? 9°. S'il y en avoit eu, à qui ſera-t-on croire que l'homme le plus prudent & le plus éclairé de ſon ſiècle, auroit laiſſé en ſouffrance une affaire de cette nature, depuis la grande jeuneſſe juſqu'à l'âge de ſoixante-ſept ans, qu'il mourut en 1704 ? 10°. C'eſt encore une contrée de ce fait, que Mademoiſelle *des Vieux n'eut à faire aucune démarche qu'elle n'eut faite les mains*. Enfin M. de Voltaire contredit lui-même tout ce qu'il a avancé, en reconnoiſſant *qu'elle vécut toujours l'amie de M. Boſſuet, dans une union fondée ſur l'eſtime*. Ainſi s'évanouit en fumée tout cet amphigouri de fauſſetés & de contradictions. J'admire après cela cette belle penſée que je trouve dans un de ſes Adulateurs : » Qu'il eſt rare qu'une ame ne s'élève pas avec Corneille, » ne s'attendrit pas avec Racine, n'apprenne pas à penſer » avec Voltaire ! » *Eſſ. de l'Ame*, pag. 184.

»*principes que perſonne n'a connus* «. Belle ombre, que vous faites parler ici pour vous, parce que vous n'oſez tenir de vous-même le langage que vous lui prêtez. Il en eſt de cette Lettre comme des Vers impies que vous aviez mis dans la bouche de M. de Fénelon ſur le point d'expirer. Vous avez eu honte des reproches de calomnie que l'on vous en a faits, & vous les avez en conſéquence ſuprimés dans vos dernières éditions.

Les Diſcours préliminaires de M. *Fleury* ſont preſque d'un Philoſophe.

Le Traitté de *M. Huet* ſur la Foibleſſe de l'Eſprit humain a paru démentir ſa Démonſtration Evangélique.

Le P. Maſſillon étoit Philoſophe moderé & tolérant.

Je ſais quel avantage ce ſeroit pour vous d'avoir de tels hommes dans votre parti. Mais je ne comprendrai de ma vie la tentative que vous faites de vouloir les y inſcrire. Vous n'ignorez certainement pas que, vû leur manière de penſer & la nôtre, c'eſt une calomnie au premier chef que d'attaquer la pureté de leur foi. Selon vous-même, toute acuſation doit être prouvée ; & quelle preuve nous donnez-vous de ce que vous dites ? Ne prenons que l'illuſtre M.

ier, parce que ton temoignage eſt
important pour vous & pour nous.
omment oſez-vous jetter des roup-
injurieux ſur un homme, dont la
eur & la droiture ont été autant
rées, que la haute ſuperiorité de
génie, & l'immenſe étendue de ſon
ition ? Sur ce Savant, qui ne cher-
t dans ſes études qu'à connoître les
ins de Dieu, à voir la ſageſſe toute-
ante les executer dans l'élevation
chûte des trônes, comme dans la
nee du dernier des enfans des hom-
? Comment revoquer en doute la
gion de celui qui n'en parla dans
termes auſſi ſublimes, que par la
impreſſion qu'elle faiſoit en lui ?
ment oſer attaquer juſques dans les
emens de ſa foi, celui qui ne l'étu-
que par la meditation, qui n'en
t merité la connoiſſance que par la
eur de la prière ; qui ne chercha à
inſtruire que pour y animer les au-
; & qui n'en parla que dans le lan-
de la plenitude & de la conviction ;
qui à ces titres avoit mérité, j'oſe
, le reſpect du plus judicieux & du
grand des Monarques, dont il
a la confiance dans les affaires
plus ſecrettes & les plus delicates ;

celui qui n'uſa point de ſa faveur pour ſon propre avantage ; celui que l'air peſtilenciel de la Cour & des éloges ne corrompit jamais ? Comment flétrir le Chriſtianiſme de celui que Dieu avoit manifeſtement ſuſcité pour combattre & confondre toutes les eſpèces de Novateurs qui en attaquoient la pureté ? Comment l'audace peut-elle aujourd'hui inſulter dans une matière auſſi grave à la doctrine & à la ſincérité de celui à qui tous les Proteſtans, & Jurieux dans ſa honte & ſa fureur, n'oſerent jamais faire l'ombre d'un reproche ? Comment acuſer d'incrédulité un Pontife qui ignora toûjours le monde, qui n'étoit occupé qu'à ramener ſes freres errans, à éclairer & conduire ſon troupeau, à l'édifier par ſes exemples, à ſe priver de tout pour fournir aux beſoins de ceux qui compoſoient ſon bercail, ou qu'il avoit fait rentrer dans l'Egliſe ? Sur quel fondement pouvez-vous ſoupçonner la croïance d'un Miniſtre de l'Autel, qui y montoit très-fréquemment, que l'on y voïoit pénétré d'une ſainte fraïeur ; qui ne ſe diſpenſa jamais de remplir ſes fonctions publiques ; qui alloit chaque année dans le plus fervent de tous les Monaſtères, la Trape, dont il ſuivoit exactement

exactement tous les exercices du jour & de la nuit, pour ranimer ſa Piété; & qui, juſqu'au dernier moment de ſa longue & glorieuſe carrière, fut un modèle pour tous les Savans, & l'Imitateur des Saints? Dites-nous comment vous voulez nous rendre un tel homme ſuſpect d'Incrédulité?

Je n'ai rien à vous dire, me répondit l'Oracle avec des yeux étincelans de colère. Il y a trop long-tems que vous épuiſez ma patience, & ne vous aviſez pas de reparoître jamais devant moi. Il me tourna le dos bruſquement, & paſſa dans ſon jardin pour dévorer ſa douleur.

C'en étoit bien aſſez pour me faire comprendre que je devois me hâter de quitter le païs des Nouveaux Philoſophes, à qui je ſerois déſormais un objet odieux. Je ne crus pas même me tromper en prévoïant que leur Oracle, ou quelqu'un de la Société de Da * De * Di * Do * Du * lâcheroit un jour contre moi les traits d'une vengeance ſatyrique. Mais que m'importe? Je jouis, graces au ciel, d'une réputation ſaine & entière; leur animoſité ne peut que la rendre plus honnorable aux yeux du Public ſenſé; qui connoîtra le ſujet de leur haine, & qui jugera entr'eux & moi.

POST-SCRIPTUM.

On ne ſera pas fâché de trouver ici le Portrait au naturel de M. de Voltaire, qui fut fait en 1733 par M. Q. C'eſt l'analyſe de tout ce qu'on vient de lire.

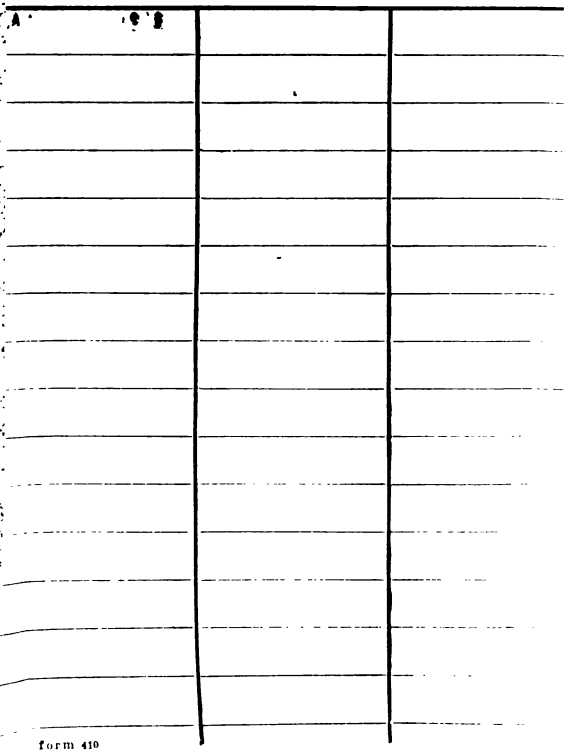
VOUS me demandez, Monſieur le portrait de M. de Voltaire que vous ne connoiſſez, dites-vous, que par ſes Ouvrages. C'eſt déja beaucoup, ſelon moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'Homme. Je vais eſſaïer de vous peindre l'un & l'autre.

M. de Voltaire eſt au-deſſus de la moïenne taille. Il eſt maigre, d'un tempérament ſec; il a la bile brûlée, le viſage décharné, l'air ſpirituel & cauſtique, les yeux étincelans & malins. Tout le feu que vous trouvez dans ſes ouvrages, il l'a dans ſon action. Vif juſqu'à l'étourderie; c'eſt une ardeur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit. Un homme ainſi conſtitué ne peut manquer d'être valétudinaire, & la lame uſe le foureau. Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis; il ſait le monde & l'oublie. Le matin, Ari-

païs ; il le blame en tout , & lou
ce qui eſt à mille lieues de lui. P
gion , on ſait qu'il n'en reconn
Il a beaucoup de littérature
françoiſe , & de cette érudition
à la mode aujourd'hui. Politiq
cien , Géométre , il eſt tout ce
mais toûjours ſuperficiellement
aprofondir. Il faut pourtant
bien délié , pour effleurer comm
les matières. Il a le goût plus
ſûr. Satyrique ingénieux , ma
que , il aime les ſiences abſtrai
ne s'en étonne point. On lui
n'être jamais dans un milieu
Tantôt Philantrope , tantôt S
tré ; pour tout dire en un mot ,
taire veut être un homme extrao

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



form 410